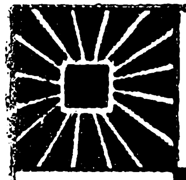
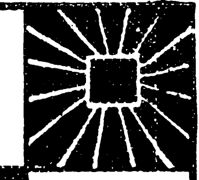
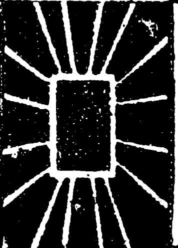
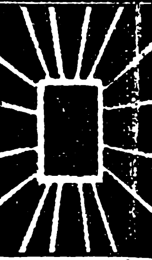



LECTURE A HAUTE VOIX

6e et 7e années



$0.50

LECTURE À HAUTE VOIX

6e année



SOCIÉTÉ HISTORIQUE No. DU SAGUENAY

CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
PROCURE DES MISSIONS, MAISON-MÈRE
3040, rue Sherbrooke
MONTRÉAL
1941

Imprimatur:

PHILIPPE PERRIER,

Vicaire général,

Montréal, 29 août 1941.

Approuvé par le Conseil de l'Instruction publique, en mai 1939.

Droits réservés, Canada, 1941,
par la Congrégation de Notre-Dame.

Copyright, Canada, 1941.

AUX ÉLÈVES DE

6e et de 7e années

C'est à vous, jeunes élèves, que ce manuel est dédié. Puissiez-vous le si bien étudier qu'il devienne pour vous comme un catéchisme dont les enseignements vous seront sans cesse présents. Des fautes nombreuses envahissent presque tous les sons de notre langue. C'est sur vous d'abord, chers enfants, que nous comptons pour rétablir dans toute sa pureté

Ce langage sonore aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines.

C'est l'heureux privilège de votre âge d'avoir l'oreille fine, la mémoire tenace, et les organes de la parole merveilleusement souples. Profitez de ce printemps de la vie si vite évanoui pour vous former un beau langage. Assez tôt viendront les années où les sons commencent à s'émousser un peu, et où les fautes trop longtemps ménagées sont difficiles à déraciner.

Une prononciation n'est vraiment belle que lorsqu'on en suit toutes les règles sans avoir besoin d'y penser, car l'application porte toujours avec elle un peu de gaucherie. Vous obtiendrez cette perfection en multipliant beaucoup les exercices. Ainsi, peu à peu, la correction que vous observerez pendant la classe de diction passera dans votre conversation ordinaire. Modestement, sans jamais faire la leçon à des aînés qui vous sont supérieurs à d'autres points de vue, vous serez, par la seule vertu de votre exemple, les petits missionnaires du beau parler français. Assurément, après la préservation parmi nous des vertus familiales, on ne saurait proposer à votre zèle une œuvre plus patriotique.

PREMIÈRE LECTURE

Lecture matérielle: Pureté des sons.

Application des sons ouverts ou fermés dans les mots de la langue française — règles principales — exemples — exercices.

Application du son *ouvert* ou *fermé* de la voyelle *a*:

Le son ouvert s'applique *généralement* à la voyelle **a** dans les mots de notre langue. Ex.: *ami — Canada — famille — il dira* — etc.

Exceptions: **a** fermé au lieu de **a** ouvert:

1. — **a** surmonté de l'accent circonflexe. Ex.: *bâtir — tâche — fâcheux.*

   L'**â** du passé défini; nous allâmes, vous allâtes et l'**â** de l'imparfait du subjonctif: qu'il allât, gardent le son ouvert.

2. — **a** du groupe final aille d'un grand nombre de substantifs et de verbes. Ex.: *paille — semaille — fiançailles — il raille — il entaille* — etc.

   L'**a** de limaille — médaille — faille — écaille — il tressaille — qu'il aille — et de l'expression vaille que vaille garde le son ouvert.

3. — **a** de certains mots terminés en as: repas — ase: base — asse: tasse — az: gaz — aze: gaze.

   L'**a** des verbes embrasser — fracasser — et quelques autres garde le son ouvert.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

REMARQUE. — L'accent grave indique toujours le son ouvert; l'accent circonflexe, toujours le son fermé.

Blà blâ ble blé — blu bleù bleû blou
blè bli blò blô — blan blin blon blun

Mots à expliquer: majorité — race — Gravelbourg — jeunesse à la Dollard — Cartier — Madeleine de Verchères.

LE RETOUR À L'ÉCOLE

Mes chers enfants,

Pour un petit nombre d'entre vous, le titre ci-dessus n'offre rien de riant. La peur de l'étude, du travail, de l'obéissance, ce sont bien des bobos que connaissent certains écoliers. Heureusement, la majorité des enfants sait mieux apprécier les bienfaits de l'école; aussi voient-ils avec plaisir la reprise des classes.

C'est que l'école est une maison donnée par Dieu pour la formation de leurs intelligences et de leurs cœurs. Tout le bonheur



ou le malheur d'une vie dépend, presque toujours, du soin qu'on a mis à profiter du temps des études. Les bons enfants le savent; voilà pourquoi septembre les verra de belle humeur et vaillants à l'ouvrage. Puisse-t-il en être ainsi pour chacun de vous!

Le pays et l'Église ont besoin de jeunes au cœur droit. Des dangers que l'âge vous apprendra menacent gravement notre race. L'avenir rend bien inquiets ceux de mon âge. Si vous n'êtes pas préparés aux difficultés de demain, quel sort vous est réservé?

Donc, profitez des jours présents. De toutes parts, on vous le demande. Il y a peu de temps, l'un de nos évêques bien-aimés, Son Excellence Monseigneur Villeneuve [1] de Gravelbourg, s'écriait: « Il nous faut une jeunesse qui prie, qui pense, qui veuille, qui combatte, qui tienne. Ô jeunesse à la Dollard, lève-toi et viens rayonner au front de mon pays! »

Chers enfants, rappelez-vous ces paroles. Elles contiennent tout un programme de beauté et de plaisir. Et ce programme — je ne cache pas ma joie de l'écrire — est digne des fils de Cartier, de Dollard, de Madeleine de Verchères. Vive l'école canadienne-française qui nous donnera « la jeunesse qui prie, la jeunesse qui pense, la jeunesse qui veut, la jeunesse qui combat: la jeunesse qui rayonnera au front de mon pays! »

L'oncle JEAN
VICTOR BARRETTE
(*Du Droit* d'Ottawa.)

DEUXIÈME LECTURE

Application du son fermé de la voyelle *a*. (*Suite.*)

4. — **a** des substantifs terminés en assion: compassion — en asion: invasion — en ation: occupation.

5. — **a** placé devant **s** ou **z** non articulé. Ex.: *Lasnier* — *Pasquier* *Asnières* — etc. — Le mot raz de marée garde l'**a** ouvert.

6. — **a** placé dans certains mots devant **mn nn**. Ex.: *condamner* — *manne* (nourriture des Hébreux) — *Jeanne.*

7. — **a** d'un certain nombre de terminaisons en *able*: sable — *abre*: il se cabre — *acle*: miracle — *adre*: cadre — *are*: mare *arre*: barre — *avre*: cadavre — etc.

L'usage apprend à distinguer facilement les nombreuses exceptions à ce dernier cas. Ex.: les mots *obstacle* —

1. Aujourd'hui, Son Éminence le cardinal Villeneuve.

cénacle ont l'**a** ouvert; les mots *miracle* — *oracle* ont l'**a** fermé.

8. — Un certain nombre de mots isolés. Ex.: *esclave* — *rafle* — *Jacques* — *il gagne* — *ah !* — *bah !* — *fa* — *la* (notes de musique) — lettre **a** (alphabet) — *gars* (prononcez gâ).

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

Albà albâ albe albé albu albeù albeû albou
albè albi albò albô alban albin albon albun

Mots à expliquer: amiral — Cogoreo — Pavie — illisible — lieue — interloqué.

UNE LETTRE DE CHRISTOPHE COLOMB

Pavie, ce 10 août 1441.

« Mon papa, et vous aussi, mon oncle l'amiral, celle-ci est pour vous annoncer que je me porte bien et que, de l'avis de mes maîtres, je fais de rapides progrès dans la géométrie et la géographie; il n'en est pas de même, je l'avoue, pour mon écriture, et si vous ne pouvez pas parvenir à lire cette lettre, attendez-moi, et je vous la lirai moi-même, car je compte être à Cogoreo lundi ou mardi au plus tard...

— Et nous sommes à mercredi », interrompit l'amiral d'un air soucieux.

« Je vous dirai que je n'ai aucun goût pour le commerce. Mais j'ai une vocation très décidée pour l'état marin. Je veux être amiral. Et, puisqu'il y en a déjà un dans la famille, il peut y en avoir deux. »

Jéronimo sourit. L'idée lui plaisait. Plus loin, Christophe annonçait qu'il quitterait le collège de Pavie pour rentrer dans sa famille.

Cette lettre avait été apportée, la veille, par un domestique, et Christophe n'était pas encore là.

L'anxiété se manifestait déjà, quand, soudain, les cris joyeux du petit Barthélemy se firent entendre:

« Le voici! Voici mon frère! Christophe est arrivé! »

Et l'écolier à l'écriture presque illisible, mais dont la science en géographie était remarquable pour son temps, fit son entrée.

On lui fit fête, et il eut peine à répondre à toutes les questions qu'on lui adressait à la fois.



Grand, mince, les cheveux un peu roux, le visage animé, il ne cachait pas sa joie de se retrouver enfin sous le toit paternel.

« J'espère que vous n'êtes pas fâché contre moi, mon père, pour avoir quitté le collège...

— Sans ma permission, petit drôle! » fit le seigneur Dominique, en essayant, mais en vain, de paraître grave.

« Je perdrais mon temps!

— Tu veux donc être amiral?

— Pourquoi pas? mon oncle l'est bien. »

Puis, se rapprochant de l'amiral, à voix basse:

« Mon oncle, quand nous serons seuls, j'ai une grande question à vous adresser.

— Pourquoi pas tout de suite, mon amiral en herbe? répondit Jéronimo.

— Non, dit Christophe, c'est trop sérieux pour être exposé devant tout le monde... et puis tous les autres se moqueraient de moi, tandis que vous... »

Assis devant une table sur laquelle était posée une mappemonde, Christophe tenait les yeux fixés tantôt sur cet objet, tantôt sur son oncle qui sommeillait.

Une douleur de goutte un peu vive au pied qui lui restait, réveilla l'amiral.

« Eh bien, que fais-tu là? demanda-t-il à l'enfant.

— J'attendais.

— Quoi?

— Votre réveil, mon oncle.

— Ah! oui, pour la grande question. Voyons, parle, je t'écoute.

— La terre est ronde, mon oncle?

— C'est clair comme le jour, mon neveu. Après?

— Et vous qui êtes amiral, et les autres, et personne n'a songé à tourner tout autour.

— Est-ce que ça se peut! répondit l'amiral en haussant les épaules.

— Mon oncle, quand on peut faire vingt lieues sur mer, on peut en faire deux mille et autant qu'il y a de lieues.

— Et pourquoi faire?

— Pour voir s'il n'y a pas d'autres peuples que nous.

— C'est sûr. S'il y en avait, ils seraient venus nous voir.

— Vous les pensez plus intelligents que nous, qui n'avons pas encore tenté cette expérience? »

L'amiral fut interloqué.

« Vous voyez cette mappemonde, mon oncle; ce côté est bien habité et cet autre est vide. Dieu n'a pas pu perdre cette immense partie du globe. Pourquoi voulez-vous qu'il n'y ait pas d'autres peuples, là?

— Parce qu'il n'y en a pas.

— Comment le savez-vous, puisque personne n'y est allé ?

— Eh bien! vas-y voir, toi!... s'écria l'amiral impatient.

— C'est bien ce que je vais faire, mon oncle !

Et vous savez comment, plus de quarante ans après, Christophe Colomb sut tenir parole.

J. Rosely.

TROISIÈME LECTURE

Lecture matérielle: Énergie de l'articulation.

Application des consonnes — règles principales — exemples — exercices.

Les règles d'application des consonnes portent:

1. — sur l'articulation de la consonne;
2. — sur l'inarticulation de la consonne;
3. — sur l'articulation simple ou double de la consonne double. (Ce dernier cas sera étudié en 7e année.)

Consonne *b* articulée ou non:

La consonne **b** est presque toujours articulée:

1. — dans les mots d'origine française. Ex.: *bateau — abandon — balbutier — bulbe;*
2. — dans les mots d'origine étrangère où **b** est final. Ex.: *nabab — club — snob — rumb* (prononcez romb [e]) — *Moab — Horeb* — etc.

Exceptions: **b** final dans plomb — surplomb — aplomb — Colomb; — **b** médial, dans: Lefebvre. Radoub et Doubs se prononcent *dou.*

Distinguez aux deux premiers paragraphes:

1. — Les mots où plusieurs voyelles réunies dans une même syllabe forment un son simple. Ex.: *Convainquit:* ui - i non u - i.
2. — Les mots où les voyelles réunies forment un son composé (diphtongue).

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

Sbrà sbrâ sbre sbré sbru sbreù sbreû sbrou
sbrè sbri sbrò sbrô sbran sbrin sbron sbrun

Mots à expliquer: intervention — délégué — sens pratique — revendications — lettres de noblesse — ambassadeur — notoriété — recrues — inventaire.

PIERRE BOUCHER DEVANT LOUIS XIV

Le 31 août 1661, le baron d'Avaugour arriva au pays à titre de gouverneur. Un examen rapide de la situation le convainquit qu'un seul remède pouvait sauver le Canada: l'intervention énergique du roi de France. Un délégué fut chargé d'aller plaider auprès de Louis XIV la cause de la colonie canadienne.

L'homme choisi pour cette honorable et délicate mission fut le trifluvien Pierre Boucher. Il était digne de cette marque de confiance. Depuis plus de vingt ans, il avait été mêlé aux efforts et aux luttes des premiers colons. Sa culture, son sens pratique, son courage, ses vertus, ses nombreux services rendus à la Nouvelle-France lui donnaient le droit, plus qu'à tout autre, d'exposer à la Cour de France les revendications de la poignée de héros, qui défendaient au prix de leur vie la gloire française, en Amérique.

Boucher partit des Trois-Rivières le 22 octobre 1661. Il fut bien accueilli en France. Sa défense du poste des Trois-Rivières lui avait valu une certaine notoriété. Elle lui avait même mérité

des lettres de noblesse, les premières accordées à un Canadien.

Louis XIV reçut personnellement l'ambassadeur et il l'écouta avec un visible intérêt. La rencontre eut un plein succès. Le jeune roi s'engagea à fournir au pays les troupes nécessaires pour dompter les Iroquois, et il promit des recrues pour la colonisation.

Boucher revint au pays avec un contingent de deux cents colons, dont quarante périrent en mer au cours d'une traversée affreuse de quatre longs mois.

Le but de la mission était atteint, et la colonie connut rapidement un regain de vie qui était presque une résurrection.

L'envoi du régiment de Carignan et de l'Intendant Talon suivit de près la démarche de Pierre Boucher.

C'est au retour de ce voyage que Boucher écrivit l'ouvrage que l'on considère aujourd'hui comme le premier volume de la littérature canadienne: « Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France ». Boucher y faisait un inventaire habile et enthousiaste des ressources de tout genre qu'offrait la colonie.

D'après l'abbé A. TESSIER.

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction

LETTRE DE MADAME JULIE LAVERGNE À SON PÈRE

(À Monsieur Georges Ozaneaux, à Lyon.)

Versailles, 20 avril 1839.

Je ne puis, mon petit père chéri, t'embrasser le jour de ta fête et t'apporter un bouquet comme j'aimais à le faire autrefois. Mais tout cela n'est que remis; les fleurs et les baisers t'attendent ici en foule. Quel bonheur lorsque tu viendras en faire la moisson ! Quant aux souhaits, tu les connais, mon père chéri, ils sont toujours les mêmes.

Les pluies qui sont tombées cette semaine ont bien hâté les progrès du jardin. Je me réjouis en voyant les feuilles pousser et

les fleurs s'ouvrir; il me semble que cela fait courir le temps plus vite. Nous disons souvent à la mère: « Vois, chérie mère, que de petites raies sur les jours du calendrier; chaque heure qui s'écoule nous rapproche du père, sois contente, mère ! » Mérote relit tes lettres, et vient avec nous regarder l'herbe qui verdoie et le soleil qui poudroie. Dès que le soleil commence à poudroyer, le jardin s'anime: les papillons et les gros bourdons bleus font mille tours sur nos arbres en fleurs; les araignées lancent leurs fils d'argent, et les petites bêtes bigarrées courent sur les feuilles. Les hirondelles arrivent aussi; les fourmis sont plus affairées que jamais; tout est plein de sève et de vie autour de nous. Feuilles, poussez vite, vite; car, lorsque vous formerez des ombrages verts et touffus, le père chéri sera là.

Je fais des dictées aux enfants tous les jours; je gronde, je donne des notes, enfin je suis maîtresse d'école. Mes écoliers, excepté la bonne Clote, sont étourdis, bavards et dissipés. Cependant, depuis deux jours, ils restent plus tranquilles. Lucien conjugue des verbes, écrit des pages et étudie son piano. Les dictées sont loin de l'amuser, car il m'a dit l'autre jour: « Je serai bien content lorsque tu te marieras, car alors je ne ferai plus de dictées! »

EXPLICATION LITTÉRALE

Explication des mots et expressions difficiles: raie — verdoie — poudroie — bourdons — bigarrées.

Vois, mère chérie, que de petites raies sur les jours du calendrier. Chaque heure qui s'écoule nous rapproche du père. Dès que le soleil commence à poudroyer, le jardin s'anime. Les fourmis sont plus affairées que jamais.

Résumé oral de la lettre.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Analyse des idées: Quelles sont les deux choses que l'auteur de la lettre semble regretter ? — Comment se console-t-elle ? — Qu'offre-t-elle dès maintenant à son père ? — De

qui parle ensuite Julie Lavergne ? — Que mêle-t-elle à sa description du printemps à Versailles ? — Comment prouve-t-elle que tous désirent le retour du père ? — Quels êtres nous montre-t-elle comme animant la nature ? — Quelle apostrophe inattendue fait-elle ? — Pourquoi ? — Quelles nouvelles donne-t-elle des enfants ?

Classement des idées: En combien de parties se divise cette lettre ? — Résumez brièvement chaque paragraphe. Quelle est l'idée principale de chacun ? — Ces parties s'enchaînent-elles bien ?

Recherche de l'idée maîtresse: Y a-t-il vraiment une idée qui inspire toute la lettre? — Pourquoi la jeune fille écrit-elle à son père? — Se borne-t-elle à lui souhaiter une bonne fête?

2. — Plan.

Idée maîtresse: Tu es loin de nous pour ta fête; tout à la maison désire ton retour.

Madame Lavergne exprime ses sentiments à l'occasion de la fête.	Elle regrette de ne pouvoir embrasser son père. Elle regrette de ne pouvoir lui offrir un bouquet. Elle se console en pensant que ce bonheur n'est que remis. Elle offre des souhaits connus de son père.
Madame Lavergne montre que tout chez elle désire le retour du père.	Les feuilles poussent et les fleurs s'ouvrent. Le calendrier se couvre de petites raies. Mérote relit les lettres du père et suit les progrès du jardin. Le jardin est animé par les papillons, les bourdons bleus, les araignées, les petites bêtes bigarrées, les hirondelles et les fourmis.

Madame Lavergne donne des nouvelles des enfants.	Elle fait des dictées aux enfants tous les jours. Elle les gronde, leur distribue des notes. Ses écoliers, excepté Clote, sont dissipés. Depuis deux jours, ils sont plus tranquilles. Lucien travaille, mais n'aime pas les dictées.

3. — **Genre:** Nous venons de lire une lettre. Une lettre et sa réponse constituent une conversation écrite entre personnes absentes. Elle peut donc traiter tous les sujets et doit avoir, comme qualités essentielles, la convenance et le naturel qui conviennent à toute conversation, et en plus l'ordre qui doit être plus rigoureux que l'ordre de la conversation.

4. — **Auteur:** Mme Julie Lavergne (née Ozaneaux) (1823-1886). Femme de lettres française qui, tout en remplissant avec un admirable zèle ses devoirs domestiques, se permit la joie d'écrire. Ses dix-huit volumes parurent de 1877 à 1886. Les principaux sont: *Les légendes du Trianon — Les neiges d'antan — Les jours de Cristal — Le Chevalier du Trélon, etc., et sa volumineuse correspondance.*

5. — **Appréciation des idées:** Le commencement de cette lettre est-il simple ? — Est-il de nature à faire plaisir au père ? Quelles qualités dénote-t-il chez la jeune fille qui écrit ? Au vingt avril, peut-on voir, au Canada, pousser les feuilles et s'ouvrir les fleurs ? — Est-ce qu'en France cela se voit ? — Est-ce délicat de la part de Julie de parler de sa mère, de Mérote ? Comment ? — Les détails qu'elle donne dénotent-ils chez elle l'esprit d'observation ? — Son apostrophe aux feuilles vient-elle naturellement ? — Sa manière d'agir avec les enfants vous semble-t-elle celle

d'une bonne grande sœur ? — Le désir de Lucien prouve-t-il qu'il n'aime pas sa sœur ?

b) Étude de la forme:

1. — Propriété des termes: Le mot *moisson* est-il bien correct lorsqu'on l'applique aux fleurs et aux baisers ? — Le mot *courir* en parlant du temps est-il bien celui qui convient dans cette lettre ? — Pourriez-vous le remplacer par *marcher* ou *passer ?* — Les verbes *verdoyer* et *poudroyer* sont-ils des termes bien appropriés à l'herbe et au soleil ? Les adjectifs *bigarrées* et *affairées* sont-ils bien choisis pour les mots auxquels ils se rapportent ? — Expliquez votre réponse.

2. — Agencement des propositions:

Quelle relation y a-t-il entre les deux propositions: « Dès que le soleil poudroie, le jardin s'anime. » Entre les trois suivantes: « les hirondelles arrivent aussi, les fourmis sont affairées, tout est plein de sève ». Entre: « Poussez vite, car le père sera là, lorsque vous formerez des ombrages touffus. »

3. — Style:

Figures: En lisant, avez-vous remarqué des mots employés dans un sens autre que celui qu'ils ont généralement ? — Lesquels ? — Est-ce que vraiment les *baisers* attendent ? — *Moisson* s'emploie-t-il généralement pour des baisers ? — Quel est le sens propre du mot moisson ? Le temps court-il ? — Quelles figures forme cette phrase: « Feuilles, poussez, vite, vite ! » ? Et ces deux autres: « Quel bonheur lorsque tu viendras en faire la moisson » et « Que de petites raies sur le calendrier ! »

Qualités du style:

Correction: La phrase: « Quel bonheur lorsque tu viendras en faire la moisson » est-elle grammaticalement construite ? (Pour trouver la réponse, analysez logiquement cette phrase.) — Est-ce une incorrection?

Concision: Pouvez-vous enlever quelques mots à la lettre sans nuire à la clarté ou à l'intérêt ? Essayez, par exemple, de retrancher quelques adjectifs.

Naturel: Le naturel est une qualité essentielle au genre épistolaire. — Trouvez-vous que la lettre ci-dessus possède cette qualité ? — Pourquoi ? — Respecte-t-elle les convenances ?

EXERCICES PRATIQUES

Vocabulaire:

À propos du mot feuille, indiquez:

a) les diverses parties d'une feuille;
b) les adjectifs pouvant qualifier le mot feuille.
c) une dizaine de mots de la même famille;
d) quelques emplois de feuille au sens propre;
e) " " " " " " figuré.

Phraséologie: Construisez cinq phrases sur le modèle de celle-ci: « Dès que le soleil poudroie, le jardin s'anime », en prenant pour sujet de la subordonnée les mots: cloche — printemps — église — vent — vacances.

Rédaction: Lisez attentivement la seconde moitié du deuxième paragraphe: « Dès que le soleil... sera là. » Composez de même un paragraphe décrivant la classe en activité, soit à l'heure du français, soit à l'heure de l'arithmétique...

CINQUIÈME LECTURE

Lecture matérielle.

Application de l'**e** muet — règles — exemples.

L'**e** muet se trouve dans un nombre considérable de mots de notre langue. Il est facile à reconnaître dans la lecture.

Il importe beaucoup à l'art de dire d'observer les degrés plus ou moins sensibles de sonorité et de mesure que comporte cet **e** muet.

Dans le genre simple ou familier d'une lecture, il suffit de distinguer:

1. — **e** pleinement sonore. Ex.: *premier— le — de — ce* — etc.
2. — **e** faiblement sonore. Ex.: *souvenir — Pauline.*
3. — **e** supprimé. Ex.: *Jou(e) il jou(e) ra.*

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

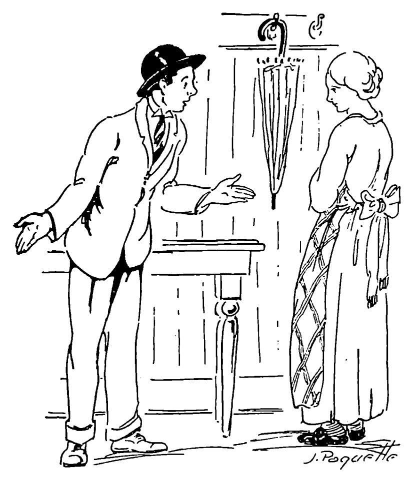
Blià bliâ blie blié bliu blieù blieû bliou
bliè blii bliò bliô blian bliin blion bliun

Mots à expliquer: décidément — antichambre — échouera — gymnastique.

L'IRRÉSOLUTION

Un être irrésolu porte son irrésolution dans le choix d'un habit comme dans le choix d'un état; dans une visite à faire comme dans un voyage à entreprendre; dans les plaisirs comme dans les affaires.

Marie, me conseilles-tu de prendre mon parapluie? disait à sa femme un employé des finances.



— Fais comme tu voudras, mon ami. — Crois-tu qu'il pleuve? — Allons! — Je l'emporte. — Tu fais bien, mon ami. — Mais s'il ne pleut pas, il me gênera. — Alors, ne l'emporte pas. — Tu es insupportable! Emporte-le, ne l'emporte pas... On a un avis!... Crois-tu que je ferai bien de l'emporter? — Oui. — Eh bien! je l'emporte... Cependant le baromètre a remonté depuis ce matin... le ciel s'éclaircit. Si le temps devient beau, je ne penserai plus à ce parapluie, et je le perdrai. Ah! ma foi, décidément (décidément, c'est le mot favori des irrésolus) je ne l'emporte pas !

Le voilà parti. Mais en passant dans l'antichambre, il a vu son parapluie, il le prend..., et... arrivé en bas, il le dépose chez le concierge.

Mais, me dira-t-on, c'est de la manie. Voilà pourquoi il faut la guérir. Mais comment?... Y a-t-il un remède?... Oui, il y en a un, un seul, mais infaillible et qui réussit toujours chez les enfants si on le fait entrer dans l'éducation, et que j'ai vu pratiquer heureusement même chez les hommes faits. Le voici: il y a deux choses dans l'irrésolution: un défaut natif et une habitude. C'est par l'habitude qu'il faut attaquer le défaut natif. Le raisonnement y échouera, les bonnes résolutions n'y réussiront pas. L'habitude seule en viendra à bout, l'habitude fondée sur une règle. Cette règle est bien simple, elle se compose d'un seul article: Une fois qu'on a dit qu'on fera une chose, la faire quoi qu'il en coûte et quoi qu'il arrive.

Suivons cette méthode, car un irrésolu n'est bon qu'à être esclave ou victime. Soumettons nos actes à la gymnastique de la volonté; supprimons de notre programme le mot *caprice* et nous aurons entre les mains un véritable instrument de succès et de bonheur.

LEGOUVÉ.

Exercice d'invention et de style: Imaginez un fait où, comme Legouvé, vous ferez voir le ridicule de l'irrésolution.

SIXIÈME LECTURE

Lecture expressive:

Dans ce petit poème l'idée patriotique que suggère le titre inspire naturellement au lecteur: le ton dominant qui est le ton un peu élevé, et le mouvement dominant qui est le mouvement assez rapide.

Les autres variétés de ton, de mouvement sont facilement adaptées à chaque strophe du morceau, d'après les idées exprimées dans chacune par l'auteur.

1e strophe: l'érable canadien est à la fois souple et fort.

2e strophe: l'érable canadien est beau, l'automne, en son manteau royal.
3e strophe: l'érable canadien est généreux pour qui le blesse, en avril.
4e strophe: l'érable canadien est bon au nid, au gazon.
5e strophe: l'érable canadien est brave devant les bombes, se fait le serviteur des nouveau-nés, des morts.

L'ÉRABLE CANADIEN

Il est plein de sève et de force,
L'ouragan ne peut le ployer;
Pourtant les fibres de son torse
Sont aussi souples que l'acier.

Son feuillage à la mi-septembre,
Au souffle du vent boréal,
Se couvrant d'or, de pourpre, et d'ambre,
Brille comme un manteau royal.

En avril, le paysan perce
Son flanc qu'amollit le dégel:
Par sa blessure, l'arbre verse,
Tout le mois, des larmes de miel.

Il est bon autant que robuste:
Il berce au vent le nid moelleux,
Et dépouille sa tête auguste
Pour couvrir le gazon frileux.

Après avoir nargué les bombes,
Il se laisse mettre en morceaux,
Afin qu'on en fasse des tombes,
Ou qu'on en fasse des berceaux.

W. CHAPMAN,
(Poète canadien.)

SEPTIÈME LECTURE

LE BOUILLON DE LA POULE

Le prieur de Plessis-Grimould. Il n'était pas bien riche, d'autant plus qu'il rendait d'une main ce qu'il recevait de l'autre. Ses paroissiens, qui le savaient, lui faisaient par-ci par-là, quelques dons de chapons bien dodus.

Un jour, un paysan vint lui apporter une belle poule. Le prieur, en retour, lui fit servir une bonne soupe et un verre de vin. De retour à son village, il vanta chaleureusement devant ses voisins l'excellent accueil du prieur. Et ceux-ci se promirent de passer au prieuré, mais sans poule. Huit jours après, l'un d'eux s'y présente.

« Monsieur le prieur, je suis le frère de l'homme de la Lande-Beaumont qui vous a apporté une poule ces jours derniers, et qui m'a dit tellement de bien de vous, que j'ai désiré vous voir en passant.

— Entrez, mon ami », dit le prieur.

Et il enjoignit à sa servante de servir une soupe et un verre de vin au visiteur. Celui-ci ne manqua point de se congratuler avec ses parents et amis de la bonne réception du prieur.

La semaine suivante, un autre villageois arrivait aussi au prieuré.

« Bonjour, monsieur le prieur.

— Que désirez-vous, mon ami ?

— Monsieur le prieur, je suis le cousin du frère de celui qui vous a apporté une poule. »

Le prieur fit encore donner une soupe et un verre de vin au visiteur. Mais il se promit de mettre fin à ces visites. Huit jours après un nouvel individu se présente.

« Monsieur le prieur, je suis le parent éloigné de celui qui vous a apporté une poule il y a quelque temps.

— À quel degré êtes-vous parent ?

— Je suis un cousin issu de germain du neveu du beau-frère du frère de celui qui vous donna la poule.

— Bien, mon ami, entrez et vous ferez la collation. »

Et dame Gothon, la servante, qui avait le mot, arriva quelques instants après avec une écuelle recouverte d'une assiette. L'individu but avidement ce qu'il croyait être un bon bouillon, et fit la grimace; car ce n'était qu'un bol d'eau chaude où trempait un peu de pain.

Comme il se plaignait:

« Mon ami, dit le prieur, ce bouillon est en effet très maigre. Il est cousin issu de germain du neveu du beau-frère du frère du bouillon de la poule. Il ne tiendra, à l'avenir, qu'aux habitants de la Lande-Beaumont de le boire meilleur: ce sera d'apporter avec eux une poule.

BRUNET.

HUITIÈME LECTURE

Lecture matérielle.

Application de l'**e** muet. *(Suite.)*

L'**e** n'est proprement appelé muet que lorsqu'il est supprimé dans la prononciation.

Cas d'élision de l'**e** muet:

1. — En conversation, on élide à peu près tous les **e** muets qui ne sont pas nécessaires à la compréhension des mots et des phrases, à la clarté des idées.
2. — Dans la lecture (style simple) on élide moins l'**e** muet qu'en conversation, vu le mouvement plus lent de la lecture, et aussi par une sorte de respect pour la parole d'autrui: l'**e** muet prononcé à propos donnant une allure plus soignée à la lecture.
3. — Dans le style soutenu, on n'élide que les **e** muets qui apportent de la lourdeur, de la cacophonie ou de l'affectation dans la prononciation.
4. — Dans la poésie classique, on élide très peu d'**e** muets, vu qu'ils concourent le plus souvent à la mesure, et par là même, au rythme du vers.

FAMILLES DE PLANTES

I

Georges est en vacances chez son oncle monsieur Wilfrid Lapointe qui possède un très beau jardin. Le vieux jardinier Hormisdas a pris Georges en affection parce qu'il aime les fleurs, et qu'il veut savoir tout ce qui les concerne. Georges est le président d'un cercle de Jeunes Naturalistes, et à ce titre il doit faire part de ses connaissances aux membres de son cercle lorsqu'il reviendra en automne prochain.

« Père Hormisdas, dit Georges au jardinier, dites, s'il vous plaît, ce que c'est qu'une *famille* de plantes. »

Juste à ce moment, Firmin, le subordonné du père Hormisdas, traverse une allée. Il dissimule gauchement quelque chose derrière son dos.

« Qu'est-ce que tu caches ? demande sévèrement le vieux jardinier.

— C'est rien, c'est des fleurs, répondit Firmin, en se décidant à montrer un petit bouquet de pensées et de violettes.

— Ah ! ah ! tu cueilles pour ton usage personnel des fleurs dans le jardin de tes maîtres ! fit menaçant le père Hormisdas.

— Ce n'est pas pour mon usage personnel, se hâta d'expliquer Firmin, c'est pour les offrir à ma fiancée.

— Ta fiancée ! ! ! »

Le père Hormisdas eut la respiration coupée. Comment ! Il y avait de par le monde une jeune personne assez aveuglée pour trouver du charme à ce grand dadais !

« Oui, repartit l'autre, je veux fonder une *famille.* »

Du coup, le père Hormisdas fut désarmé.

« Fonde une famille, mon garçon, fonde une famille ! seulement tâche que tes enfants soient plus travaillants que toi ! »

Firmin, sur ces bonnes paroles, se hâta de s'esquiver, emportant son bouquet.

« Une famille botanique, dit à Georges le père Hormisdas, ne se compare pas à celle que veut fonder Firmin. En histoire naturelle, on désigne par ce terme un groupe d'animaux ou de plantes présentant certaines ressemblances. Une rose, par exemple,

appartient à la famille des rosacées; et à la même famille appartient un fraisier, un cerisier, un pommier. C'est vous dire que dans une même famille les caractères des sujets peuvent être nombreux, et que, pour en faire partie, il suffit qu'ils aient seulement quelques caractères communs.

— Je me demande quels peuvent bien être les caractères communs d'une rose, d'une fraise, d'une cerise, d'une pomme, dit Georges.

— Ces caractères communs n'existent pas dans les fruits, mais dans les fleurs. Si vous examiniez une fleur de chaque plante que vous venez de nommer, vous observeriez que toutes ont cinq pétales, de nombreuses étamines et un pistil.

— Les sépales, les pétales, les étamines et le pistil, qu'est-ce que c'est au juste ? demanda Georges.

— Les sépales, ce sont les petites feuilles, généralement vertes séparées ou collées ensemble, et dont la réunion se nomme calice. Les feuilles colorées de la fleur sont les pétales, et leur ensemble s'appelle corolle. Au milieu des pétales, voyez cette espèce de bouteille à col allongé, c'est le pistil. C'est là-dedans que se forment les graines, et regardez au milieu, près du goulot, de petits paquets jaunes, portés sur de petites queues: ça, ce sont les étamines dans lesquelles se fabrique une poussière jaune appelée pollen. Lorsqu'un grain de pollen tombe sur le bouchon du pistil, il s'y colle, mange ce bouchon, s'enfonce dans le goulot et va se souder avec les ovules, petits grains, qui se trouvent au fond de la bouteille. Et alors, ces grains, on dit qu'ils sont fécondés, et ils se mettent à se développer pour devenir des graines.

— Alors, la bouteille casse, fit Georges.

— Non, la bouteille grossit, et c'est elle qui devient le fruit. Tenez, vous voyez là-bas ce pommier en fleurs.

— Oui, on dirait qu'il en est couvert.

— Eh bien! lorsque le pollen des fleurs de pommier sera tombé sur les pistils, tous les pistils tomberont, ce pommier se défleurira.

— C'est bien dommage, il est si beau comme cela !

— Non, Monsieur Georges, ça ne sera pas dommage, car ça prouvera que les fleurs sont fécondées; si elles ne l'étaient pas, il

n'y aurait jamais de pommes. Alors les ovules fécondés vont grossir, et, en même temps, les bouteilles qui les contiennent. Ces bouteilles deviendront des pommes et les ovules, des pépins. Et quand vous aurez mangé une de ces pommes, les pépins que vous rejetterez dans la terre se développeront et chacun donnera un petit pommier.

— Père Hormidas, expliquez-moi encore cela !

— Je veux bien, mais si je vous dis tout ce que je sais aujourd'hui, je n'aurai plus rien à vous apprendre. Demain, nous parlerons encore des familles de plantes. »

NEUVIÈME LECTURE

Lecture matérielle.

Consonne *c* dur articulée ou non

La consonne **c** est articulée dans les cas suivants:

1. — **c** devant a - o - u. — Ex.: *canot — cocotier — culte.*

    Exceptions: **c** marqué d'une cédille. Ex.: *ça et là — les Açores* (îles) — *reçu.*

2. — **c** final placé après une voyelle, ou après les consonnes l - r - s. — Ex.: *lac — Québec — pic — soc — duc — talc — parc fisc* — etc.

    Exceptions: tabac — lacs (piège) — estomac — crocs — accroc — escroc — broc — caoutchouc — marc (résidu) — Saint-Brieuc, etc.

3. — **c** de **ct** placé à la fin d'un mot. Ex.: *exact — abject — correct — strict — district — verdict* — etc.

    Exceptions: finales en spect, en inct et le mot amict. Ex.: *aspect, respect, instinct,* etc.

    Les mots prospect et distinct gardent **ct** articulé:

    c final ne s'articule pas s'il est précédé d'une voyelle nasale. Ex.: *banc — tronc — il vainc.*

    c doux est toujours articulé devant e - i - y. — Ex.: *celui ciel — cygne.*

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

clà clâ cle clé clu cleù cleû clou
clè cli clò clô clan clin clon clun

Mots à expliquer: système — organes — végétaux — minéraux modifient — âme végétale.

FAMILLES DE PLANTES

II

Pour reconnaître les familles de plantes, dit le lendemain à Georges le père Hormisdas, les naturalistes ont imaginé tout un système de classification. Pour le moment, il suffit de dire qu'il y a en botanique quatre grands embranchements: les plantes, qui ont des fleurs s'appellent *Phanérogames,* c'est-à-dire: plantes qui donnent des fleurs; les plantes à racines et sans fleurs, *Cryptogames*, comme les fougères; les plantes sans fleurs et sans racines, *Mousses;* les plantes enfin qui n'ont ni racine, ni tige, ni feuille, ni fleurs.

« Eh ! fit Georges, mais alors celles-ci n'ont rien du tout ?

— Elles sont formées d'un amas de matière verte ou blanche qu'on nomme *thalle*: ce sont les algues, les champignons, et les lichens qui sont une association d'algue et de champignon.

— Pourtant, remarqua Georges, j'ai vu des algues au bord de la mer, et je vous assure qu'elles semblaient avoir des tiges, de grandes feuilles plates, des racines et même des espèces de fruits.

— Elles « semblaient avoir », corrigea le père Hormisdas, mais en réalité ces différentes parties se ressemblaient toutes comme constitution. On pourrait presque dire qu'une algue est aussi différente d'une plante à fleurs que la statue d'un homme, de l'homme qu'elle représente. Les deux, la statue et l'homme, ont la même apparence, mais la première est dépourvue de tous les organes que possède la seconde.

— Surtout l'homme a la vie, dit Georges, et la statue ne l'a pas.

— Il ne faut cependant pas conclure, reprit le père Hormisdas, que les algues n'ont pas la vie: tous les végétaux sont des êtres vivants.

— Oui, mais ils n'ont pas d'âme comme la nôtre, c'est sûr, puisque les plantes ne pensent pas, et que nous pensons; ça ne doit pas être une âme comme celle des animaux, puisque les plantes ne sentent pas, et que les animaux sentent; mais comme les hommes et les animaux, les plantes naissent, se nourrissent, respirent et meurent; il faut donc qu'elles aient quelque chose de plus que les minéraux qui, eux, ne se modifient pas d'eux-mêmes. Ce qu'elles ont de plus, je n'en sais rien, et je crois que les savants ne le savent guère, mais il n'est pas nécessaire que quelqu'un le sache pour que ça existe. Qui pourrait m'empêcher de penser que les plantes ont une petite âme végétale? Je suis tellement convaincu de ce que je vous dis là, que quand je vois quelqu'un donner un coup de pied à un arbre, ça me fait à peu près le même effet que s'il donnait un coup de pied à un chien. J'ai l'impression que cet arbre en souffre à sa façon, qui n'est pas la nôtre évidemment, mais qui est une souffrance tout de même. »

Au repas du soir, Georges ne manqua pas de raconter à monsieur Lapointe tout ce qu'il avait appris du vieux jardinier Hormisdas.

DIXIÈME LECTURE

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction

UN BOIS DE BOULEAUX

Le joli bois que ce bois de bouleaux! Au milieu, des sources avaient formé un petit lac; les rides de l'eau, doucement, venaient mourir dans les herbes. Tout autour, sous les branches, montait la musique des insectes du bon Dieu. Perdus parmi les bouleaux, deux grands pins murmuraient, et de toutes ses feuilles mobiles un petit tremble riait dans la brise. Le lac réfléchissait le ciel bleu, le feuillage vert tendre, les troncs blancs, et tout cela dansait gaiement sur les petites vagues. Parfois, un jaillissement au large: c'étaient les barbottes... Longues comme ça, les barbottes!



Et quelles fraises il y avait dans le petit bois de bouleaux! grosses comme des fraises de jardin, d'un beau rouge vif, et juteuses!... Rien qu'à voir la tête des bouleaux, vous en aviez l'eau à la bouche.

ADJUTOR RIVARD.

EXPLICATION LITTÉRALE

Sens des mots: Définissez les mots: rides — brise — barbottes.

Sens des phrases: Expliquez les phrases suivantes: Les rides de l'eau, doucement venaient mourir dans les herbes. — De toutes ses feuilles mobiles, un petit tremble riait dans la brise. — Tout cela dansait gaiement sur les petites vagues. — Rien qu'à voir les têtes de bouleaux, vous en aviez l'eau à la bouche.

Résumé oral de cette courte description.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Analyse des idées: Comment l'auteur qualifie-t-il le bois de bouleaux ? — Qu'y avait-il au milieu de ce bois ? — Qu'entendait-on autour du petit lac ? — Quels autres arbres voyait-on parmi les bouleaux ? — Qu'est-ce que le lac réfléchissait ? — Qu'est-ce qui annonçait les barbottes ? — Que trouvait-on encore dans le bois ? — Comment étaient les fraises ?

Classement des idées: De quoi est-il parlé dans ce morceau ? — Comment le sujet est-il amené ? — Dites ce que le bois présente pour la vue, pour l'ouïe. — Quels mouvements se produisent dans le bois ? — Le goût trouve-t-il aussi à se satisfaire dans ce bois de bouleaux ?

2. — Plan:

Ce que le bois présente pour la vue.
- *a*) Lac formé par les sources.
- *b*) Rides sur l'eau.
- *c*) Herbes, bouleaux, pins, tremble qui entourent le lac.
- *d*) Mouvement du ciel et des arbres réfléchis dans le lac.
- *e*) Jaillissement produit par les barbottes.

Ce que le bois présente pour l'ouïe.
- Musique des insectes.
- Murmure des pins.
- Rire du tremble.

Ce que le bois présente pour le goût.	Fraises: grosses, rouges, juteuses.

3. — **Genre:** Nous avons ici une description. C'est un genre littéraire qui a pour but de faire voir en quelque sorte les objets et les personnes, en nous faisant connaître leurs qualités, leurs formes, leurs couleurs, etc.

4. — **Auteur:** Adjutor Rivard fit ses études au séminaire de Québec. Il étudia ensuite le droit et fut reçu avocat. Il est aujourd'hui juge à la Cour d'Appel. Il a publié: *Études sur les parlers de France au Canada. — Chez nous, et Chez nos gens.*

5. — **Appréciation des idées:** L'auteur a-t-il vraiment regardé le bois de bouleaux qu'il nous décrit ? — Qu'est-ce qui vous le montre ? — A-t-il raison de dire que ce sont les sources qui ont formé un petit lac ? — Pourquoi dit-il que les deux pins sont perdus parmi les bouleaux ? — Pourquoi l'auteur dit-il: Rien qu'à voir la tête des bouleaux, vous en aviez l'eau à la bouche ?

   Pour A. Rivard, semble-t-il exister un bois plus joli que son bois de bouleaux ? — A-t-il raison de l'admirer ? — La lecture de ce morceau ne vous fait-elle pas l'impression que M. Rivard est un amateur des choses de chez nous ? — Approuvez-vous cette forme de patriotisme ?

b) Étude de la forme:

1. — Vocabulaire: Que signifie l'adverbe *doucement* dans la 3e phrase ? — Pouvez-vous le remplacer par *lentement* ? — Pourquoi ? — L'adjectif *mobiles,* employé dans la 5e phrase pour qualifier les feuilles du tremble, est-il vraiment le terme propre ? — Si dans la 5e phrase du texte, vous aviez le mot *vent* au lieu du mot *brise* pourriez-vous tout de même garder l'expression *riait* ? — Pourquoi ? L'adjectif

petites qui qualifie le mot *vagues* est-il l'expression qui convient ? Trouvez un synonyme pour chacun des mots suivants: réfléchissait — jaillissement — tête de bouleaux; les expressions sont-elles aussi justes ?

2. — Étude de la forme au point de vue des applications grammaticales: Joignez à des mots au pluriel, les adjectifs *vert tendre* et *rouge vif*. — Donnez la règle d'accord. — Quelle règle de grammaire trouvez-vous appliquée dans la proposition: C'étaient des barbottes ? — Quelle est la forme de la phrase qui commence chacun des deux paragraphes ? — Indiquez trois phrases du texte contenant chacune une proposition indépendante.

3. — Style:

Figures: Rétablissez l'ordre logique dans les phrases suivantes: Au milieu, des sources avaient formé un petit lac. — Tout autour, sous les branches, montait la musique des insectes du bon Dieu. — Quels sont les termes comparés, dans les deux comparaisons qui se trouvent dans le texte ? Expliquez comment les mots: rides — musique — perdus — murmuraient — riait — dansait — sont, dans le texte, des expressions métaphoriques.

Qualités du style:

Correction: La première phrase présente deux fois le mot « bois », est-ce une négligence de l'auteur ? — Pourquoi ? — Longues comme ça, les barbottes. Voilà une phrase sans verbe; ne faut-il pas toujours un verbe, dans une proposition ? — Expliquez.

Clarté: Pouvez-vous à la lecture de ce morceau vous représenter le bois décrit ? — Pourquoi ? — Faites ressortir cette clarté en montrant comment chaque phrase apporte une lumière de plus au morceau.

Concision: Pouvez-vous enlever quelques mots du texte sans en affaiblir l'idée ? — Essayez d'enlever les adverbes... les adjectifs... et remarquez l'effet produit.

EXERCICES PRATIQUES

Vocabulaire:

a) Connaissez-vous quelques insectes qui vivent dans les bois? — Est-ce qu'ils font vraiment entendre une musique ? — Pourriez-vous dire quelle est la forme des feuilles du bouleau ? — des feuilles du pin ? — Ces deux arbres perdent-ils leurs feuilles à l'automne ? — Quels arbres ont des troncs blancs ? — Que fait-on, au Canada, avec l'écorce du bouleau ?

b) Donnez le sens des expressions suivantes: bois de sapin — bois du cerf — jambe de bois — trouver visage de bois.

c) Trouvez un contraire de: source — mourir — montait — mobiles — riait.

d) Écrivez cinq mots de même famille que bois.

Phraséologie: Écrivez cinq phrases sur le modèle de la première du texte. Ex.: *Le beau devoir que celui de Louise !*

Style: Relevez les mots ou expressions qui font image.

Rédaction: Vous avez remarqué que M. Rivard, pour décrire le bois de bouleaux a d'abord commencé par une vue d'ensemble, puis, est descendu aux détails parlant de ce que lui ont fait connaître ses yeux, son ouïe, son goût, etc. En procédant de la même manière, décrivez-nous un arbre que vous connaissez, bouleau, érable ou autre.

ONZIÈME LECTURE

Lecture expressive: Culture spéciale des intonations et inflexions. — Exercices combinés de lecture, de diction, de récitation de mémoire.

1e PARTIE — Spectacle de la Place d'armes à Montréal — description.

Lecture — Intonation nette à « Ce jour-là » — ton: médium (moyen) — inflexions en général peu élevées, parfois soutenues — finale de chaque phrase, précise, mais sans raideur.

2e PARTIE — Appel aux braves — réponses.

Lecture — Voix énergique, un peu élevée — recto tono (ton égal) — mouvement ferme où chaque mot est accentué avec enthousiasme et fierté. Phrases intercalées: voix plus basse — peu d'inflexions.

3e PARTIE — Description du spectacle, reprise et continuée.

Lecture — Voix plus basse, émue — ton sincère, simple, pas d'affectation — mouvement ralenti aux dernières lignes — mots de valeur bien accentués.

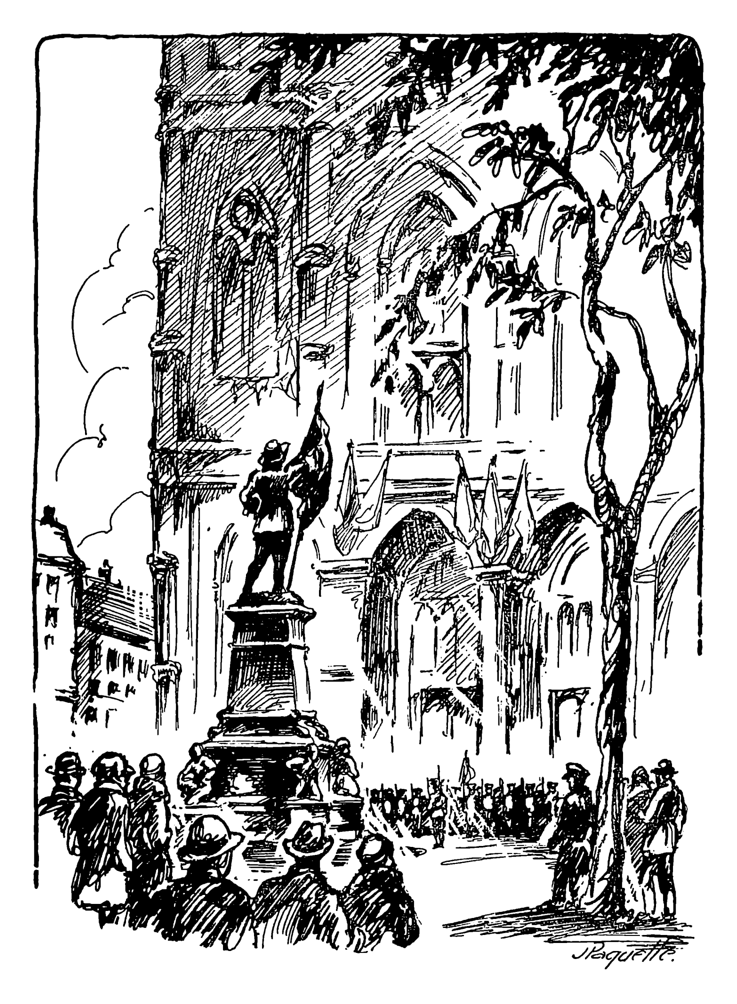
N. B. La division des textes (lecture expressive) est faite au seul point de vue de l'*expression dans la lecture.* (« Principes » de Léon Brémont — professeur à l'École Normale Supérieure de Sèvres, et à l'Université des Annales... *L'Art de Dire et le Théâtre*, p. 81.)

À L'HONNEUR DES BRAVES DU LONG SAULT

Écoutez le récit de la fête qui a eu lieu à Montréal, la grande ville bâtie sur l'emplacement de Ville-Marie, pour honorer le deux cent cinquantième anniversaire du combat.

Ce jour-là, 29 mai 1910, la Place d'armes était décorée de drapeaux. Une foule ardente, fière du passé, confiante dans l'avenir, libre, sous la tutelle anglaise, de parler et de penser à la manière de France, enveloppait le monument élevé à la mémoire du gouverneur Maisonneuve. Les Anglais eux-mêmes, bien qu'ils ne fussent pas comme les nôtres, à une fête de famille, avaient envoyé une couronne avec cette inscription: « HOMMAGE DES ANGLAIS ». Ils s'y connaissent en bravoure ayant prouvé la leur et souffert de la nôtre. Le 65e bataillon composé de Canadiens français, en grande tenue, formait la haie, au pied de la statue. Au fond de la vaste place, on vit s'ouvrir le portail de l'église de Notre-Dame, et toute une foule nouvelle venait se joindre à celle qui attendait. L'Archevêque prit place dans une tribune. Tout le monde était debout. Alors, le capitaine Barré, du 65e, s'avança jusqu'auprès du piédestal du monument, où est représentée, en

bas-relief, la belle mort des dix-sept enfants de Ville-Marie. D'une voix forte, il appela: « ADAM DES ORMEAUX? »



Et il y eut silence sur la place. Après une minute, une voix sortie des rangs des soldats répondit:

Mort au champ d'honneur!

Les clairons sonnèrent, et les tambours battirent. Les hommes présentèrent les armes. Le capitaine reprit l'appel:

Jacques Brassier? — Jean Tavernier? — Nicolas Tillemont? Laurent Hébert? — Alonié de l'Estre? — Nicolas Josselin?

Quand il eut nommé les seize compagnons, la voix qui lui répondait dit:

Tous morts au champ d'honneur!

Les mots s'en allèrent à travers la grande place, comme le vent et comme la pluie que chacun reçoit. Les clairons sonnèrent de nouveau. Il y eut des milliers de cœurs qui frémirent d'émotion; il y en eut beaucoup qui prièrent; il y eut des hommes qui pleurèrent, parce que la vraie gloire est une amitié de nos âmes.

René Bazin, de l'Académie française.
(La douce France.)

DOUZIÈME LECTURE

LES MÉTIERS

Sans le paysan, aurais-tu du pain?
C'est avec le blé qu'on fait la farine:
L'homme et les enfants, tous mourraient de faim
Si, dans la vallée et sur la colline,
On ne labourait, et soir, et matin.

Sans le boulanger, qui ferait la miche?
Sans le bûcheron, roi de la forêt,
Sans poutres, comment est-ce qu'on ferait
La maison du pauvre et celle du riche?
Même notre chien n'aurait pas sa niche.

Où dormirais-tu, dis, sans le maçon?
C'est si bon d'avoir sa chaude maison
Où l'on est à table ensemble en famille!
Qui cuirait la soupe au feu qui pétille,
Sans le charbonnier qui fait le charbon?

Aimez les métiers, le mien et les vôtres:
On voit bien des sots, pas de sot métier;
Et toute la terre est comme un chantier
Où chaque métier sert à tous les autres,
Et tout travailleur sert au monde entier.

J. AICARD.

TREIZIÈME LECTURE

LA JEUNESSE DE DU GUESCLIN

Le Breton Bertrand du Guesclin était l'enfant le plus laid qu'on eût jamais pu voir.



« Bah ! disait-il, si je n'ai pas la beauté pour me faire aimer, j'aurai du moins la bravoure pour me faire craindre. »

Dur, farouche, emporté, il prenait un bâton pour frapper ceux qui s'avisaient de le réprimander. Son précepteur le quitta

sans avoir pu lui apprendre à lire; on ne put lui enseigner que le maniement des armes.

Il n'était point de jour où il ne rentrât au logis avec des vêtements en lambeaux, et avec les mains et le visage déchirés.

« Je ne sais pas de plus mauvais garçon, disait la mère. Il est toujours battant ou battu. »

Vous jugez si, de l'humeur dont il était, Bertrand du Guesclin avait hâte de s'escrimer dans les tournois et d'être admis dans la chevalerie.

Il avait au plus quinze ans, lorsqu'on célébra à Rennes un grand tournoi où son père, Renaud du Guesclin, se rendit et auquel Bertrand aurait voulu prendre part. Mais Renaud, qui était pauvre, refusa d'emmener son fils parce qu'il aurait fallu lui acheter une armure et un cheval.

Bertrand désobéit à son père; il emprunta le cheval du meunier, s'arma tant bien que mal, galopa jusqu'à l'endroit où avait lieu le tournoi, et caché par la visière de son casque, se mêla aux chevaliers qui allaient combattre.

Il défia un chevalier qu'il fit bientôt rouler sur le sable.

Renaud du Guesclin, qui ignorait le nom du nouveau combattant, s'élança pour se mesurer avec lui. Bertrand, reconnaissant l'armure de son père, releva la lance, s'inclina respectueusement et ne voulut pas accepter la lutte.

Mais il fit mordre la poussière à plusieurs autres chevaliers sans avoir jamais bougé de son cheval. Toute l'assistance était au comble de l'étonnement.

« Quel peut être ce héros ? », se demandait-on.

Une dame supplia un chevalier normand de défier l'inconnu et de lui enlever la visière de son casque. Le Normand accourt dans l'arène, et, d'un coup adroit, relève la visière de du Guesclin; mais celui-ci l'enlève de son cheval et l'envoie rouler à quelques pas, aux applaudissements de la foule.

Renaud du Guesclin, fier de son fils, l'embrassa étroitement et, dès lors, l'équipa comme un vrai chevalier.

QUATORZIÈME LECTURE

L'ORDRE

L'ordre consiste à avoir une place pour chaque objet, et à mettre chaque objet à sa place, à faire chaque chose en son temps, et à ne pas renvoyer au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

L'ordre fait gagner du temps et aussi de la place. Quand on a de l'ordre on sait où se trouve l'objet dont on a besoin, on ne perd pas son temps à le chercher; on le remet à la place qu'il occupait, qui doit être celle qui lui convient le mieux. Quand on fait chaque chose en son temps, on trouve du temps pour tout faire sans hâte et sans trouble.

L'ordre est nécessaire dans les comptes du père de famille et surtout du commerçant. L'un et l'autre ont besoin de savoir ce qu'ils gagnent et ce qu'ils dépensent, ce qu'ils économisent, ce qu'ils perdent. Ils doivent avoir un livre de comptes et y inscrire régulièrement leurs recettes et leurs dépenses. La loi impose cette obligation au commerçant. La bonne tenue des livres évite à celui-ci les procès et les difficultés avec sa clientèle; elle lui permet de voir clair dans ses affaires et d'éviter la faillite.

L'ordre doit être la qualité essentielle de la femme. L'homme a la charge du travail extérieur; la femme a spécialement celle de l'ordre au foyer. Elle doit avoir la préoccupation constante de maintenir dans un état parfait les meubles de la maison, les vêtements et les divers objets du ménage. C'est d'elle que dépend le plaisir que tous éprouvent à vivre dans la maison. Elle peut même dans ce but, apporter dans l'ordonnance et la disposition des choses une certaine note d'élégance, qui flatte les yeux et rend le foyer plus agréable à habiter.

Prenons, dès le jeune âge, l'habitude de l'ordre. Que ce goût se manifeste dans la tenue de nos livres, de nos cahiers, de nos jouets, dans le soin de nos vêtements et de tout ce qui est à notre usage. Évitons de ressembler à ces enfants désordonnés qui, à première vue, se font mal juger par les vêtements malpropres, ou déchirés, des livres tachés d'encre et écartelés, des cahiers écor-

nés. Ne soyons pas de ces mauvais élèves qui ne prennent aucun soin des meubles scolaires et les dégradent. Persuadons-nous que les habitudes d'ordre prises de bonne heure s'étendront à toute notre existence et rendront notre vie heureuse.

Lectures littéraires expliquées.
L'ABBÉ E. BOURCEAU ET R. FABRY.

QUINZIÈME LECTURE

Application du son *fermé* de la voyelle *e*:

e placé devant certaines consonnes finales inarticulées. Ex.: *il sied — pied — clef — donner — étudiez;* de plus, la conjonction *et.*

Exceptions: è ouvert au lieu de **é** fermé.

e suivi des consonnes finales inarticulées: ct - s - t. — Ex.: *respect — ses — alphabet — Bourget.*

Application du son *ouvert* de la voyelle *e*:

1. — **e** des monosyllabes: mes — tes — ses — les — des.

   Exceptions: dans la conversation on prononce volontiers: mé — té — sé, etc.

2. — **e** suivi de deux consonnes articulées. Ex.: *étrennes — indemne — descendre — ficelle — guerre — éternité,* etc.

   Exceptions: e des mots: solennel — indemnité — femme, etc.

   e de tous les adverbes en emment. Dans ces cas **em** — **en** = a. Ex.: *fa-me — sola-nel — reça-ment,* etc.

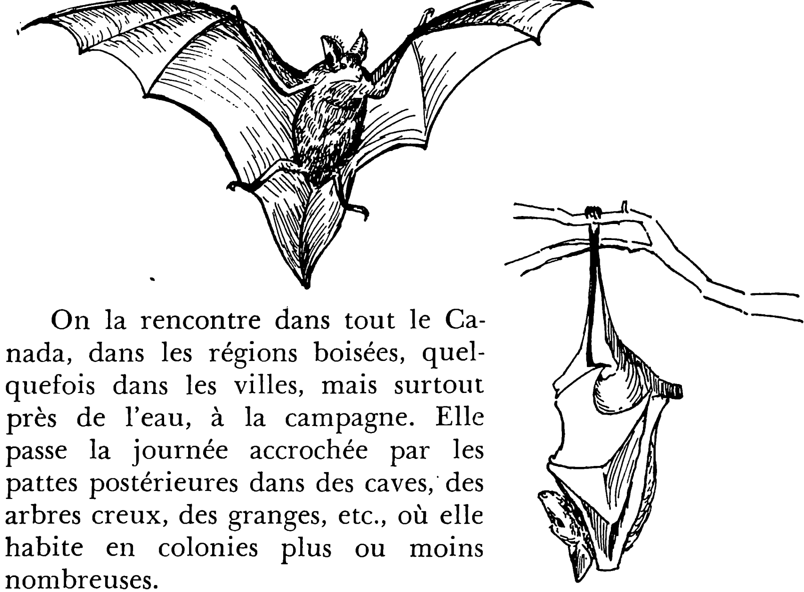
Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

dàdà dâdâ dàde dàdé fèfè fifi fòfò fôfô
dèdè deùdeù deûdeû doudou fanfan finfin fonfon funfun

Mots à expliquer: émigrant — postérieures — pattes — nappe d'eau — capturer — antérieures — cure — provoquer — tactilité.

LA CHAUVE-SOURIS

La plupart de nos chauves-souris ne passent que la belle saison au Canada, émigrant plus au sud à l'approche de l'hiver; seule la petite chauve-souris brune demeure toute l'année avec nous. Pendant les grands froids, elle dort la tête en bas, ses ailes membraneuses pliées le long de son corps et les deux crochets qui terminent ses pouces ramenés sur son nez aplati.



On la rencontre dans tout le Canada, dans les régions boisées, quelquefois dans les villes, mais surtout près de l'eau, à la campagne. Elle passe la journée accrochée par les pattes postérieures dans des caves, des arbres creux, des granges, etc., où elle habite en colonies plus ou moins nombreuses.

Au crépuscule, et un peu avant l'aurore, la chauve-souris sort de sa retraite sombre. Du vol rapide, sûr et silencieux qui la caractérise, elle va d'abord se désaltérer à la surface de la nappe d'eau la plus voisine, puis se lance à la poursuite des moustiques et autres insectes, ses proies habituelles. Elle vole la bouche ouverte et gobe ses victimes dans l'air. Pour les capturer, elle se sert aussi de ses ailes comme filets.

Cette chauve-souris n'a généralement qu'un petit. D'autres espèces américaines en ont de deux à quatre. Quand ils sont jeunes, la mère les accroche à son corps pour aller chasser. Plus tard,

avant de sortir, elle les suspend à une branche ou à une solive, et pour les nourrir et les bercer, les prend dans ses membranes. Vers l'âge de trois mois, les petits quêtent seuls leur nourriture.

La chauve-souris, qui est très propre, fait sa toilette comme un chat, avec encore plus de soin. Elle se lave le corps avec les parties antérieures de ses ailes humectées de salive, lèche ses ailes, lustre sa jolie fourrure soyeuse, se cure les oreilles avec une jointure de ses doigts allongés, et se peigne avec les griffes de ses pieds.

C'est une erreur de croire que la chauve-souris s'accroche dans les cheveux par malice ou maladresse. Seule une lumière subite en l'aveuglant, peut provoquer cet accident, aussi désagréable pour elle que pour la victime. Dans l'obscurité, il ne faut pas craindre si une chauve-souris vous frôle. De multiples expériences ont prouvé que, même aveuglé temporairement, cet animal, grâce à la merveilleuse tactilité de ses ailes, peut se diriger entre un réseau de ficelles entrecroisées sans en toucher aucune ni ralentir son vol.

Innocente et utile, la chauve-souris mérite qu'on la protège et qu'on l'étudie. C'est l'un des animaux les plus parfaits de la Création.

CLAUDE MÉLANÇON.

SEIZIÈME LECTURE

Lecture expressive:

1e PARTIE — Champlain malade — visite du docteur — causerie familière.

Lecture — ton moyen — inflexion peu élevée — paroles plus fermes chez le docteur que chez le malade — mouvement modéré.

2e PARTIE — Repos sur la terrasse — mêmes personnages — regards mélancoliques, souvenirs, sombres pensées de Champlain — allusion à la mort — testament — protestations du docteur — émotion de Champlain.

Lecture — Mouvement de voix assez lent, ton bas chez le malade — mouvement assez rapide, ton plus animé, plus ferme chez le docteur — mots de valeur bien soulignés dans la voix.

3e PARTIE — Testament nuncupatif de Champlain — sa céleste héritière — joie de la choisir.

Lecture — Mouvement et ton plus animés au paragraphe: « Mais oui », etc. — points de suspension bien observés.

4e PARTIE — Gestes et paroles de Champlain en rentrant chez lui.

Lecture — Ton bas — mouvement lent (avant-dernier paragraphe) plus animé, plus ferme au dernier paragraphe.

LE TESTAMENT DE SAMUEL DE CHAMPLAIN

Au commencement d'octobre 1635, M. de Champlain avait été frappé de paralysie. Pour sa petite colonie, encore si faible, c'était un malheur bien grand.

Le docteur Robert Giffard soignait Champlain avec un dévouement absolu... Un matin en arrivant au fort, il y trouva Champlain assis à son bureau, des feuilles de papier éparses devant lui.

« J'ai encore les bras lourds, la main rebelle, dit l'illustre malade, mais, en y mettant le temps, avec assez d'effort, je crois avoir réussi à écrire un mot. Voyez ! »

Giffard prit les feuilles et les examina.

« Eh bien ! demanda Champlain, est-ce lisible ?

— C'est presque votre signature ordinaire.

— Croyez-vous que bientôt, je puisse écrire un peu ?

— Une forte volonté peut bien des choses, dit le docteur, remettant les papiers sur le bureau. Mais le temps est délicieux, mieux vaut causer au soleil. »

Il alla prendre un manteau de fourrure, en enveloppa le malade, lui mit un chapeau, et gaiement le conduisit sur la terrasse.

Champlain jeta un regard mélancolique sur le fleuve et les bois qui s'étendaient à l'infini. Ces quelques pas l'avaient fatigué, lui, le grand explorateur, et gagnant le fauteuil qu'on lui avait apporté, il dit avec un sourire:



« Monsieur Giffard, il y a trente-deux ans, quand j'escaladai le parc de Québec, la première fois, avec Pontgravé, j'avais le pied plus léger qu'aujourd'hui. »

Renversé dans son fauteuil, il contemplait ce Québec, où son cœur s'était enraciné si fortement, où il avait dépensé le meilleur de lui-même. Vingt-sept ans auparavant, au bas du promontoire, il avait arboré le drapeau de la France. Toutes les circonstances de ce grand acte lui revenaient, et il songeait au mystère de l'avenir et aux humbles commencements.

« Savez-vous, dit tout à coup Champlain, pourquoi je désire tant pouvoir écrire ? C'est que je voudrais faire mon testament.

— Votre testament, s'écria Giffard, mais vous allez guérir.

— Non, dit Champlain, je ne guérirai pas, et d'un pénible mouvement de la main, il montra les bois dépouillés et murmura: Je ne les verrai plus reverdir. »

Une ombre douloureuse passa sur le visage du docteur.

« Monsieur, il faut chasser bien loin ces funèbres pensées, elles vous feraient du mal, et vous savez que vous êtes nécessaire ici... Vous savez que nous avons besoin de vous...

— Personne n'est nécessaire et je suis usé, dit le malade.

— L'inaction vous déprime, protesta Giffard, vous ne savez la supporter. Rien d'étonnant, votre vie a été si active. Mais, croyez-moi, vous avez encore bien de la force, bien du ressort. Et vos colons implorent sans cesse votre rétablissement.

— J'aurais tant voulu les aider, les soulager; leurs difficultés, leurs misères me sont bien connues, dit Champlain tristement.

— Si vous les entendiez prier pour vous, que vous seriez touché ! Par n'importe quel temps, tous les jours, ils se réunissent à Notre-Dame-de-la-Recouvrance. »

Les yeux de Champlain se remplirent de larmes.

« Je serais heureux d'y prier encore pour ma colonie, dit-il. Mon cher ami, pour remercier la sainte Vierge d'avoir fait rendre le Canada à la France et accomplir le vœu que je lui ai fait, j'aurais bien voulu lui élever un beau temple. Pourtant, c'est avec un bonheur bien grand que j'ai fait bâtir Notre-Dame-de-la-Recouvrance, et je veux lui léguer tout ce que je possède, voilà pourquoi je désire tant pouvoir écrire, car nous n'avons pas de notaire à Québec. D'après la coutume à Paris, un curé peut recevoir un testament, mais le Père Lalemant n'a pas le titre de curé. Il est simplement missionnaire. C'est donc un testament olographe qu'il faudrait que je fisse.

— Dans ces circonstances, on peut, je crois, dicter ses dernières volontés devant témoins.

— Mais oui, s'écria joyeusement Champlain, le testament nuncupatif, comment n'y ai-je pas songé ? Merci, cher ami. Rien ne m'empêche plus. Dès demain, je dicterai mes dernières volontés, vous serez l'un des témoins. Et, la Reine du Ciel et de la Terre sera l'héritière de Champlain.

— Cela vous vaudra de vivre encore longtemps, vous verrez grandir votre Nouvelle-France, Monsieur de Champlain. »

L'héroïque fondateur resta quelques instants silencieux.

« Une telle joie ne serait pas de la terre, dit-il ensuite. Je m'en irai bientôt. Je le sens, mais ma colonie vivra. La sainte Vierge ne me l'a pas rendue pour la laisser périr.

« C'est ma conviction intime, profonde; en reconnaissance, je vais lui donner tout ce que j'ai, et je voudrais lui donner plus... Ma femme qui devait être ma légataire d'après notre contrat de mariage, m'approuvera, j'en suis sûr. »

Le temps s'était tout à coup refroidi.

« Rentrons », dit le docteur.

Champlain se leva, regarda longtemps l'horizon grandiose, les maisons, foyers français, dont la fumée montait dans la pureté absolue de l'air, et dit avec sérénité:

« Giffard, ce rameau de France que j'ai planté avec tant de peine ne périra jamais. Ceux qui viendront après nous connaîtront comme nous l'obstacle, la lutte; il y aura en Amérique une France rajeunie, rayonnante. »

LAURE CONAN.
(Silhouettes canadiennes.)

DIX-SEPTIÈME LECTURE

Lecture matérielle.

Voyelles i - u - ou - an - in - on - un, au son unique.

L'application correcte de ces sept voyelles consiste à les prononcer de façon pure et distincte.

Application du son *i*:

Le son **i** n'est prononcé de façon pure que si l'on a soin de retirer les coins des lèvres (commissures) vers les oreilles, de sorte que les lèvres soient tendues sur les dents.

Le son **i** est un son unique, c'est-à-dire qu'il n'existe qu'une seule manière de le prononcer dans la langue française, et non deux ou trois manières, comme pour **a** et pour **e**. Il faut donc éviter de prononcer Céc(éi)le en mêlant le son **é** fermé à celui de

i. Il faut aussi prendre le temps de lancer le son **i** au delà des lèvres et non pas le laisser se loger au palais.

Exercice spécial: sons purs — articulation nette.

àbi	âbi	ébi	êbi	èdi	idi	òdi	ôdi
ufu	ufèu	ufêu	ufou	oufan	oufin	oufon	oufun

Mots à expliquer: annales — vénérée — cervidé — s'ossifient (os)— bramement — ramilles— faons (prononcer fan) — harde — Ouapitis — canines rudimentaires — amateurs de breloques.

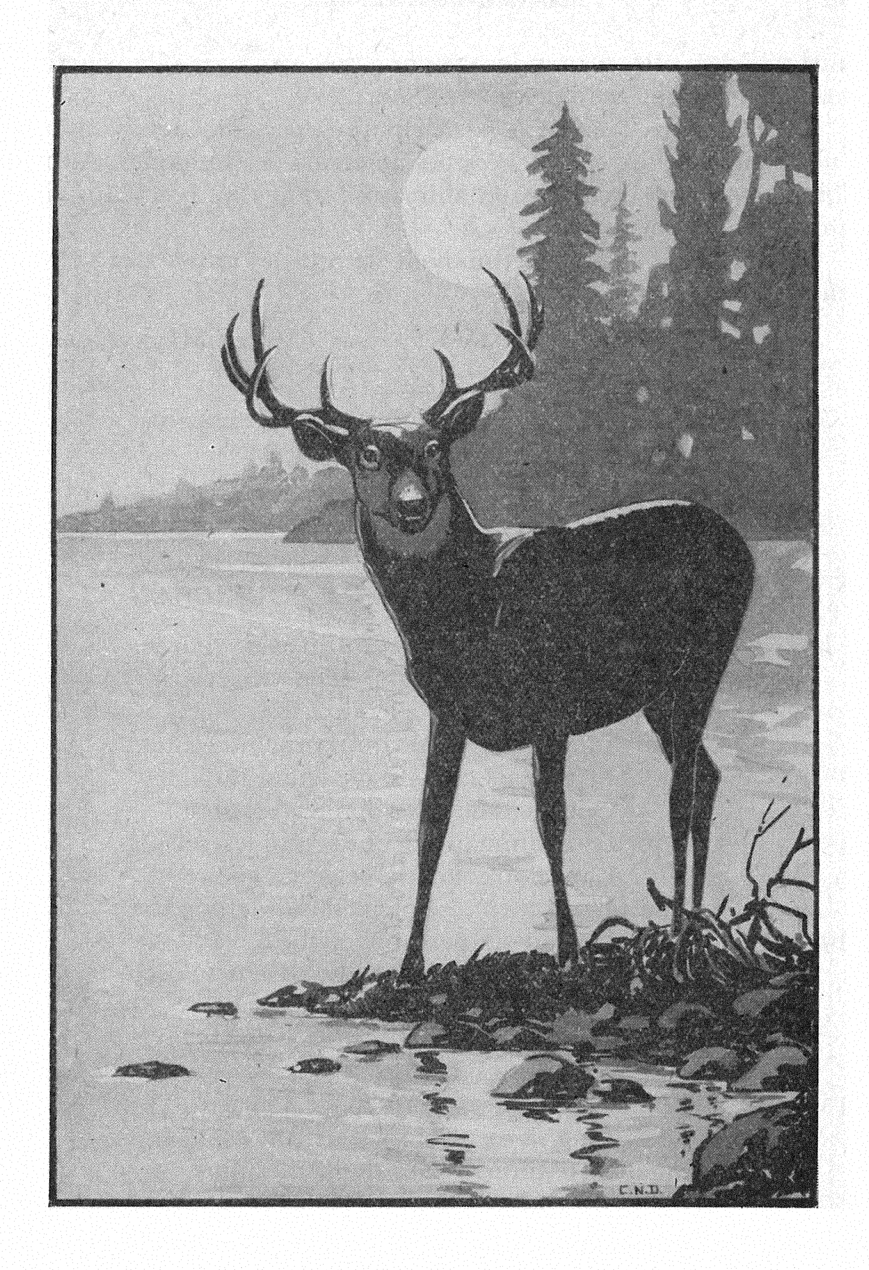
LE CERF DU CANADA

Ce cousin du Cerf rouge d'Europe, célèbre dans les annales de la vénerie, est notre plus beau cervidé. C'est lui que Jacques Cartier rencontra près de Québec à son second voyage, en 1535. Il était alors le plus commun au Canada. Aujourd'hui, il en reste à peine quelques milliers, la plupart gardés dans des parcs nationaux.

Le Cerf du Canada est surtout remarquable par sa grande taille élégante, et par sa noble tête ornée de bois splendides. Souvent longs de cinq pieds, ces bois, dont les Peaux-Rouges se faisaient des arcs, poussent en cinq mois et tombent chaque hiver. Comme tous les bois de cerfs, ils sont recouverts pendant leur croissance d'une peau velue sous laquelle circule le sang. La croissance terminée, une sorte d'anneau se resserre à la base et la circulation s'arrête. La peau tombe par lambeaux, les bois se dessèchent, s'ossifient et le Cerf est prêt pour les combats annuels avec ses rivaux. Le bramement de défi qu'il lance alors est peut-être le cri le plus éloquent qui soit poussé par un animal.

Les biches ne portent qu'exceptionnellement des bois.

L'été, pendant que les mâles, réunis sur les hauteurs, refont leur tête, prennent des bains de boue, et broutent paisiblement les feuilles et les ramilles qui constituent leur nourriture ordinaire, les biches, demeurées dans la plaine, élèvent leurs faons dont la robe est tachetée de blanc. Ce sont de bonnes mères qui adoptent volontiers les orphelins de la harde. Plus braves que la plupart des


C.N.D.

autres biches, elles n'attendent pas que le loup attaque leurs petits, mais l'encerclent et le piétinent à mort.

Les Ouapitis portent à la mâchoire supérieure deux canines rudimentaires fort recherchées des amateurs de breloques. Autrefois, des milliers de ces beaux animaux furent tués pour satisfaire à cette mode barbare.

Le Cerf du Canada s'accommode de tous les milieux et s'élève en captivité.

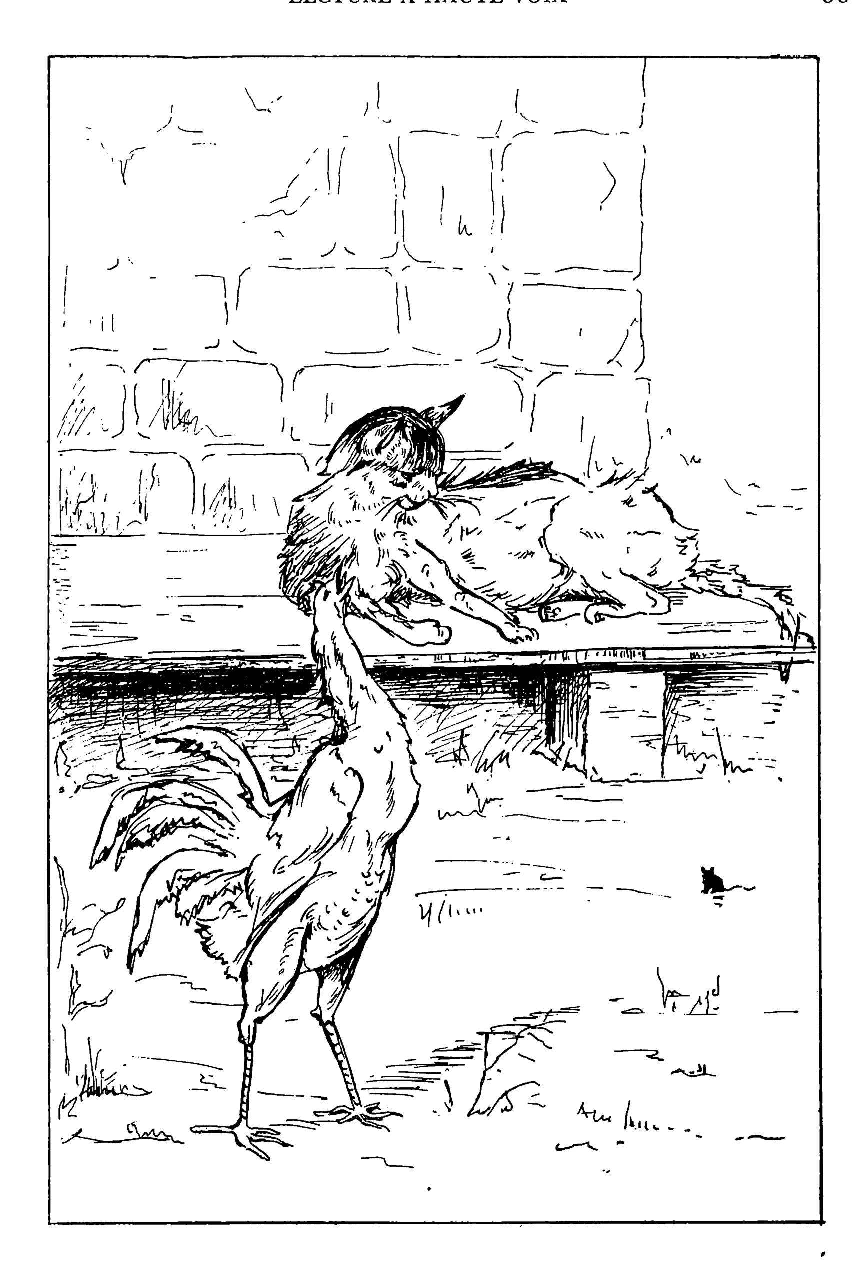
CLAUDE MÉLANÇON.

DIX-HUITIÈME LECTURE

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction

LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU

1. — Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.
« J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux;
L'un doux, bénin, et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude;
10. — Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée. »
15. — Or, c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas



20. — Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux:
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats: car il a des oreilles
30. — En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
— Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
40. — Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine ! »

LA FONTAINE.

Sens des mots: Définissez: souriceau — cochet — marqueté — panache — doucet — minois — bénin — tableau — turbulent.

Sens des phrases: Expliquez les phrases suivantes: Un souriceau fut presque pris au dépourvu. — J'avais franchi les monts qui bordent cet État. — Qui cherche à se donner libre carrière. — Deux animaux m'ont arrêté les yeux. — Il a sur la tête un morceau de chair. — Il a des oreilles, en figure aux nôtres pareilles. — C'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Résumé oral de la fable.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Analyse des idées: De qui est-il parlé dans cette fable ? — Quels renseignements La Fontaine nous donne-t-il d'abord sur le souriceau ? — Que nous annonce-t-il ? — Comment le souriceau commence-t-il son récit ? — Quels qualificatifs lui servent à peindre sommairement les deux animaux qu'il rencontre? — Quel animal nous représente-t-il comme extraordinaire? — Pourquoi le souriceau a-t-il pris la fuite? — Que regrettait-il ? — Que répond la mère souris ? — Quel conseil donne-t-elle au souriceau ?

   Classement des idées: Comment pouvez-vous diviser cette fable ? — Comment La Fontaine nous prépare-t-il à écouter le récit du souriceau ? — Quels animaux entrent en scène dans cette fable ? — Faites la description de l'animal étrange rencontré par le souriceau ? — La petite souris est-elle revenue sur ses pas ? — Comment décrit-elle le chat ? — Pourquoi eut-elle peur la deuxième fois ? — Quels avertissements la mère souris donne-t-elle au souriceau ?

2. — Plan:

   Idée maîtresse: Il ne faut pas juger les gens d'après les apparences.

Exposition: Présentation du souriceau.	Il était jeune. Il n'avait jamais rien vu. Il conte à sa mère comment il fut pris au dépourvu.
Nœud:	Il avait franchi les monts. Il trottait comme un jeune rat. Il rencontra deux animaux tout différents. Il décrit le cochet.

Récit du souriceau.	Il raconte la peur qu'il lui inspire, sa fuite précipitée, ses regrets. Il fait la description du chat. Il déclare la nouvelle peur causée par le chant du coq, sa fuite définitive.
Dénouement:	Ce doucet est un hypocrite. Il veut du mal à toute ta parenté.
Explications de la mère souris.	Il fonde sur nous sa cuisine. Le coq ne nous veut pas de mal. Il servira à nos repas.
Morale:	Garde-toi de juger les gens sur la mine.

3. — **Genre:** Ce morceau est une fable, c'est-à-dire un récit imaginaire, raconté avec l'intention de donner une leçon morale. La fable met en action des animaux et même des êtres inanimés; elle leur prête nos sentiments, nos habitudes, nos travers, notre façon de parler et d'agir, et tout cela pour nous donner une leçon pratique.

4. — **Auteur:** La Fontaine, le plus grand fabuliste français et peut-être le plus grand de tous les fabulistes. Il naquit en 1621 et mourut en 1695. Il se crut d'abord une vocation religieuse, mais il ne tarda pas à reconnaître son erreur et se donna tout entier à la poésie. Ses fables l'ont immortalisé.

5. — **Appréciation des idées:** Le récit du souriceau prouve-t-il vraiment qu'il était jeune et n'avait rien vu ? — Comment cela ? — Le portrait qu'il fait du jeune coq vous paraît-il ressemblant ? — Croyez-vous que le souriceau était aussi courageux qu'il le dit ? — Quels traits, dans le portrait physique du chat, vous semblent les plus vrais ? — Pourquoi le souriceau choisit-il ceux-là plutôt que d'autres ? — Quels sont les défauts que vous trouvez au souriceau ? — Quelles qualités de la souris nous revèle son discours ? — La leçon qu'elle donne est-elle sage?

a) Étude de la forme:

1\. — Propriété des termes: Le mot *aventure* est-il vraiment le terme qui convient dans cette fable ? — Le mot *incident* aurait-il aussi bien rendu l'idée ? — Y a-t-il une différence entre *doux* et *bénin ?* Le mot *turbulent* est-il bien choisi pour peindre le cochet ? — Le bruit fait par le coq ne suffisait-il pas pour expliquer la peur du souriceau ? — Pourquoi l'auteur parle-t-il aussi de fracas ? — Le terme *doucet* appliqué au chat est-il bien choisi ?

2\. — Étude de la forme au point de vue des applications grammaticales: Analysez *comme,* au 3e et au 5e vers. Diriez-vous aujourd'hui: *comme il conta l'aventure* ? — Pourquoi l'auteur emploie-t-il voici et non voilà au commencement du 3e vers ? — Nature de *quand* au 31e vers et de *quant* au 40e; sens précis de ces deux mots. L'emploi de *dont* au 12e vers vous paraît-il bien grammatical ? — Par quoi le remplaceriez-vous ?

Agencement des propositions: À quels mots se rapportent les propositions: qui n'avait rien vu — qui bornent ces États — lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux ? — Comment appelez-vous chacune d'elles ? — Comment appelez-vous aussi les propositions dont elles dépendent ?

3\. — Style:

Figures: Trouvez dans le texte, quatre inversions, une exagération, deux comparaisons.

Qualités du style:

Correction: La construction du premier vers est-elle bien grammaticale ? — Pourriez-vous écrire ce premier vers en enlevant *et* ?

Ces vers:

Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance, etc.

sont-ils grammaticalement corrects ? — Que faudrait-il écrire alors ? — Préférez-vous votre tournure à celle de

La Fontaine ? — Pourquoi ? — Le mot *sympathisant* ne s'emploie plus aujourd'hui comme adjectif; par quel mot le remplacerait-on ?

Clarté: Les mots employés par l'auteur sont-ils simples ? — Les phrases sont-elles construites de manière à ce que vous saisissiez bien la pensée et les sentiments de la souris et du souriceau ? — Quelle qualité possède donc le style ?

Concision: Croyez-vous que vous pourriez enlever quelques traits aux portraits du cochet et du chat sans nuire à l'intérêt de la fable ? — L'auteur n'aurait-il pas mieux fait d'employer les mots *crète* et *ailes* au lieu de un *morceau de chair, une sorte de bras ?* — Pourquoi ? — Relisez les vers 25 à 30, et voyez si les adjectifs employés pourraient se retrancher.

EXERCICES PRATIQUES

Vocabulaire: Qu'est-ce qu'un souriceau ? — Comment appelez-vous un petit oiseau ? un petit lion ? un petit garçon ? une petite fille ? une petite maison ? une petite feuille ? — Qu'est-ce qu'une aventure ? — Quelle différence y a-t-il entre une aventure, un incident, un accident ? — L'adjectif turbulent est-il synonyme de tapageur ? Y a-t-il dans la fable d'autres mots ou expressions qui vous paraissent rares et dont vous pourriez vous servir dans vos compositions ?

Rédaction: Un petit poulet désobéissant a vu dans la cour de la ferme un renard et le chien de garde. Ce dernier qui aboyait de toutes ses forces pour chasser le renard ou avertir le fermier, a effrayé le poulet qui est allé immédiatement raconter le fait à sa mère. Composez son récit et la réponse de la poule.

Conseils: Vous imiterez la fable que vous venez de lire. Vous y avez distingué trois parties:

1. — Une entrée en matière.
2. — Le récit du souriceau.
3. — La réponse de la souris.

Vous avez remarqué que l'entrée en matière est très courte (trois vers). Le souriceau insiste surtout sur le portrait des personnages qu'il juge sur la mine. Vous avez tous vu des chiens et il ne vous sera pas difficile d'en décrire un; quant au renard, vous n'en avez peut-être pas vu de vivant, mais vous en avez certainement vu en image, et vous avez même une description de cet animal dans ce livre; aidez-vous de cela pour tracer le portrait que fait le poulet. La mère souris fait la leçon à son fils de manière fort sensée; faites aussi parler la poule avec bon sens. Essayez de suivre le même ordre que La Fontaine. Servez-vous aussi des termes propres; veillez à la correction, à la clarté, à la concision de votre style. Tâchez de rendre votre récit très vivant.

DIX-NEUVIÈME LECTURE

Consonne *g* articulée ou non.

La consonne **g** est articulée **g** doux (je) quand elle est placée devant e - i - y. Ex.: *genoux* — *Gisèle* — *gymnase.*

Exceptions: Hégel — Gossner — Gibbon. (gue)

La consonne **g** est articulée **g** dur (gue):

1. — **g** placé devant a - o - u. — Ex.: *gâteau* — *gosier* — *guide.*
2. — **g** suivi d'une consonne (n généralement excepté): augmenter — amygdale — agréable — diaphragme — sanglante, etc.

Consonne **g** inarticulée:

1. — **g** placé à la fin d'un mot: Ex.: *poing* — *seing* — *legs* — toutes les finales en bourg: faubourg — Gravelbourg, etc.
2. — **g** placé dans le corps de certains mots. Ex.: *longtemps* — *sangsue* — *doigt,* etc.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

geùgà geùgâ geùge geùgé geûgu géugeû geûgeù geûgou

geùgè geùgi geùgô geùgò geûgan geûgin geûgon geûgun

Mots à expliquer: magistrat — aîné — cadet — fusain — adversaires — faubourg — munition — brandissant — grenadier.

UNE ESCAPADE DE NAPOLÉON ENFANT

I

Dans une vaste chambre, située à l'étage supérieur d'une maison d'Ajaccio — celle qu'habitait M. Charles Bonaparte, magistrat et conseiller du roi — trois petits garçons s'amusaient. L'aîné avait dix ans, le cadet, neuf et le plus jeune, trois ans.

Le cadet venait de dessiner sur l'une des murailles, avec un morceau de fusain, une armée en manœuvre, qui provoquait les réflexions ironiques de l'aîné.

« Joseph, lui dit Napoléon, tu n'entends rien à la guerre. Tu es trop mou. À la guerre, il faut de l'énergie, de l'audace. L'autre jour, quand nous jouions à la bataille avec nos cousins, nous avons failli être battus par ta faute, et Lucien fait prisonnier par nos adversaires.

— Parce qu'il s'était trop avancé, et qu'il ne pouvait pas courir assez vite, répliqua Joseph. D'ailleurs, je suis l'aîné et tu n'as pas d'observation à me faire. »

Napoléon tire alors la petite épée de bois qu'il avait passée à sa ceinture, et avant que son frère eût pu bouger, tant l'attaque était rapide, il lui administrait sur les bras et sur les jambes quelques coups de cette arme enfantine.

Aussitôt Joseph poussa des cris déchirants comme si on venait de l'écorcher vif. Lucien, à son tour, commença à hurler. La maison retentit bientôt d'un vacarme affreux.

On entendit des pas rapides dans l'escalier, la porte s'ouvrit et une jeune femme parut. Elle considéra la scène, écouta les plaintes de Joseph, puis se précipita sur celui de ses fils qui avait provoqué cette révolution.

« Napoléon, s'écria-t-elle, tout en le secouant d'importance, tu es vraiment insupportable ! L'autre jour tu es revenu avec ta culotte déchirée, et tes bas tombant sur tes souliers, le visage égratigné; tu t'étais battu avec les petits garçons du faubourg, et Lucien avait un œil poché. Et que signifie cette habitude que tu as prise d'échanger le morceau de pain blanc que tu emportes chaque jour à l'école, contre un pain de munition que te donne un soldat du Royal-Corse ?

– Maman, j'aime mieux le pain de munition; puisque je serai soldat un jour, je dois prendre l'habitude de ce pain de munition.

– Et que doit penser le grenadier, que tu as provoqué lundi dernier, sous prétexte qu'il te regardait de façon déplaisante ? Il paraît que tu lui as dit, en brandissant ton sabre de bois, que tu portais une épée pour venger les offenses.

– Maman, les officiers qui se trouvaient là ont bien ri de l'air déconfit du grenadier et m'ont félicité.

– Ils se moquaient de toi.

– Tu as raison.

Mais commence par ne pas prêter à rire. En tout cas, je ne veux pas que tu te battes avec ton frère: tâchez de jouer sans vous disputer, sinon gare à toi ! »

Et après un geste qui ne laissait aucun doute sur la nature de la correction, Mme Lætitia Bonaparte se retira.

Calmé par les menaces de sa mère, Napoléon fit la paix avec Joseph.

Puis, avec le petit Lucien, ils reprirent le cours de leurs jeux.

« Joseph, dit tout à coup Napoléon, tu sais chez l'abbé Recco, je n'aime pas beaucoup me trouver du côté des Carthaginois, je voudrais être comme toi du côté des Romains. »

L'abbé Recco, à l'école où se rendaient les deux frères Bonaparte, avait imaginé de diviser ses élèves en deux groupes: les « Romains », placés dans la classe, à sa droite, et les « Carthaginois » qui se tenaient à sa gauche. En sa qualité d'aîné, Joseph était à la droite de l'abbé, c'est-à-dire parmi les Romains, et Napoléon, à sa gauche, à sa grande mortification, parmi les Carthaginois.

« Qu'est-ce que cela te fait, dit Joseph, Romains ou Carthaginois, ça se vaut.

– Non, dit Napoléon, les Carthaginois ont été vaincus; je veux être avec les Romains qui ont été vainqueurs.»

Une dispute allait de nouveau éclater à propos de Rome et de Carthage, lorsqu'un bruit de chevaux heurtant le pavé de leurs fers, se fit entendre dans la rue.

VINGTIÈME LECTURE

Lecture matérielle.

Application du son *ouvert* ou *fermé* de la voyelle *o*:

Le son *ouvert* constitue la règle *générale* dans la prononciation de la voyelle **o** des mots de notre langue. Ex.: *homme — ordre — transport — soldat — colons,* etc.

Exceptions: **ô** fermé au lieu de **o** ouvert:

1. — **o** dernière lettre d'un mot. Ex.: *piano — ex-voto — numéro,* etc.
2. — **o** placé devant une consonne finale non articulée. Ex.: *sabot — trot — accroc — galop — os* (pluriel) — les mots dos — gros — et leurs dérivés auxquels s'ajoutent fosse — fossé — ossements.
3. — **o** placé dans le corps du mot et suivi d'un **s** non articulé. Ex.: *Vosges — Saint-Cosme.*
4. — **o** des mots terminés en ose: tuberculose — oser: reposer — osier: rosier — osité: préciosité — osion: éclosion — otion: émotion.
5. — **o** de certains mots terminés en ome — one. Ex.: *idiome — axiome — amazone — zone — icone — Hippone — cyclone Chrysostome.*

Cependant l'usage tend à changer l'**o** fermé des deux derniers mots en **o** ouvert, et l'on entend fréquemment: cyclòne — Chrysostòme.

Les mots économe — agronome — astronome — téléphone et tous les mots en phone gardent l'**o** ouvert.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

gògà gògâ gògé gògê   fôdu fôdeù fôdeû fôdou
gògè gògi gògô gògò   fôdan fôdin fôdon fôdun

Mots à expliquer: sentencieusement — dissimulé — assujettir — met pied-à-terre — course effrénée — sortilège — Ajaccio.

UNE ESCAPADE DE NAPOLÉON ENFANT

II

« Je parie que c'est Ascagna, notre fermier, dit Napoléon, il doit venir aujourd'hui pour apporter des provisions et remettre ses comptes à maman. »

L'enfant ouvre rapidement la fenêtre et se penche au dehors. C'est bien en effet Ascagna. Napoléon lui fait un signe auquel celui-ci répond amicalement de la main. Puis, le fermier ayant attaché ses chevaux et déchargé ses provisions, rentre dans la maison.

« C'est moi, dit Napoléon, qui aimerais à accompagner Ascagna, quand il retournera à la ferme !... Oui, mais maman ne voudra pas.

— J'en ai peur, dit Joseph, qui se plaît à faire enrager son frère.

— Peut-être trouverais-je un moyen d'aller aux Milelli. Je vais tâcher d'entendre ce que disent maman et Ascagna. »

Et Napoléon ouvre la porte.

« Tu sais, dit sentencieusement son frère, maman n'aime pas que nous écoutions aux portes. »

Napoléon répond par une grimace à l'adresse de son aîné et se glisse dans l'escalier. Il descend jusqu'au premier étage et prête l'oreille. Madame Bonaparte a reçu Ascagna dans la salle à manger tandis que le fermier boit le verre de vin que lui a fait servir sa maîtresse, celle-ci se plaint que la quantité de farine qu'il apporte soit bien faible.

« La récolte du blé de l'année dernière, demanda-t-elle, est-elle entièrement moulue ?

— Non, Madame; il reste encore pas mal de sacs à moudre.

— Combien le moulin peut-il moudre par jour et par semaine ?

— Mais, je ne sais pas, Madame, je ne me suis jamais posé ces questions et d'ailleurs, je ne saurais y répondre; vous m'en demandez trop. »

Tout à coup, cessant d'écouter la conversation, Napoléon continue de descendre l'escalier, arrive à l'entrée de la maison et sort. Les chevaux d'Ascagna sont attachés. L'enfant se cache dans une encoignure. Ainsi dissimulé, il attend.

Au bout d'un certain temps, le fermier reparaît, il détache ses chevaux et se met en devoir d'assujettir les deux paniers vides aux flancs du cheval qu'il ne montera pas.

Mais le devançant, le petit Napoléon s'est élancé. D'un bond, il se hisse sur le cheval, l'enfourche et part au trot.

« Ascagna, crie-t-il de loin, suis-moi ! »

Stimulant son propre cheval, sur lequel il vient de se mettre en selle, le fermier essaie de rattraper son jeune maître. Mais Napoléon a pris de l'avance. Force est à Ascagna de le suivre.

Napoléon sort d'Ajaccio et, laissant derrière lui son beau golfe ceinturé de montagnes, galope à travers le bois d'oliviers, le long des sentiers s'élevant à l'intérieur des terres.

C'est le printemps. Mai a couvert la campagne corse d'un éblouissant tapis de fleurs.

L'enfant pénètre dans la cour de la ferme et met pied-à-terre; bientôt il est rejoint par Ascagna qui, un peu effrayé par cette course effrénée de son jeune maître, ne comprend rien à son caprice.

« Ascagna, dit Napoléon, sans autres explications, veux-tu me conduire au moulin à blé ?

— Volontiers... mais, me direz-vous ?

— Mène-moi au moulin à blé, te dis-je. »

Ascagna s'exécute. Napoléon se fait expliquer le mécanisme du moulin, l'examine avec attention, multiplie les questions sur son fonctionnement, s'enquiert du nombre exact de sacs qui restent à moudre, puis note des chiffres sur un petit carnet qu'il sort de sa poche. Cela fait, il se retire dans un coin et, très absorbé, exécute des calculs. Le calcul, c'est son fort. Pour les problèmes, à l'école de l'abbé Recco, il bat tous ses camarades.

Enfin, après avoir fait la preuve de ses opérations, il se rapproche du fermier.

« Ascagna, déclare-t-il, je viens de me rendre compte. Le moulin doit moudre tant de blé par heure. Regarde, voici le résultat de mes calculs.

— Ah ! mon bon petit maître, je ne connais rien aux chiffres.

— Quant au blé qui reste, si tu fais travailler le moulin trois heures par jour, il te faudra exactement quatorze jours pour

achever de le moudre. C'est la question que t'a posée maman et à laquelle tu n'as pas su répondre. »

Ascagna était muet. Pour lui, c'était du sortilège !

« Ascagna, dit l'enfant, qui s'amusait de l'étonnement du bonhomme, ramène-moi à Ajaccio, nous expliquerons tout à maman. »

Madame Bonaparte fut en effet mise au courant. Avec un sérieux qui contrastait avec sa jeunesse, Napoléon lui exposa les résultats de ses calculs. Amusée et en elle-même fière d'être la mère d'un tel fils, Madame Bonaparte qui, à l'annonce de l'escapade du petit Napoléon, s'était indignée, laissa fléchir sa sévérité et pardonna.

« Ah ! Madame, s'écria Ascagna en la quittant, on peut dire qu'il est savant, votre petit Napoléon ! Il paraît que vous pensez à l'envoyer en France pour étudier et devenir officier. Eh bien ! s'il ne devient pas colonel, je veux bien perdre mon nom et l'esprit avec ! »

(*D'après M. du Genestoux,*
« Quand ils étaient petits. »)

VINGT ET UNIÈME LECTURE

TREMBLEMENT DE TERRE DE 1663 AU CANADA

La colonie s'étendait et prospérait lorsque M. d'Avaugour révoqua les défenses faites par lui-même, et par ses prédécesseurs au sujet de la traite de l'eau-de-vie avec les sauvages. Le désordre ne tarda pas à augmenter, au point que Mgr de Laval s'embarqua pour la France, afin de porter lui-même ses plaintes au pied du trône.

Ce fut à la suite de ces circonstances malheureuses que survint le plus grand tremblement de terre qui ait jamais eu lieu dans ce pays. Il dura de longs mois, et laissa de profondes impressions, s'il faut en croire les récits du temps.

Ce fut le mardi gras, 5 février 1663, que se produisit la première secousse. Le temps était calme et serein. On entendit d'abord, dans le lointain, un grondement sourd comme le roulement d'un grand nombre de voitures fortement chargées, et allant

à grande vitesse sur des pavés. Un instant après, un choc d'une extrême violence se fit sentir et dura près d'une demi-heure.

Il y eut une panique générale. De tous côtés on entendait mille bruits confus. On aurait dit une grêle de pierres tombant sur les toits. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes; celles qui étaient ouvertes se refermaient.

Les habitants consternés crurent d'abord à un vaste incendie, ou à une irruption subite des Iroquois. Mais, quand ils sortirent de leurs maisons, ils ne tardèrent pas à reconnaître la véritable cause de ce bouleversement. Le sol bondissait sous leurs pieds et les palissades oscillaient d'une façon incroyable.

Dans les forêts le désordre n'était pas moins grand. Les arbres se heurtaient avec fureur; les troncs se détachaient de terre, se renversaient les uns sur les autres avec une violence qui fit dire aux Indiens que la forêt était ivre.

Sur l'eau le spectacle n'était pas moins terrible. Les glaces du fleuve, épaisses de plusieurs pieds, étaient soulevées et brisées comme dans une violente débâcle.

Les Sauvages chrétiens regardèrent cet événement comme un châtiment de Dieu, à cause des excès qu'ils avaient commis dans l'usage de l'eau-de-vie. Les Sauvages païens crurent que c'étaient les âmes de leurs ancêtres qui voulaient rentrer en possession de leurs anciennes terres de chasse, et ils firent force décharges de mousqueterie pour les obliger à retourner au pays des âmes.

Ces secousses du sol se répétèrent ensuite plusieurs fois par jour, mais avec moins d'intensité. Elles se firent sentir de temps en temps durant l'espace de sept mois.

P. PH. BOURGEOIS, C.S.C.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE

Consonne *j*.

La consonne **j** est toujours articulée. Ex.: *juste — jujube — jamais,* etc.

Consonne *k* articulée.

La consonne **k** est toujours articulée. D'origine étrangère cette consonne est assez rare dans la langue française. On la

remarque dans les mots francisés: kilo — kangarou — kimono — kyste, etc. Dans les mots étrangers: Khédive — kayser — kronprinz — Képler — Kent, etc.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

hijà hijâ hije hijé	klu klêu klêu klou
hijè hijô hijò hijò	klan klin klon klun

Mots à expliquer: désespérément — lustrer — poisseuse — rétablies (ailes).

TROTT ET LA MOUCHE

Trott se trouve tout à coup un creux énorme. Oh ! qu'il a faim !... Heureusement sa tasse de lait est toute prête. Trott prend sa tasse des deux mains. Il la soulève et se prépare à boire. Tiens ! il y a une mouche au milieu du lait.

Trott s'arrête, offensé. C'est bien fait. Vilaine gourmande ! Qui lui a permis de boire le lait de Trott ? Elle va se noyer, et elle ne l'aura pas volé.

Comme elle a l'air épouvantée, la mouche ! Elle remue désespérément les pattes; elle essaye de battre des ailes; elle n'y arrive pas. Chaque mouvement qu'elle fait l'enfonce davantage. Bientôt ce sera fini. Pauvre mouche ! Après tout, c'est une bien grosse punition. Trott lui tend la cuillère:

« Grimpe dessus et va-t'en. »

Mais la mouche a tout à fait perdu la tête. Au lieu de s'approcher, elle s'éloigne... Ah! bien, alors, tant pis pour elle !

Mais non ! Tout à coup Trott se sent pris de pitié. Trott poursuit la mouche avec la cuillère. Est-ce qu'il n'arrivera donc jamais à l'attraper ? Les pattes remuent moins. Oh ! elle ne va pas mourir !

Enfin la mouche est prise dans la cuillère et Trott la verse avec un peu de lait sur la table de fer-blanc. N'est-il pas trop tard, hélas ? Elle est échouée lamentablement sur un côté; les ailes sont collées; les pattes ne remuent plus; c'est une petite loque. Elle a l'air étouffée, noyée, morte définitivement.

Trott s'arrête, offensé. C'est bien fait. Vilaine gourmande ! de boire... Rien ne bouge. Elle est morte. Non ! Est-ce bien possible ? Voilà une patte qui s'agite faiblement. Puis plus rien. Ah ! en voici deux ! Elle se les frotte l'une contre l'autre. Puis, tout de suite, elle s'essuie la figure. Ça, c'est du propre, madame la mouche. Elle fait un grand effort, en dégage une troisième et se traîne à trois pattes. Oh ! mais ça va vite maintenant. Voilà la quatrième délivrée, et puis les deux dernières. Il n'y a que les ailes qui ne vont pas encore. Elle a beau se les lisser, se les lustrer, se les gratter avec ses pattes: elles ne veulent pas se décoller. Pourtant, on dirait que l'une... Allons donc ! courage ! Ça y est. On entend un zzzon significatif. L'aile droite est libre; l'aile gauche est encore poisseuse, mais pas pour longtemps. Elle se met à remuer, à remuer... Zzzon... Les voilà toutes deux rétablies.

La mouche se promène de long en large d'un air affairé. Elle va, elle vient, elle s'arrête, elle reprend sa route comme si elle cherchait très vite quelque chose d'égaré, par-ci par-là, par-là encore. Et tout à coup pfttt, la voilà envolée !

Elle aurait pu dire merci. Trott est un peu choqué; mais il est tout de même bien content.

André Lichtenberger,
(*Mon petit Trott,* — Plon-Nourrit & Cie.)

VINGT-TROISIÈME LECTURE

Lecture expressive:

1e Partie — Un enfant pauvre dévore des yeux les friandises étalées aux vitrines, la veille de Noël.

Lecture — Mouvement assez lent — ton médium (moyen) inflexions peu élevées — mots de valeur bien accentués.

2e Partie — Dialogue entre l'auteur et l'enfant.

Lecture — Paroles de l'auteur: ton assez bas — mouvement modéré — paroles de l'enfant: ton bas, triste, sincère. Pas de lenteur, ni d'imitation de voix calculée pour

simuler le chagrin de l'enfant — mouvement de voix plutôt coupé que traîné.

3e Partie — Repas donné à l'enfant — appétit dévorant — impressions et réflexions chez l'auteur.

Lecture — Mouvement et ton animés aux quatre premiers vers; mouvement lent, ton plus bas aux quatre vers suivants.

4e Partie — Proposition faite par l'auteur à l'enfant — bas solides — réponse de l'enfant.

Lecture — Paroles de l'auteur: ton assez haut — mouvement assez rapide — inflexions fermes — paroles de l'enfant: ton un peu bas — voix suspendue, hésitante au mot « bas » — ton simple, naïf aux trois derniers mots.

LES BAS PERCÉS

L'autre jour un enfant, la figure fanée,
Les habits en lambeaux, toute la matinée
Auprès d'un étalage avait mangé des yeux
Des cônes de bonbons frais et délicieux.
Sous le coup de l'appât haletait sa poitrine;
Il était là, le front collé sur la vitrine,
Et n'avait de pensée et n'avait de regard
Que pour ces riens dont il n'aura jamais sa part.
Je m'approche de lui. « Quel est, dis-je, ton père ? »
— Monsieur, je n'en ai plus; je vis avec ma mère,
Trois frères, quatre sœurs, à Saint-Roch, près du pont. »
Et c'est avec des pleurs que l'enfant me répond.
« Sais-tu, pauvre petit, que ce soir, c'est la fête
« De l'Enfant-Dieu ?» — Je sais, dit-il hochant la tête,
Mais pourquoi donc Jésus, à qui souffre la faim
Ne donne pas ce soir un bon morceau de pain ?
— Il te le donnera si tu le lui demandes; »
Et le frémissement de ses lèvres gourmandes
Me fit comprendre, hélas ! que le pauvre petit
Mordrait dans un gâteau de fort bon appétit;

Et l'entraînant de suite à la confiserie,
Je l'attablai. Ce fut comme une griserie !
Et de le voir ainsi dévorer les pâtés,
Les gâteaux engloutis avant d'être goûtés
Me jeta dans le cœur une pitié profonde:
Et je songeai soudain à tout ce petit monde,



À la mère là-bas, attendant son enfant,
Et qui contre la faim, en pleurant se défend.
Je jurai de leur faire une douce surprise.
Sa dernière bouchée était à peine prise
Que je dis à l'enfant: « Si tu pendais ton bas,
Petit Jésus est bon, il ne t'oublierait pas.
À ton lit suspends-le ce soir: qu'il soit solide,
Car il sera bien plein. » Mais le petit, candide,
Me dit d'un ton dolent, les yeux sur moi fixés:
« Monsieur, je voudrais bien, mes bas... ils sont percés ! »

ADOLPHE POISSON.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE

Lecture matérielle.

Application du son de la voyelle *u*.

Le son **u** se prononce de façon pure, en projetant les lèvres tout en les rapprochant comme pour éteindre une bougie. Le son **u** est unique, c'est-à-dire n'a qu'une seule sonorité dans la langue française.

Il faut éviter de loger ce son dans la bouche, au palais, au lieu de le lancer au delà des lèvres. Cette position incorrecte lui donne une sonorité associée à celle de l'**e** muet, ce qui est faux: Ex.: *Leunne (lune) — pleumme (plume).*

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

ducà ducâ duce ducé dubu dubèu dubeû dubou
ducè duci ducò ducô duban dubin dubon dubun

Mots à expliquer: expulsés — la bagatelle de 698 bâtiments — brimbale — dérision.

LE GRAND DÉRANGEMENT

Pour la dixième fois peut-être depuis son arrivée, Paul pria le cousin Jean de lui raconter l'ancienne histoire.

Dis-moi encore une fois, sans rien oublier, comment ça s'est passé le « Grand dérangement ».

Jean recommença le lugubre récit. Il redit la vie paisible et heureuse de ces paysans amoureux de leurs champs, amoureux aussi du bon Dieu et de leur belle église de Saint-Joseph-des-Canards, la plus belle des Mines. Paysans simples et honnêtes comme l'épée du Roi, ils n'avaient jamais cherché d'autre bonheur que le bonheur familial dans l'affection de leur femme et de leurs enfants. Ça avait été l'œuvre du Bon Dieu, disait Jean, de s'emparer de ces rudes marins et de ces coureurs des bois, de les fixer sur des terres, de les discipliner, puis de faire avec eux ces communautés pacifiques, de si hautes mœurs. Sous les deux plus grandes auto-

rités d'ici-bas: celle du père et celle du prêtre, elles avaient formé de véritables petites sociétés modèles, fortement nombrées, puissantes pour créer de la vie. Jean fait avec amour le tableau de cette pastorale. Au-dessus, il montre pourtant l'ombre qui vient parfois battre des ailes, l'ombre de l'ennemi, toujours le même, le vol du grand oiseau de proie de Halifax et de Boston.



Le 15 septembre 1755, l'épervier s'abat. Une proclamation de Winslow convoque tous les « habitants du district de la Grand'-Prée, Rivière-des-Mines, Rivière-aux-Canards, lieux adjacents, tant vieillards et jeunes gens et adolescents. » Le prétexte de la convocation est de communiquer un message de Sa Majesté britannique. Le dessein véritable est de constituer ces pauvres gens prisonniers. À larges traits Jean raconte la chasse à l'homme à travers les champs

et les bois pour capturer les méfiants échappés à la souricière. Chasseur merveilleux, Winslow, du 19 septembre au 20 octobre, capture et entasse sur quatre navires, à la Pointe-aux-Boudrots, 677 malheureux de la Rivière-aux-Canards et de la Rivière-des-Habitants.

Pour le moment je ne te parle pas du reste du pays, souligne Jean. Sept jours plus tard, les vaisseaux lèvent l'ancre. Tout un petit peuple s'en va vers l'exil, le martyre et la mort. Satisfaits, les bourreaux s'en vont « boire au bon voyage » des proscrits.

« Et ce pauvre chaulage, demande Paul, c'est tout ce qui reste de mes vieux parents?

— Des tiens, des miens, comme de tous les autres. »

Nos gens une fois capturés et expulsés, les Anglais, la torche à la main, se mettent à brûler et à détruire. Les granges, les maisons, l'église de Saint-Joseph-des-Canards, tout y passe. Dans la région où nous sommes, en y ajoutant celle de la Gaspéreau, Winslow, qui a pris la peine de nous laisser l'état détaillé de ses ravages. brûle la bagatelle de 698 bâtiments. Ce qui reste des Acadiens, reprend Jean qu'une grande tristesse envahit, regarde, tu l'as sous les yeux: quelques caves béantes, de vieux saules, le long des anciennes routes, là-bas, à la Grand'Prée, le vieux puits, la brimbale, quelques pierres de la vieille église et la croix du cimetière. Des ruines, encore des ruines, des souvenirs qui pleurent, puis ces terres, ces vergers, ces grandes digues qui ont fait la fortune des bourreaux.

Paul s'était levé et mis à marcher autour des pierres de la maison. Jean remarqua qu'il était pâle. Telle était la navrance des souvenirs évoqués que soudainement, autour d'eux, toutes les choses s'imprégnèrent d'une intense mélancolie! Les cris des mouettes résonnaient dans l'air comme une plainte, le vent avait l'haleine froide.

À ce moment vinrent à passer trois couples de jeunes gens, garçons et filles. Ils revenaient d'une promenade à travers champs. Les filles portaient dans leurs bras de gros bouquets de fleurs champêtres; à profusion, elles en avaient orné leurs chapeaux et ceux des garçons. Toute cette jeunesse riait et folâtrait. Elle courait et

se poursuivait dans les longues herbes sans se douter que ce rire et ces fleurs devenaient, pour les pèlerins acadiens, une sorte de dérision.

LIONEL GROULX,
Au cap Blomidon (*extraits.*)

Biographie: Groulx (Lionel) 1878. Historien de grande envergure. Le conteur décrit avec charme les petites choses si attachantes de chez-nous. Son roman « Au cap Blomidon » est le dernier ouvrage de l'abbé Groulx.

VINGT-CINQUIÈME LECTURE

Consonne *l* articulée ou non.

La consonne **l** *généralement* articulée:

1. — **l** placé après une voyelle autre que **i**. Ex.: *bocal — sel — col — nul — seul — Raoul.*

   Exceptions: pouls — saoul.

2. — **l** dans la plupart des mots terminés en *il*. Ex.: *civil — péril — avril — fil — cil — Brésil,* etc.

   Exceptions: fusil — baril — persil — coutil — fournil — gentil — fenil — sourcil — gril — outil — et autres.

La consonne **l** est encore inarticulée dans certains noms propres: Long-Sault — Saulnier — Arnault — Perreault — Arnould — et dans les autres noms dont la finale est en auld — en ault — en ould.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

louà louâ louè loué loui loueù loueû lou
louè loui louò louô louan louin louon louun

Consonne *m* articulée ou non.

La consonne **m** est articulée:

1. — **m** placé au commencement ou au milieu du mot, et suivi d'une voyelle. Ex.: *Madeleine — mimique — marmoter — murmurer — demander — chemin.*

2. — **m** placé au milieu d'un mot, et suivi de **n.** Ex.: *somnambule — insomnie — automnal — calomnie — amnistie,* etc.

Exceptions: damner — condamner — automne (non automnal).

3. — **m** de certaines finales en um — em — im — am. Ex.: *rhum — Jérusalem — intérim — Amsterdam.*

Indiquer certains mots de la lecture où se trouvent des équivalents du son **an.**

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

manchà	manchâ	manche	manché
manchè	manchi	manchô	manchô
manchu	chancheù	mancheû	manchou
manchan	manchin	manchon	manchun

Mots à expliquer: microbes — laboratoires — ferments.

LES MICROBES AIDENT À FABRIQUER LE BEURRE, LE LAIT, LE FROMAGE

Avec le lait, nous faisons la crème, et avec la crème, du beurre. Mais sans les microbes propres au lait, le beurre n'existerait pas. Ce sont les microbes du lait qui font, comme on dit, prendre la crème, et qui permettent d'en faire du beurre.

Le goût particulier qui caractérise le beurre dépend de l'espèce particulière de microbe qui a fait prendre la crème dont le beurre a été tiré; et de nos jours, il est très facile de cultiver telle ou telle sorte de microbe qui donne au beurre la saveur que chacun préfère, et de fait dans certains pays, on cultive dans des laboratoires, à l'intention des fermiers, tels ou tels ferments, qu'ils mettent dans leur crème avant de la battre pour faire du beurre.

Sans les microbes, nous n'aurions pas le beurre; de même sans eux nous n'aurions pas de fromage. Tout fromage est assurément tiré du lait qui provient de certains animaux, tels que les vaches, et ce lait est le même sur toute la surface du globe. Il existe pourtant différentes sortes de fromage; cette différence est due surtout à l'espèce particulière de microbes qui a servi, à dessein ou non, à faire le fromage. Ces microbes, eux aussi, sont cultivés aujourd'hui et, en les envoyant un peu partout, enfermés dans des tubes

ou dans des flacons, on permet aux gens de fabriquer un fromage qu'on ne manufacture habituellement que bien loin de chez eux.

Outre le beurre et le fromage, il existe nombre de préparations spéciales du lait qu'on produit dans certaines régions et qui sont très utiles quand on est malade. En effet, le corps humain peut alors s'en nourrir facilement. Toutes ces préparations spéciales du lait doivent leur existence aux microbes.

Encyclopédie de la jeunesse... Tome 3.

VINGT-SIXIÈME LECTURE

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction

TRAVAILLONS

Mes enfants, il faut qu'on travaille;
Il faut, tous, dans le droit chemin,
Faire un métier, vaille que vaille,
Ou de l'esprit ou de la main.

Nul ici-bas ne se repose,
Il n'est rien d'inerte ou d'oisif,
Ni l'oiseau, ni même la rose,
Ni ce vieux front chauve et pensif.

La fleur travaille sur la branche;
Le lis, dans toute sa splendeur,
Travaille à sa tunique blanche,
L'oranger, à sa douce odeur.

Entendez crier la charrue.
Tout près de vous, là, dans ce champ,
Voici l'attelage qui sue
Et qui fume au soleil couchant.

Il n'est point de peine perdue
Et point d'inutile devoir;
La récompense nous est due,
Si nous savons bien la vouloir.

Le moindre effort l'accroît sans cesse,
Surtout s'il a fallu souffrir...
Travaillez donc, et sans faiblesse:
Ne plus travailler c'est mourir.

DE LAPRADE.

Sens des mots et des phrases: inerte — oisif — tunique — chauve. Il faut tous faire un métier vaille que vaille. Il faut tous faire un métier dans le droit chemin. La récompense nous est due si nous savons bien la vouloir.

Résumé oral du poème.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Analyse des idées: Quelle obligation nous rappelle-t-on ici ? — N'y a-t-il que l'homme qui ait à travailler ? — Nommez d'autres êtres mentionnés ici comme accomplissant du travail. — Notre travail peut-il être perdu ? — À quoi se mesure la récompense du travail ?
2. — Classement des idées: Donnez un titre à la première strophe du morceau ? — Trouvez un titre pour les 2e, 3e et 4e strophes prises ensemble.
3. — Recherche de l'idée maîtresse: À quelle idée tous ces titres se rapportent-ils? — Exprimer cette idée maîtresse.

PLAN:

Idée maîtresse: Il faut que tout travaille.

1ère strophe: Le travail est un devoir pour tous:	Il doit être honnête. Il peut être plus ou moins bien fait. Il varie suivant les aptitudes.
2e strophe: Rien sur terre ne se repose:	Ni l'oiseau. Ni la rose. Ni le vieillard pensif.

3e strophe: Il y a du travail dans le jardin:	La fleur travaille sur la branche. Le lis tisse sa tunique. L'oranger fabrique son odeur.
4e strophe: Il y a du travail dans les champs:	La charrue crie. L'attelage sue.
5e 6e strophes: Exhortation au travail:	Il n'y a point de peine perdue. Il n'y a point de devoir inutile. La récompense est due à la bonne volonté. Elle est accrue par l'effort et la souffrance. Le travail est une condition indispensable au maintien de la vie.

Genre: Nous avons ici un petit poème à la fois moral et descriptif, écrit pour développer et faire comprendre la nécessité du travail.

Auteur: Victor de Laprade, poète français du dix-neuvième siècle, qui a laissé entre autres œuvres: *Odes et poésies, Poèmes évangéliques, Le livre d'un Père*. Sa langue est harmonieuse et ses sentiments élevés et chrétiens.

Appréciation des idées: L'auteur a-t-il raison de nous présenter le travail comme un devoir ? — Comment peut-on dire que l'oiseau travaille ? — et la rose ? — Les fleurs travaillent parce qu'elles ont la vie, est-ce pour la même raison que les hommes doivent travailler ? — L'auteur vous le dit-il dans votre morceau ? — Que nous donne le travail ? — Un écolier qui ne travaillerait pas se préparerait-il une belle vie ?

b) Étude de la forme:

1. — Propriété des termes: Précisez le sens des deux adjectifs « inerte » et « oisif ». — Notez la différence entre la signification des deux et prouvez la propriété de ces ter-

mes. — Le verbe « faire » dans l'expression « faire un métier » est-il le terme propre ? Relevez les adjectifs *qualificatifs* dans le texte et rendez compte de l'idée qu'ils ajoutent aux noms qu'ils qualifient. L'adverbe « bien » à l'avant-dernier paragraphe est-il employé proprement ?

2. — **Étude de la forme au point de vue des applications grammaticales:** Dites la nature du mot « tous » dans la deuxième ligne et expliquez-en l'orthographe. — Quelle est la fonction du mot « main » dans la première strophe ? — Analysez le mot « nul ». — Donnez la raison de l'orthographe de « près » dans la quatrième strophe: « Tout près de vous... » L'emploi de « voici » est-il régulier ? — Pourquoi ? — Rendez par un synonyme masculin, le mot « récompense » et faites accorder le participe. — Analysez « le » de la première ligne de la dernière strophe. — Quelle règle de grammaire trouvez-vous appliquée dans le verbe « accroît » ? — Que savez-vous du participe passé du verbe falloir ? — Quelle est dans la dernière strophe, la fonction de l'infinitif « travailler » ?

Faites l'analyse logique de l'avant-dernière strophe. Les subordonnées sont-elles nombreuses dans ce texte ? L'avant-dernière phrase s'unit à la dernière par les deux points (:) — Quel est le sens de ces deux points ? (:)

Figures: Y a-t-il quelque inversion dans ce texte ? — Notez les répétitions qui fortifient les idées. — Expliquez comment les mots « tunique » et « crier » sont des termes imagés. — Y a-t-il d'autres images dans le texte ? — Rendez en un seul mot l'expression « soleil couchant ». — Comment appelez-vous la figure qui exprime en plusieurs mots ce qui se peut dire en un seul?

Qualités du style:

Correction: Le style de ce morceau est-il correct ? Justifier la répétition du verbe « travailler » ? — Dans « si nous savons bien la vouloir », l'emploi de « la »

est-il correct ? — Pourrions-nous avoir « le » ? Donnez la raison de votre réponse ?

Clarté: Quelles phrases du texte vous semblent les plus difficiles à comprendre ? — Pourquoi ? — Pêchent-elles contre la clarté ? — Quelle ellipse y a-t-il dans la dernière ligne de la 6e strophe ? — Cette ellipse nuit-elle à la clarté du texte ?

Concision: Pouvez-vous enlever quelques mots dans certaines phrases du texte ? — Essayez. — Enlevez les mots répétés — les adjectifs qualificatifs — quelques parties de phrases qui vous semblent moins importantes. Le style y gagne-t-il ? Montrez la concision dans la dernière ligne.

Énergie: Expliquez que l'énergie du style est aidée ici: *a*) par la répétition des mots de valeur; *b*) par l'emploi de la forme négative dans la 2e strophe; *c*) par l'emploi de « point » plutôt que de « pas »; *d)* l'emploi de l'adverbe « surtout » dans la dernière strophe; *e*) la concision de la dernière phrase.

Simplicité: Cette qualité se reconnaît dans un texte à l'absence des adjectifs inutiles, à l'absence des comparaisons qui chargent les phrases, des détours inutiles et des tours affectés. Pouvez-vous dire alors que le style du morceau étudié est simple ?

EXERCICES PRATIQUES

1. — **Langage**: Êtes-vous convaincus qu'il faut travailler? Nos premiers parents auraient-ils travaillé s'ils n'avaient pas péché ? — Leur travail aurait-il été aussi difficile que le vôtre ? — Connaissez-vous des *métiers* où l'on travaille surtout de l'esprit ? — Est-ce qu'on appelle ordinairement ce genre de travail un métier ? — Comment alors ? — Nommez des métiers où l'on travaille des mains. — De qui l'auteur parle-t-il quand il dit « ce vieux front *chauve* et pensif » ? — Est-ce qu'on peut être *chauve* sans être

vieux ? — L'auteur écrit-il ce morceau à la ville ou à la campagne ? — Qu'est-ce qui vous le dit ? — Dans quelle saison de l'année pensez-vous qu'il écrit ?

2. — **Rédaction:** Écrivez une composition en disant pourquoi vous voulez travailler.

Cherchez trois raisons dans le texte. Ces raisons feront les trois idées principales du développement de votre composition. Les idées secondaires, vous les trouverez aussi dans votre lecture. L'idée maîtresse de votre composition sera: « Pourquoi je veux travailler ». Comme entrée en matière, une phrase pour dire votre résolution. Pour conclusion, prenez celle du texte.

VINGT-SEPTIÈME LECTURE

Application du son ouvert de la voyelle *eu*:

eu placé devant l'une des consonnes **d** - **g** doux — **s** - **t** - **x** doux, *bonheur — tilleul — veuf — aveugle — veuve — meuble.*

Exceptions: eu fermé au lieu de **eu** ouvert.

eu placé devant l'une des consonnes **d** - **g** doux — **s** - **t** - **x** doux, ou **z**. Ex.: *Jean Eudes — Maubeuge — fameuse — meute — deuxième — Greuze,* etc.

Tous les autres cas d'application de **eu** fermé sont faciles à reconnaître. Ex.: *Eugène — tu veux — meunier — bleue — jeûne — Richelieu — Polyeucte,* etc.

Dans les mots peureux — heureux sont compris les deux sons de **eu:** le premier est ouvert, le second est fermé.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

deùfà deùfâ deùfe deùfé
deùfè deùfi deùfo deùfò
deûfan deûfin deûfon deûfun
deûfu deûféu deûfeu deûfou

Mots à expliquer: brasier — mouvette — micouenne — manipulation — pains de sucre — auges — tire — caseaux — ou casseaux.

LA SUCRERIE

Jean Rivard, armé de sa hache, pratiquait une légère entaille dans l'écorce et l'aubier de l'arbre, à trois ou quatre pieds du sol, et Pierre, armé de sa gouge, fichait de suite, au-dessous de l'entaille, la petite goudrelle de bois, de manière à ce qu'elle pût recevoir l'eau sucrée suintant de l'arbre, et la laisser tomber goutte à goutte dans l'auge placée directement au-dessous.

Dès les premiers jours, la température étant favorable à l'écoulement de la sève, nos défricheurs purent en recueillir assez pour faire une bonne brassée de sucre. Ce fut un jour de réjouissance. La chaudière lavée fut suspendue à la crémaillère sur un grand feu alimenté par des éclats de cèdre, puis remplie aux trois quarts de l'eau d'érable destinée à être transformée en sucre. Il ne s'agissait que d'entretenir le feu jusqu'à parfaite ébullition du liquide, d'ajouter de temps en temps à la sève déjà bouillonnante quelques gallons de sève nouvelle, de veiller enfin avec une attention continue aux progrès de l'opération: tâche facile et douce pour nos rudes travailleurs.

Ce fut d'abord Pierre Gagnon qui se chargea de ces soins, ayant à initier son jeune maître à tous les détails de l'intéressante industrie. Aucune des phases de l'opération ne passa inaperçue. Au bout de quelques heures, Pierre Gagnon allant plonger dans la chaudière une écuelle de bois, vint avec sa gaieté ordinaire la présenter à Jean Rivard, l'invitant à se faire une trempette en y émiettant du pain, invitation que ce dernier se garda bien de refuser.

Pendant que nos sucriers savouraient ainsi leur trempette, la chaudière continuait à bouillir, et l'eau s'épaississait à vue d'œil. Bientôt Pierre Gagnon, y plongeant de nouveau sa micouenne, l'en retira remplie d'un sirop doré presque aussi épais que le miel.

Puis vint le tour de la tire. Notre homme, prenant un lit de neige, en couvrit la surface de ce sirop devenu presque solide, et

qui, en se refroidissant, forme la délicieuse sucrerie que les Canadiens ont baptisée du nom de tire; sucrerie d'un goût plus fin et plus délicat que celle qui se fabrique avec le sirop de canne ordinaire.



La fabrication de la tire qui s'accomplit au moyen de la manipulation de ce sirop refroidi, est presque invariablement une occasion de réjouissance.

On badine, on folâtre, on y chante, on y rit.

La gaieté fait sortir les bons mots de l'esprit.

C'est à l'époque de la Sainte-Catherine, et durant la saison du sucre, dans les fêtes qui se donnent aux sucreries situées dans le voisinage des villes ou des villages, que le sirop se tire ou s'étire avec le plus d'entrain et de gaieté.

Nos défricheurs-sucriers durent se contenter, pour cette première année, d'un pique-nique à deux, mais il va sans dire que Gagnon fut à lui seul gai comme quatre.

Cependant, la chaudière continuait à bouillir.

« Et de la densité suivant les promptes lois,
« La sève qui naguère était au sein des bois,
« En un sucre solide a changé sa substance. »

Pierre Gagnon s'aperçut aux granulations du sirop, que l'opération était à sa fin, et il annonça par un hourra qui retentit dans toute la forêt, que le sucre était cuit !

La chaudière fut aussitôt enlevée du brasier et déposée sur des branches de sapin où on la laissa refroidir lentement tout en agitant et en brassant le contenu au moyen d'une palette ou mouvette en bois; puis le sucre fut vidé dans des moules préparés.

On en fit sortir, quelques moments après, plusieurs beaux pains de sucre d'un grain pur et clair. Ce résultat fit grandement plaisir à Jean Rivard. Outre qu'il était assez friand de sucre d'érable — défaut partagé d'ailleurs par un grand nombre de jolies bouches — il éprouvait une satisfaction d'un tout autre genre: il se trouvait à compter de ce jour au nombre des producteurs nationaux; il venait d'ajouter à la richesse de son pays, en tirant du sein des arbres un objet d'utilité publique qui, sans son travail, y serait resté enfoui. C'était peut-être la plus douce satisfaction qu'il eut ressentie depuis son arrivée dans la forêt. Il regardait ses beaux pains de sucre avec plus de complaisance que n'en met le marchand à contempler les riches étoffes étalées sur les tablettes de sa boutique.

Du moment que Jean Rivard fut en état de se charger de la surveillance de la chaudière, Pierre Gagnon consacrait la plus grande partie de son temps à courir d'érable en érable pour recueillir l'eau qui découlait chaque jour dans les auges. C'était une rude besogne dans une sucrerie non encore organisée et où tous les transports devaient se faire à bras.

Pierre cependant s'acquittait de cette tâche avec sa gaieté ordinaire, et c'était souvent au moment où son maître le croyait épuisé de fatigue qu'il l'amusait le plus par ses propos comiques et ses rires à gorge déployée.

Au bout d'une semaine, tous deux s'acquittaient de leurs tâches respectives avec assez de promptitude; ils pouvaient même y mettre une certaine nonchalance, et jouir de nombreux moments de loisirs qu'ils passaient à chasser l'écureuil ou la perdrix, ou à rêver au fond de leur cabane que le soleil réchauffait de ses rayons printaniers.

A. GÉRIN-LAJOIE.

VINGT-HUITIÈME LECTURE

Lecture expressive:

1e PARTIE — Soldat mutilé regardé comme un objet de curiosité par des badauds attroupés — juste remarque de l'auteur sur l'apitoiement exagéré en face des infirmités d'autrui.

Lecture — Intonation ferme, nette — ton moyen — inflexions fréquentes, mais peu élevées — mouvement modéré — pauses fréquentes, assez brèves.

2e PARTIE — Une ouvrière devine la souffrance morale du soldat, fend la foule, s'approche du malheureux, lui demande très gentiment de lui indiquer l'entrée du métro — consolante surprise du blessé — ses paroles — réponse de la bonne ouvrière.

Lecture — *Premières lignes*: voix moyenne — paroles de l'ouvrière (1ère partie), ton un peu plus élevé, assez rapide — paroles du soldat: ton plus bas et un peu lent — réponse de l'ouvrière: intonation vive, énergique — interrogation claire, ferme — ton sincère, de plus en plus animé — derniers mots bien accentués.

3e PARTIE — L'acte de charité de l'ouvrière posé publiquement réconforte le cœur du blessé, et rappelle aux curieux indiscrets la leçon de l'Évangile: il faut traiter les autres comme l'on voudrait soi-même être traité.

Lecture — Ton un peu plus bas de la conclusion — mouvement un peu lent — mot « radieux » bien accentué et détaché entre deux demi-pauses.

UNE SPIRITUELLE LEÇON

C'était aux environs de la Madeleine, en plein marché aux fleurs, dans un décor de roses, de pivoines, de marguerites. Un cercle de badauds entourait un pauvre soldat, un blessé de la



face, affreusement mutilé, que gênait visiblement tant de curiosité. Or, rien — vous le savez — ne vexe, n'exaspère et n'irrite les blessés autant que la sentimentalité, l'apitoiement de circonstance, l'indiscrétion que soulève trop souvent la vue de leurs mutilations. Saluons les blessés, secourons-les, mais ne nous effondrons pas en trémolos, en plaintes inutiles. C'est souligner leur misère, c'est appuyer, si j'ose dire, sur leurs plaies — et je ne saurais assez louer la jeune ouvrière parisienne qui sut donner

un jour une si bonne leçon aux badauds imbéciles dont je parlais tout à l'heure.

Devinant, avec ce merveilleux instinct que possèdent les femmes, la souffrance morale du soldat, traité comme une bête curieuse, elle fend la foule, et de sa plus jolie voix: « Pardon, monsieur, dit-elle au blessé ahuri, pourriez-vous m'indiquer l'entrée du métro ?» Charmé d'être traité comme tout le monde, ravi d'échapper aux gêneurs, notre mutilé ouvre un œil, le seul qui lui reste — et après un timide: « C'est là-bas, à gauche, Mademoiselle », il murmure tout bas: « Mais alors, je ne vous fais pas peur, puisque vous me parlez si gentiment ? » Et elle, de riposter gaiement: « Peur ! Pourquoi me feriez-vous peur ? Certes, non, vous ne me faites pas peur; vous avez vos deux jambes, vos deux bras; combien pourraient vous envier ! Et puis, des blessures comme les vôtres, c'est comme une croix d'honneur sur la figure. »

Après avoir fait si spirituellement la charité, notre jeune ouvrière s'éloigne, et le blessé, radieux, reprend le chemin de son hôpital.

D'après Georges Cain.
(*Le Temps,* juillet 1916.)

VINGT-NEUVIÈME LECTURE

Consonne *p* articulée:

1. — **p** placé au commencement du mot est toujours articulé. Ex.: *psaume — pneumonie — psychologie — pneu — psychée*, etc.
2. — **p** placé dans le corps d'un mot devant une consonne est *généralement* articulé. Ex.: *exemption — baptismal — septembre — assomption — captif — laps — transept,* etc.

Exceptions: exempter — baptême — sculpture — dompter — sept, etc.

Consonne *p* inarticulée:

p final: Ex.: *camp — galop — trop — drap — coup,* etc.

Exceptions: p final de certains mots, tels que : croup — cap — cep — hanap et quelques autres.

Indiquer un certain nombre de mots de la lecture où se trouvent les lettres muettes.

Lire la dernière phrase du texte — articuler nettement la consonne **p.**

Consonne *n* articulée ou non.

La consonne **n** est articulée:

1. — **n** placé devant une voyelle ou un **h** muet. Ex.: *inaccoutumé — inhabile — unique — inoccupé — annihiler — annoter,* etc.

   Exceptions: anobli — enorgueillir — enivrer, etc. — où **n** forme avec la voyelle qui précède le son nasal **an**; en-orgueillir, etc.

2. — **n** de certaines finales en **en** qui ne forment pas la finale nasale **an**. Ex.: *specimen — gluten — lichen* (ch - k) — *pollen — hymen — Niémen — Eden,* etc. — et quelques autres qui se prononcent specimè ne — glu tè ne, etc.

La consonne **n** des mots: simoun — spleen — Tarn suit cette même règle.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

ponclà ponclâ poncle ponclé nindu nindeù nindéù nindou
ponclè poncli ponclò ponclô nindan nindin nindon nindun

Mots à expliquer: chevaleresque — exploits — sans contredit — disponibles — bordées — canon pointé à couler bas — baissa pavillon.

BRILLANT EXPLOIT D'IBERVILLE

C'était en 1686. Les Anglais s'étaient emparés de plusieurs postes français. M. de Denonville, alors gouverneur du Canada, résolut de les reprendre. À cet effet, il expédia un parti de 80 hommes au nombre desquels se trouvaient les trois frères Le Moyne: d'Iberville, Sainte-Hélène et Maricourt. Partie de Québec au mois de mars, cette petite troupe chevaleresque se rendit par terre au fond de la baie d'Hudson.

L'un des plus brillants exploits d'Iberville en cette région fut sans contredit le combat naval qu'il y livra n'ayant qu'un seul bâtiment, le Pélican, contre trois vaisseaux anglais.

D'Iberville n'avait que 50 hommes disponibles, tandis qu'un seul des bâtiments anglais n'avait pas moins de 230 hommes d'équipage.

« On se canonna vivement pendant plus de trois heures, dit Laverdière. Alors d'Iberville qui avait conservé le vent, arrive tout court sur les deux frégates et leur envoie plusieurs bordées de fort près, à dessein de les désemparer. À ce moment, le troisième vaisseau anglais qui avait en batterie 26 canons sur chaque bord, et 230 hommes d'équipage, l'approchait à vue d'œil. D'Iberville va à sa rencontre, tout son canon pointé à couler bas, fait dresser son navire et lui envoie sa bordée. Elle porta si juste que le vaisseau anglais fit tout au plus sa longueur de chemin et coula à l'instant. D'Iberville tourne de bord sur le champ et fond sur celui des deux autres qui était le plus à portée d'entrer dans la rivière. Le commandant anglais baissa pavillon et se rendit. Le troisième vaisseau s'évada, et les brumes le firent perdre de vue. »

Fils de Charles Le Moyne de Montréal, d'Iberville fut, au témoignage des historiens français eux-mêmes, l'un des plus intrépides marins et des plus habiles navigateurs qui soient connus dans l'histoire.

TRENTIÈME LECTURE

Application du son de la voyelle *ou*:

La voyelle **ou** composée graphiquement, a cependant un son simple et unique; elle ne reçoit une sonorité pure que si l'on projette énergiquement les lèvres en les contractant le plus possible et en lançant le son bien en avant. Sans cela, le son **ou** reste dans la bouche et sa sonorité devient fausse associée qu'elle est à la sonorité de l'**e** muet.

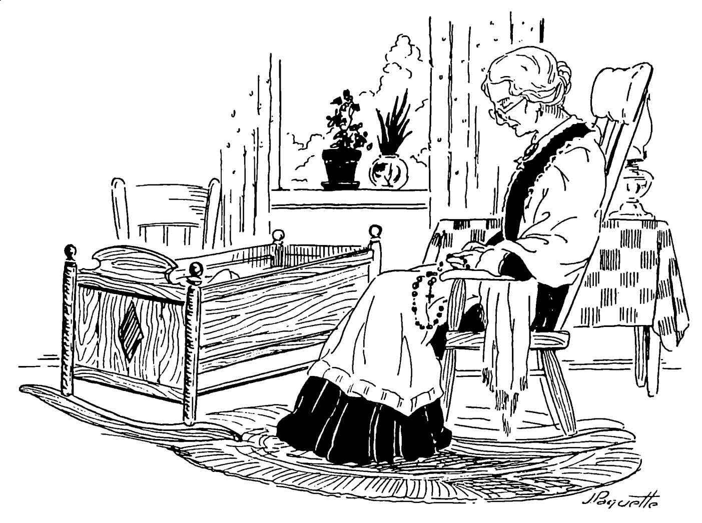
Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

louà louâ loue loué — flouà flouâ floue floué
louè loui louò louô — flouè floui flouò flouô

Mots à expliquer: émotion — sympathie — Ancien Testament — patriarche — prophète — faucille — fuseau.

MA GRAND'MÈRE

Les vieux se ressemblent tous; il passe dans leur saison je ne sais quel vent qui les fait pencher du même côté. Il se fait sous leurs pieds un tremblement de terre qui leur donne la même démarche incertaine. Enfin, l'expérience des misères humaines met dans leur voix et dans leur regard, la même touchante sympathie. Ces signes de vieillesse, chaque fois que je les trouve, réveillent en moi avec de l'émotion douce, le souvenir béni de ma grand'mère.



Son nom m'est resté comme une définition complète de la bonté. C'était une canadienne de l'Ancien Testament, ayant une foi de patriarche et une ferveur de prophète, femme forte, active priante, et pour tout cela, admirablement gaie jusqu'à la fin de son grand âge. Il fallait une franche paix de cœur pour rire ainsi aux abords du tombeau. Elle l'avait. Dans sa jeunesse qui dura longtemps, elle avait manié la faucille et le fuseau selon les habitudes du temps, mais quand je l'ai connue, tout instrument de travail, même l'aiguille à coudre ou l'aiguille à tricoter, étaient tombées de ses doigts qui continuaient de s'user, exclusivement sur le chapelet. À cette époque de santé faiblissante et de repos

en grand fauteuil, elle se fit la gardienne du berceau, où de sa main et de ses chansons, elle berça chacun leur tour, tous les petits-enfants, excepté le quinzième qui vint trop tard pour recevoir sa caresse. Elle nous aimait de son tendre cœur d'aïeule et nous comblait de bonbons, de sous blancs et de contes merveilleux. Après quatre-vingt-sept ans de vertus, son âme, un matin d'octobre, nous déserta pour s'en aller à Lui. Voici le seizième automne qui effeuille les arbres, depuis ce départ auquel je songe encore avec attendrissement.

Sa petite-fille.
(*La Petite École,* mars 1931.)

TRENTE ET UNIÈME LECTURE

Consonne *q* articulée ou non.

La consonne **q** a toujours l'articulation de **k**. Ex.: *coq — cinquante — quand — ils sont cinq — le cinq mai — page cinq —* et en liaison: *cinq ouvriers — cinq hommes.*

Exceptions: La consonne **q** de cinq est nulle devant un mot pluriel commençant par une consonne. Ex.: *cinq (cin) familles* — de même que **q** de coq à d'Inde (Co-d'Inde). Un usage nouveau met souvent de côté cette règle et fait qu'on prononce cink maisons.

Au premier paragraphe, indiquer cinq mots où se trouve la consonne **q**. Donner à l'articulation de cette consonne la même énergie que pour la consonne **k**.

Consonne *r* articulée ou non.

La consonne **r** est généralement articulée:

r final. Ex.: *cœur — désir — hiver — fier* (adj.) *— tiers — j'acquiers — je dessers — Omer — Esther,* etc.

Exceptions: r de certaines finalès en **er**. Ex.: *travailler — donner — Bélanger* — en **ers**: *Angers* — en **ier**: *merisier* — en **iers**: *volontiers* — et d'autres nombreuses.

r de monsieur — messieurs — non celui de Sieur — de Lesieur.

Indiquer les mots de la lecture où **r** final est inarticulé.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

squà squâ sque squé riru rireû rireù rirou
squè squi squô squò riran ririn riron rirun

Mots à expliquer: mépriser — charançons — imperceptibles — treille — réformer — implacables — taret — digues.

LES PETITS DÉFAUTS

Il ne faut pas mépriser les petits défauts. Il n'est pas si petit ennemi qui ne puisse nuire à la longue. Ce ne sont pas les éléphants qui détruisent les moissons et ruinent les laboureurs dans les plaines de la Beauce; ce sont les sauterelles et les petites chenilles, quand les blés sont en herbe; les charançons et autres insectes imperceptibles, quand ils sont mûrs.

Si vous ne défendez votre treille que contre les gros voleurs, les petits, les mouches et les moineaux auront beau jeu. Ce ne sont pas les murs qui les empêchent d'y entrer.

Un petit défaut est toujours le commencement d'un grand; les vices eux-mêmes sont les enfants des petits défauts. Il n'est pas si rare de voir des fils plus méchants que leur père. Rien ne grandit et ne grossit plus vite qu'un petit défaut; rien ne multiplie plus promptement.

Un petit point noir sur une dent, ce n'est rien; si vous ne le montrez point au dentiste, c'est bientôt toute la dent gâtée; si vous ne la faites pas arracher, ses voisines se gâteront à leur tour, puis les voisines de ces voisines, et toute la bouche y passera.

Laissez une prune pourrie dans un panier de prunes fraîches, en une nuit elle pourrira tout le panier. Le voisinage d'un petit défaut n'est donc pas indifférent.

La vanité passe pour être un petit défaut. Pas si petit ! car elle ment toute la journée. Quand vous faites une faute, qu'est-ce qui, au lieu de l'avouer, la nie ? C'est elle.

Le mensonge est donc le fils de la vanité, et en ligne droite; malheureusement ce n'est pas le seul enfant qu'elle ait. Je lui vois en outre deux filles, toutes deux pires l'une que l'autre: la jalousie et l'envie, d'où naît fatalement la haine, mère à son tour de bien des crimes.

Un petit défaut n'est jamais seul, un petit défaut a toujours une famille: il pullule comme les rats, il n'en faut qu'un pour remplir toute la maison.

La petite épine qui se sera logée dans un pied, si elle s'y fixe, empêchera le roi des animaux de marcher; et un grain de sable dans votre soulier viendra à bout d'arrêter votre course.

Soyez indulgents aux petits défauts de vos amis, si vous ne pouvez les réformer; mais aux vôtres, qui sont toujours sous votre main, croyez-moi, soyez implacables. La rouille vient à bout de l'acier le mieux trempé. Le taret qui est un petit insecte, a mis vingt fois la Hollande en danger en perçant ses digues — les plus fortes du monde. P. J. STAHL.

TRENTE-DEUXIÈME LECTURE

NÉCESSITÉ DE L'ATTENTION

Les paroles suivantes, adressées par Bossuet au Dauphin font bien sentir l'importance et la nécessité de l'attention. « Ne croyez pas, Monseigneur, qu'on vous reprenne si sévèrement pendant le cours de vos études pour avoir simplement violé les règles grammaticales, quelles qu'elles soient. Il paraît sans doute honteux à un prince qui doit avoir de l'ordre en tout, de tomber en de telles fautes; mais nous regardons plus haut, quand nous sommes si fâchés: car nous ne blâmons pas tant la faute elle-même que le défaut d'attention qui en est la cause. Ce défaut d'attention vous fait maintenant confondre l'ordre des paroles; mais si nous laissons vieillir et fortifier cette mauvaise habitude, quand vous viendrez à manier non plus les paroles, mais les choses mêmes, vous en troublerez tout l'ordre. Vous parlez maintenant contre les lois de la grammaire: alors, vous placerez mal les choses; vous récompenserez au lieu de punir et vice versa; enfin vous ferez tout sans ordre, si vous ne vous accoutumez pas, dès l'enfance, à tenir votre esprit attentif, à régler ses mouvements vagues et incertains et à penser sérieusement en vous-même à ce que vous avez à faire. Que d'oublis, de fautes, commet un homme qui ne sait pas écouter un conseil, un ordre, une recommandation ! BOSSUET.

EXPLICATION LITTÉRALE

Sens des mots: Dauphin — violé — blâmer — confondre — manier — troubler — vague.

Sens des phrases: Expliquez les phrases suivantes: Nous regardons plus haut quand nous sommes si fâchés. — Vous troublerez tout l'ordre des choses. — Vous mépriserez les préceptes de la raison.

a) Étude du fond:

1. — Analyse des idées: Que veut nous montrer Bossuet dans le morceau que vous venez de lire ? — Qu'explique d'abord Bossuet à son royal élève ? — Est-ce la faute elle-même qu'il blâme surtout ou la cause de cette faute ? — Quelle confusion le défaut d'attention fait-il commettre aujourd'hui ?... Quelle confusion fera-t-il commettre plus tard ? Quelles lois méprisera plus tard celui qui parle aujourd'hui contre les lois de la grammaire ? — Quand on s'habitue à mal placer les mots, que s'expose-t-on à mal placer dans l'avenir ? — Quelles habitudes faut-il prendre dans la jeunesse si l'on ne veut pas *faire tout sans ordre* plus tard ? — À quoi s'expose celui qui ne sait pas écouter ?

   Classement des idées: En combien de parties pouvez-vous diviser ce petit morceau ? — Combien de lignes dans l'entrée en matière ? — Quelle est l'idée principale du début de la dissertation ? — Quelles sont les deux idées secondaires qui s'y rattachent ? — L'auteur commence alors à donner les preuves de la nécessité de l'attention: quelle est la première ? — la deuxième ? — la troisième ? — La quatrième preuve n'est-elle pas plus générale que les trois précédentes ? — Quel mot vous l'indique ? — Que dit enfin le précepteur pour déterminer son élève à se former à l'attention ?

   Recherche de l'idée maîtresse: Quelle est donc l'idée maîtresse de ce morceau ?

2. — Plan: À l'aide des idées que l'analyse vous a fait trouver, rétablissez le plan suivi par l'auteur.

3. — **Genre:** Ce morceau est une petite dissertation: c'est-à-dire une suite de réflexions sur un sujet donné. La dissertation a pour but de prouver une vérité littéraire, philosophique ou morale.

4. — **Auteur:** Bossuet (Jacques-Benigne) né à Dijon en 1627, d'une ancienne famille de magistrats. En 1669, il fut nommé précepteur du Dauphin. L'éducation du prince, achevée en 1681, Bossuet fut promu à l'évêché de Meaux. Dès lors, il ne s'occupe plus que des affaires de l'Église. Il mourut en 1704. Bossuet est considéré par de bons juges comme le plus grand des écrivains français.

5. — **Appréciation des idées:** Bossuet fait-il bien de montrer à son élève pourquoi il le reprend si sévèrement de ses fautes contre la grammaire ? — Le défaut d'attention est-il très grave chez un prince ? — Pourquoi ? — Croyez-vous que ce soit aussi un grand défaut chez tous les élèves ? — Les inconvénients signalés par Bossuet vous semblent-ils réels ?

b) Étude de la forme:

1. — **Propriété des termes:** Sens propre *d'importance* et *nécessité.* L'auteur aurait-il pu n'en employer qu'un seul ? — Quel est le sens de *fâchés* dans le texte ? — L'auteur aurait-il pu le remplacer par un synonyme; *mécontents, ennuyés,* par exemple ? — Les mots *confondre — manier — troubler — mépriser — régler* — rendent-ils exactement la pensée de l'auteur ? — Essayez de trouver pourquoi.

2. — **Étude de la forme au point de vue des applications grammaticales:** Donnez la règle d'accord de *quelque* dans « quelles qu'elles soient », la règle d'accord de *même* dans « les choses mêmes » et dans « en vous-même ».

3. — **Agencement des propositions:** Montrez comment les propositions se rattachent les unes aux autres dans cette phrase: « Ce défaut d'attention... tout l'ordre. »

4. — Style:

Figures: Quelle est la figure que vous rencontrez dans chacune des preuves données par Bossuet ? — Quelle figure forment le mot: manier, les mots: troubler l'ordre ?

Qualités du style:

Clarté: La clarté doit dominer dans une dissertation. Cette qualité existe-t-elle dans le morceau que vous venez de lire ? Les phrases sont-elles courtes, construites simplement ? — Exemples: En saisissez-vous bien le sens ? — Y a-t-il des termes recherchés, prétentieux ?

Concision: Bossuet aurait-il pu employer moins de mots pour exprimer les mêmes idées ? — Essayez de supprimer quelques mots.

EXERCICES PRATIQUES

Langage: Pour quelles raisons vos maîtres vous traitent-ils sévèrement quand vous écrivez incorrectement ? — N'y a-t-il qu'en écrivant que les élèves font preuve d'inattention ? — Donnez donc un cas où l'élève confond l'*ordre* des paroles — un autre, où l'homme peut troubler l'ordre des choses. — Quelle différence faites-vous entre un conseil, un ordre, une recommandation ? — Donnez un exemple pour chacun, et montrez quelles fautes peuvent résulter de l'inattention au conseil, à l'ordre que vous avez choisis.

Rédaction: Votre petit frère n'est attentif ni à l'école, ni à la maison. Il n'écoute ni les leçons du maître, ni les recommandations de vos parents. Aussi ses progrès en classe sont à peu près nuls et il commet toutes sortes de bévues. Écrivez-lui pour lui démontrer l'importance et la nécessité de l'attention.

Conseils: Vous voyez que Bossuet commence par dire à son élève que ce ne sont pas tant ses fautes de français qu'il regrette que la cause de ces mêmes fautes, c'est-à-dire le défaut d'attention. Il démontre ensuite à son élève les raisons pour lesquelles il doit corriger ce défaut. Faites de même pour votre petit frère, mais

trouvez des preuves qui soient bien à la portée de son intelligence de dix ou onze ans. Donnez des exemples concrets si vous le pouvez. Finissez en promettant à votre petit frère de l'aider s'il veut bien se mettre à ce travail important.

TRENTE-TROISIÈME LECTURE

Lecture expressive:

1e PARTIE — Premier vers: paroles de Jean Aicard — Pierre voit pleurer sa mère — question de l'enfant — réponse de la mère.

Lecture — Intonation ferme en ton médium — mouvement modéré — parenthèse en voix basse — ton un peu relevé ensuite — paroles de la mère: ton grave — mouvement assez lent.

2e PARTIE — Retour du père: grande joie à la maison.

Lecture — Ton et mouvement animés aux deux premiers vers — bas et lent ensuite — paroles du père: voix un peu forte et saccadée.

3e PARTIE — Veille du départ — entretien du père et de la mère — Pierre aux écoutes.

Lecture — Paroles du père: ton moyen, mouvement modéré jusqu'à « S'il savait ». — Intonation énergique à « Quel désespoir » — mot « homme » accentué.

4e PARTIE — Résolution courageuse de Pierre — ses gestes — ses paroles — émotion du père.

Lecture — À partir de « Voici: ton et mouvement variés selon les faits. Ex.: 6e vers: voix douce et lente à « doucement » (ouvrit la porte); 9e vers: ton vif à « Je m'éveille ! » « Maman accourt ». Deux derniers vers: ton ferme, un peu élevé, presque égal — voix coupée vivement après les mots: « Mon père » — ton repris plus bas — mot « lui » accentué.

CE QU'A FAIT PIERRE

Voici ce qu'a fait Pierre étant encor petit:
Mon père était marin, me dit-il; il partit
Loin de nous, plusieurs fois, pour une année entière...
(Je vous répète là, les mots que m'a dit Pierre.)
. . . Et j'avais vu ma mère, aux soirs d'hiver, souvent
Pleurer, les yeux fermés, en écoutant le vent.
« Pourquoi fermer les yeux, ma mère ? lui disais-je.
— Ah ! me répondit-elle, enfant, Dieu nous protège !
C'est pour mieux regarder dans mon cœur. — Qu'y vois-tu?
— Un navire penchant, par les vagues battu,
Et qui porte ton père à travers la tempête ! »
Alors, pour m'embrasser, elle avançait la tête,
Et moi je lui disais à l'oreille, tout bas:
« Je veux le voir aussi; je ne pleurerai pas. »

Mon père revenu, grande réjouissance,
La maison oublia les tourments de l'absence,
Mais moi, j'avais toujours présents les soirs d'hiver
Où le vent fait songer aux navires en mer !
Et quand mon père allait sortir, ne fût-ce qu'une heure,
Il disait, mécontent: « Voilà Pierre qui pleure ! »
Ma mère me prenait alors entre ses bras,
Et quelquefois mon père, ému, ne sortait pas.
Un soir que je semblais endormi sur ma chaise,
Après souper, ma mère et lui causaient à l'aise;
Et mon père disait: « Demain, le bateau part;
« C'est très loin, mais on fait escale quelque part;
« Je t'écrirai de là; sois paisible à m'attendre.
« Quant à Pierre, il est bon; mais trop faible, trop tendre;
« Je n'aime pas ces pleurs, ces cris, ces grands chagrins.
« Il faut une âme forte aux enfants des marins !
« Il m'est dur de quitter un garçon de son âge
« Sans l'embrasser, de peur qu'il manque de courage !
« Il faut que je le voie un homme à mon retour !
« S'il savait que demain je pars au point du jour,
« Quel désespoir ! J'entends partir sans qu'on l'éveille. »



Ainsi parlait mon père, et je prêtais l'oreille !
C'était mal d'écouter, j'en fais ici l'aveu:
Le bien que j'en tirai du moins m'excuse un peu.
Voici. Je me dis: « Pierre, ayons une âme forte ! »

Et quand le lendemain mon père ouvrit sa porte,
À la pointe du jour, doucement, doucement,
Il me vit en travers de la porte, et dormant
Sur le tapis du chien, tous les deux côte à côte.
Je m'éveille. Ma mère accourt; moi, tête haute:
« Tiens, je ne pleure pas ! Je suis un homme, vois,
Mon père !... »
C'était lui qui pleurait cette fois.

J. Aicard.

TRENTE-QUATRIÈME LECTURE

UNE BONNE MÉNAGÈRE

Un propriétaire alsacien, Fritz Kobus, déjeûne chez son vieux fermier Christel. Il les trouve délicieux les beignets préparés par Suzel, la fille du fermier.

« Où, diable, Suzel a-t-elle appris tant de choses ? demanda-t-il.

1. — Notre enfant, monsieur Kobus, dit le vieux fermier, est née pour conduire un ménage; elle sait rouir le chanvre, filer, laver, battre le beurre, presser le fromage et faire la cuisine aussi bien que ma femme. On n'a jamais eu besoin de lui dire: Suzel, il faut s'y prendre de telle manière; c'est venu tout seul... Ce sera une vraie femme de ménage; elle a reçu le don; elle fait ces choses avec plaisir.

2. — C'est positif, répondit Fritz, mais le don de la cuisine est une véritable bénédiction. On peut rouir le chanvre, filer, laver, tout ce que vous voudrez, avec des bras, des jambes et de la bonne volonté; mais distinguer une sauce d'une autre, et savoir les appliquer à propos, c'est là quelque chose de rare. Aussi j'estime plus ces beignets que tout le reste, et pour les faire aussi bons, je soutiens qu'il faut mille fois plus de talent que pour filer et blanchir cinquante aunes de toile.

—C'est possible, monsieur Kobus, vous êtes plus fort sur ces articles que moi.

— Oui, Christel, et je suis si content de ces beignets que je voudrais savoir comment elle s'y est prise pour les faire.

— Eh ! nous n'avons qu'à l'appeler, dit le vieux fermier, elle nous expliquera cela.

— Suzel ! Suzel ! »

3. Suzel était justement en train de battre le beurre dans la cuisine, le tablier blanc à bavette serré à la taille, agrafé à la nuque, et remontant du bas de sa petite jupe de laine bleue à son joli menton rose. Des centaines de petites taches bleues mouchetaient ses bras dodus et ses joues; il y en avait jusque dans ses cheveux, tant elle mettait d'ardeur à son ouvrage. C'est ainsi qu'elle entre tout animée demandant: « Quoi donc, mon père ?

— Bien, voici monsieur Kobus qui trouve tes beignets si bons qu'il voudrait bien connaître la recette. »

Suzel devint toute rouge de plaisir.

« Oh ! monsieur Kobus veut rire de moi.

— Non Suzel, ces beignets sont délicieux; comment les as-tu faits, voyons ?

— Oh ! monsieur Kobus, ce n'est pas difficile, j'ai mis... Mais, si vous voulez, j'écrirai cela, vous pourriez oublier.

— Comment ! elle sait écrire, père Christel ?

— Elle tient tous les comptes de la ferme, depuis deux ans, dit le vieux fermier.

— Diable... Diable... voyez-vous cela... Mais, c'est une vraie ménagère... Je n'oserai plus la tutoyer tout à l'heure.

— Eh bien, Suzel, c'est convenu, tu écriras la recette. »

Alors, Suzel heureuse comme une petite reine, rentra dans la cuisine, et Kobus alluma sa pipe en attendant le café !

ERCKMANN-CHATRIAN.
(*L'ami Fritz,* Hachette, éditeur.)

TRENTE-CINQUIÈME LECTURE

Application du son de la voyelle *an:*

La voyelle **an** se prononce la bouche ouverte comme pour **â** fermé. Ce son est lancé en partie au delà des lèvres et en partie aux fosses nasales d'où le nom: voyelle nasale.

Il est facile de fausser le son **an**, en le prononçant la gorge et la bouche presque fermées comme pour **é** ou **in**, tandis qu'il se prononce la bouche ayant presque la position de **â**.

Le son **an** = **â** nasalisé: gâte, gant.

LES TROIS VOYAGES DE LA SALLE

Le rouennais Cavelier de La Salle, qui était venu au Canada en 1667, et qui avait obtenu des Sulpiciens de vastes terrains en amont de Montréal, au lieu appelé Lachine, rêvait de faire l'exploration du grand fleuve qui traverse le continent américain, du nord au sud.

Sans aucune mission officielle, il se mit en route une première fois en 1669. Il explora alors le sud du lac Ontario jusqu'à l'Ohio.

En 1670, s'étant abouché avec Talon, il fut chargé par l'intendant de voir s'il n'y avait pas quelque route vers l'ouest, mettant le Canada en communication avec la Chine. L'expédition fut double. Saint-Lusson alla jusqu'au Sault Sainte-Marie, où il recueillit de précieuses informations sur les pays de l'ouest. On ne sait ce que fit La Salle dans son expédition, car il n'a laissé aucune relation de voyage.

Enfin, Cavelier de La Salle fit un troisième voyage, et celui-là le rendit célèbre comme explorateur du Mississipi. Encouragé par Frontenac, il sollicita et obtint une commission royale pour son noble but. Il recueillit dans sa famille et chez ses amis des ressources importantes. L'expédition se mit en route en août 1679. La Salle avait pour lieutenant Tonty et pour aumônier le Père Hennepin. Une barque de 60 tonnes, le Griffon, portait hommes et bagages. Les explorateurs franchirent les deux détroits qui font communiquer les lacs Érié et Huron, puis le détroit de Mackimac, entrèrent dans le lac Michigan, et, après vingt jours de navigation jetèrent l'ancre dans la baie des Puants, aujourd'hui Green Bay. Le Griffon fut renvoyé avec un chargement de fourrures; il devait rapporter des provisions, mais il fit naufrage. La Salle hiverna à l'embouchure de la rivière Saint-Joseph, puis passa de cette rivière dans un des affluents de l'Illinois dont il descendit

une partie du cours. Là, un fort fut élevé auquel on donna le nom de Crèvecœur, à cause de l'inquiétude que causait l'absence de nouvelles du Griffon. En mars 1680, La Salle laissant Tonty à Crèvecœur, retourna au fort de Frontenac par les pays de l'Illinois, de l'Indiana, de l'Ohio et de New-York.

La Salle reprit le chemin de l'expédition en 1682. Il descendit l'Illinois et ensuite le Mississipi jusqu'au golfe du Mexique. Le 9 avril, il prit solennellement possession du pays au nom du roi de France et le nomma Louisiane. Puis il reprit la route du nord et construisit le fort Saint-Louis sur l'Illinois. Une magnifique découverte était faite au nom de la France. Il fallait y intéresser la cour de Versailles. Mais La Salle, de ce côté, n'eut pas de succès.

J. RUTCHÉ, C.S.SP. ET L'ABBÉ FORGET [1].
(Précis d'Histoire du Canada.)

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

manchà	manchâ	manche	manché
manchè	manchi	manchô	manchô
manchu	mancheù	mancheû	manchou
manchan	manchin	manchon	manchun

Mots à expliquer: Rouennais — amont — exploration — abouché — sollicita — affluents.

TRENTE-SIXIÈME LECTURE

LETTRE DE RACINE À SON FILS

Votre mère s'est fort attendrie à la lecture de votre dernière lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations était de recevoir de nos nouvelles. Elle est très contente de cette marque de votre bon naturel; et je puis vous assurer que les lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments...

Il y a trois jours, j'allai dîner à Auteuil chez Monsieur Despréaux. Il me demanda de vos nouvelles et assura la compagnie que vous seriez un jour très digne d'être aimé de tous mes amis.

1. Aujourd'hui, Son Ex. Mgr Forget, évêque de St-Jean-de-Québec.

Ces prédictions ne laissèrent pas de me faire plaisir: c'est à vous, mon cher fils, à ne pas faire passer Monsieur Despréaux pour un faux prophète.

J'aurais une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit, et d'y manger avec vous des groseilles de Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs et à votre mère elle-même, qui les aime fort. Je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on met sur notre table, il lui échappe toujours de dire: « Racine en mangerait volontiers. » Je n'ai jamais vu, en vérité, une si bonne mère, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnaître son amitié.

Au moment que je vous écris, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête, qui sera demain, et qui sera aussi la vôtre.

JEAN RACINE.

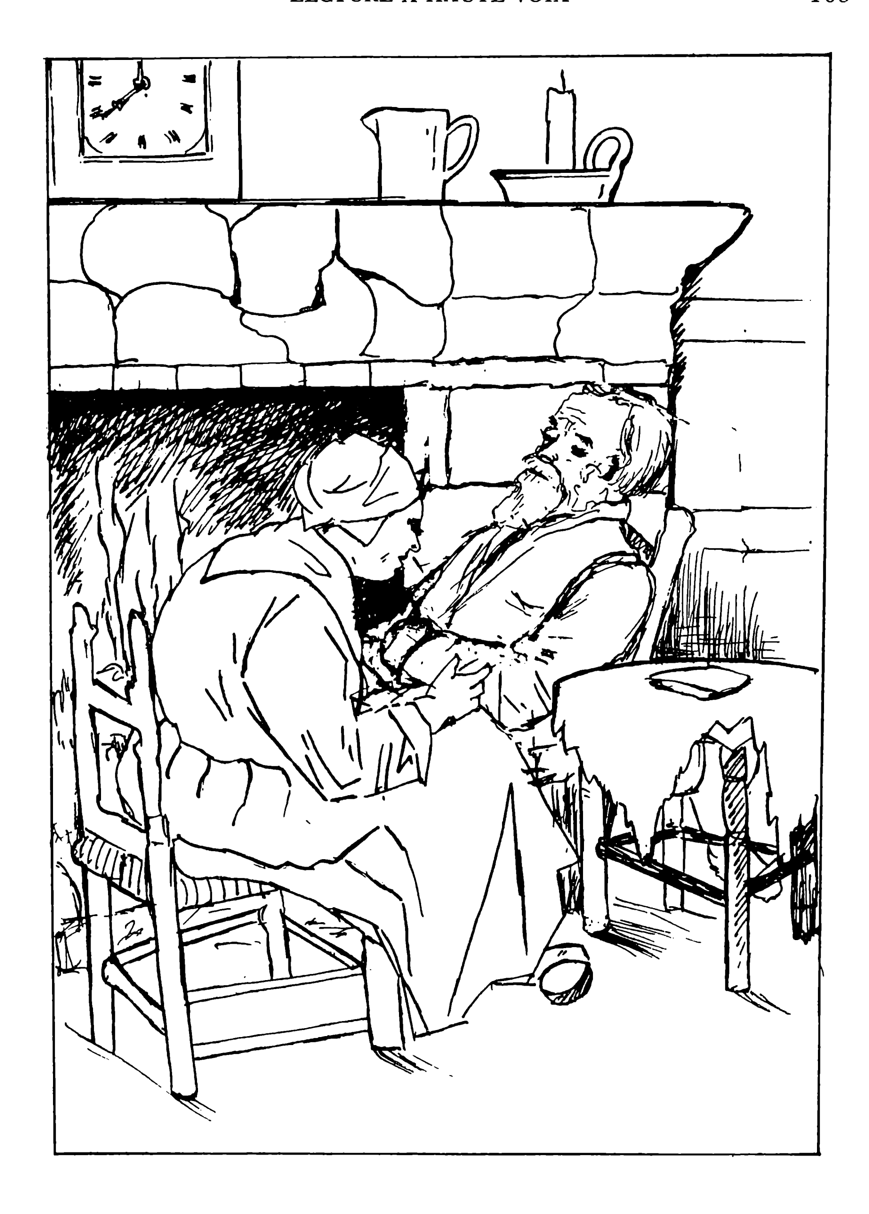
TRENTE-SEPTIÈME LECTURE

LE VIEUX ET LA VIEILLE

Assis ensemble au coin du feu,
Près des flammes qui s'éteignaient,
Face aux rayons pâles et bleus,
Le vieux et la vieille songeaient...

Elle, l'aïeule au front terni,
Vers la terre était toute courbée;
Et sur son soulier dégarni,
Sa tabatière était tombée.

Lui, droit comme un chêne des bois,
Regardait la cendre embrasée,
Et son regard jetait parfois
Des flammes comme une attisée !...



Se rappelaient-ils leurs amours,
Et le beau temps de leur jeunesse,
Les petits vieux des anciens jours,
Au sourire plein de finesse ?...

À quoi donc songent les vieillards,
Durant leurs veilles coutumières,
Pour que l'on voie en leurs regards
Briller de semblables lumières ?...

De quoi rêvaient-ils ces beaux vieux,
Près des flammes qui s'éteignaient ?
Est-ce de la terre ou des cieux ?...
Le vieux et la vieille songeaient...

BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD.

TRENTE-HUITIÈME LECTURE

Lecture expressive:

1e PARTIE — L'auteur, écolier, subit un examen. — Sa composition reste inachevée: une solution lui manque. — Le camarade voisin lui glisse l'explication du problème. — L'auteur lit, et repousse le papier vers son voisin. — Question de celui-ci. — Réponse de l'auteur.

Lecture — Voix moyenne — inflexions peu élevées — parties du dialogue: ton bas, sourd.

2e PARTIE — Joie tout à coup changée en chagrin — deux voix intérieures: conseils de la mauvaise voix, conseils de la bonne voix — exemple du grand-père.

Lecture — Ton un peu en deça du médium, au début. — Voix un peu plus élevée à « Comme il y a », etc. — Exclamations: Bah ! lignes ! bien observées et naturelles. — Partie qui suit: ton ferme, sincère. — Mouvement en général modéré. — Pauses nombreuses, le plus souvent brèves.

3e PARTIE – Résolution ferme de l'auteur — représentation des sentiments de grand-père sur la conduite à tenir: plutôt perdre un prix par honnêteté que d'en gagner dix par manque de loyauté — l'auteur surpris d'avoir hésité.

Lecture — Intonation et ton fermes. — Mouvement modéré. — Mots de valeur bien observés. — Dernière phrase: mot *si* accentué — pauses bien mesurées.

LA PROBITÉ DE L'ÉCOLIER

La fin de mon devoir me manquait brusquement. Cette composition si bien préparée, je ne pourrais pas la finir ! Il faudrait me résigner à remettre une copie non terminée... Adieu le prix !... Tout mon travail était perdu, et cela pour quelques lignes.

Je me pris le front à deux mains et je regardai avec désespoir ma solution de problème inachevée.

« Lève ton coude », me souffla mon voisin; et aussitôt je vis un papier blanc qui passait sous mon coude et s'étalait devant mes yeux.

« Surtout, ne te fais pas prendre ! »... Je levai tout doucement un coin du papier. Dans l'enveloppe de papier blanc était dissimulé un feuillet arraché à un livre. Sur ce feuillet se trouvait la solution de notre problème.

Il m'avait suffi d'une simple lecture pour comprendre la partie du devoir qui m'avait arrêté tout à l'heure. Je refermai vivement l'enveloppe, et je la poussai du coude vers mon voisin qui la fit disparaître dans sa poche en disant:

« Tu n'en veux pas ?

– Non, je n'en veux pas.

– Tu sais donc faire ta composition ?

– Oui.

– Tu mens ! », me dit nettement une voix intérieure qui changea tout à coup ma joie triomphante en un amer chagrin. Oui, je l'avoue, j'avais conçu une joie immense à la vue de ce feuillet que je n'avais point demandé, qui était venu pour ainsi

dire me trouver, et qui en quelques lignes, me donnait la solution du problème où je me trouvais perdu.

Comme il y a toujours deux voix en nous, la seconde, la mauvaise, celle de l'intérêt, ne tarda pas à me présenter que mon travail avait été sérieux et sincère et méritait récompense. Cette seconde voix, qui est habile et éloquente, me représente la joie dont j'allais priver mon grand-père, à qui jusque-là j'avais donné si peu de satisfaction.

Cette voix, si habile qu'elle fût, se méprit en usant de ce dernier argument. En pensant à mon grand-père, je me demandai ce qu'il aurait fait à ma place à l'époque où il composait avec ses camarades. « Il n'aurait pas copié, me dit la première voix, parce que copier, c'est tricher, c'est voler une récompense, c'est manquer à l'honneur.

— Bah ! pour quelques lignes !

— Quelques lignes ou beaucoup de lignes, cela ne fait pas de différence quant à l'acte lui-même. »

Je résolus aussitôt de laisser ma copie inachevée. J'essayai alors de me représenter ce que dirait mon grand-père quand je lui raconterais ce qui s'était passé. Le connaissant comme je le connaissais, cela ne me fut pas bien difficile. Il aimerait mieux me voir perdre un prix par un scrupule de délicatesse que de me voir en gagner dix par un procédé déloyal. C'était si simple, si vrai, et si naturel que je fus tout surpris d'avoir hésité un instant.

D'après J. Girardin.

TRENTE-NEUVIÈME LECTURE

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction.

LE RENARD

Le renard est fameux par ses ruses et mérite en partie sa réputation; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse et réussit plus souvent. Il emploie plus d'esprit que de mouvement, ses ressources semblent être en lui-même: ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingé-

nieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos.

Il veille de près à sa conservation; quoique aussi infatigable et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course. Il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, où il élève ses petits: il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

Le renard tourne tout à son profit: il se loge au bord des bois, à portée des hameaux; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles; il les savoure de loin; il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive et fait rarement des tentatives inutiles.

S'il peut franchir des clôtures ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant; il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement, en emportant sa proie qu'il cache sous la mousse; il revient quelques moments après en chercher une autre qu'il emporte et cache de même, mais dans un autre endroit; ensuite une troisième, une quatrième, etc... jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir.

Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les garennes, détruit les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier.

Le renard est aussi vorace que carnassier; il mange de tout avec une égale avidité: du lait, du fromage, des fruits et surtout du raisin; lorsque les levrauts et les perdrix lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpents, les lézards, les crapauds, etc.; il en détruit un grand nombre: c'est là le seul bien qu'il procure.

La plupart de nos renards sont roux, mais il s'en trouve aussi dont le poil est gris argenté; tous deux ont le bout de la queue blanc. La fourrure des renards blancs n'est pas très estimée, parce que le poil tombe aisément; les bleus et les croisés sont recherchés à cause de leur rareté; mais les noirs sont les plus précieux de tous.

BUFFON.

EXPLICATION LITTÉRALE

Sens des mots: Définissez les mots: fameux — ruse — adresse — circonspect — ingénieux — vagabond — domicilié — proie — garennes — gibier.

Sens des phrases: Expliquez les phrases suivantes: ses ressources semblent être en lui-même: ce sont celles qui manquent le moins. — Il varie sa conduite. — Il a des moyens de réserve — il les savoure de loin — il chasse les jeunes levrauts en plaine — il saisit les lièvres au gîte — déterre les lapereaux dans les garennes.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Analyse des idées: Quel est le premier caractère du renard que nous indique Buffon ? — À quel autre animal le compare-t-il ? — Quelle raison donne-t-il de l'avantage du renard sur le loup ? — Quels autres caractères du renard l'auteur mentionne-t-il encore ? — Comment Buffon montre-t-il la prudence du renard ? — Où se loge habituellement le renard ? — Quelles précautions prend-il pour assurer le succès de ses entreprises ? Quels moyens prend-il pour pénétrer dans la basse-cour et se procurer sa proie ? À quels autres animaux s'attaque-t-il ? — De quoi se nourrit le renard ? — De quelles couleurs peuvent être les renards ? — Quelle fourrure du renard est la plus estimée ?

   Classement des idées: En combien de paragraphes est divisée votre lecture ? — Relisez-les attentivement et, après la lecture de chacun, trouvez quelle en est l'idée principale ?

   Recherche de l'idée maîtresse: Rapprochez maintenant ces idées principales que vous venez de trouver, et il vous sera facile de déterminer l'idée maîtresse du morceau, le but que s'est proposé l'auteur en l'écrivant.

2. — Plan: Rétablissez le plan suivi par Buffon.

3. — **Genre:** Nous avons ici une description genre littéraire qui a pour but de nous faire voir un objet, de nous le faire distinguer des autres. Buffon ne nous donne qu'un trait physique du renard, sa couleur, et encore, il peut être de tant de couleurs, que nous ne saurions guère distinguer cet animal des autres. Ce qu'il décrit surtout, ce sont ses habitudes, son caractère, les dommages qu'il cause.

4. — **Auteur:** Buffon — naturaliste et écrivain français du XVIIIe siècle, auteur d'une « Histoire naturelle » remarquable. Buffon fut un très grand savant.

5. — **Appréciation des idées:** Est-il vrai que les ressources les plus certaines sont celles qui viennent de la nature et des facultés de l'être même ? — Est-ce un signe de prudence de choisir ses moments, de cacher ses desseins ? — Les rats, les mulots, les serpents, les lézards, les crapauds sont-ils également des animaux nuisibles ? — La fourrure du renard est-elle encore estimée ?

b) Étude de la forme:

1. — **Propriété des termes:** Trouvez le sens précis des termes: fameux — ruse — ressources — asile — se glisse — se traîne — vorace — et dites pourquoi ils conviennent bien à l'endroit où l'auteur les a employés.

2. — **Étude de la forme au point de vue des applications grammaticales:** Quelle règle grammaticale est appliquée dans: ce sont celles qui manquent le moins. — Justifiez l'emploi du subjonctif dans: jusqu'à ce que le jour *l'avertisse.* — C'est le seul bien qu'il *procure.* — Règle d'accord du verbe dans: la plupart de nos renards *sont* roux. — Pourquoi *parce que* est-il écrit en deux mots dans: parce que le poil tombe aisément ?

3. — **Agencement des propositions:** Analysez logiquement, en faisant bien saisir le rapport des propositions entre elles, le dernier paragraphe de votre lecture.

4. — Style:

Figures: Quelle figure avez-vous dans le premier paragraphe ? Quelle figure forment les mots: *tourne,* dans « tourne tout à son profit » — et *savoure* dans il savoure de loin ». — Expliquez-les dans vos propres termes.

Qualités du style:

Correction: Trouvez-vous bien grammatical l'emploi de *tous deux,* dans le dernier paragraphe de votre lecture ? — À quoi se rapportent ces deux mots ?

Clarté: Avez-vous compris exactement à la première lecture ce que l'auteur a voulu dire ? — Le style possède donc, quelle qualité ? — Le troisième paragraphe ne renferme qu'une seule phrase composée de dix propositions, comment se fait-il qu'il soit, quand même, très facile à comprendre ?

Concision: Trouvez-vous que l'auteur emploie trop de mots ? — Examinez, en particulier, si vous pourriez retrancher quelques adjectifs ou adverbes, sans nuire à l'idée.

EXERCICES PRATIQUES

Langage: Buffon dit que le renard est rusé, vous rappelez-vous avoir lu quelques mauvais tours qui prouvent ce défaut du renard ? — Le renard se pratique un *asile,* dit Buffon. — Connaissez-vous au mot *asile* d'autres sens que celui de votre lecture ? Qu'est-ce que vous entendez par un danger pressant ? — Donnez quelques circonstances où vous pouvez vous trouver vous-mêmes dans quelques dangers pressants. — Quels animaux trouve-t-on dans une basse-cour ? — Pourquoi le mouvement dans la maison avertit-il le renard qu'il doit s'en aller ?

Rédaction: Faites, en vous inspirant de votre lecture sur le renard, le portrait du chat.

Conseils: Vous avez remarqué que Buffon commence par nous donner le défaut le plus apparent du renard: il est fameux par ses ruses. Il nous dit ensuite un mot de ses autres défauts, puis nous

montre comment se manifestent ces défauts. Il nous fait voir les manœuvres du renard pour saisir sa proie; et termine en nous parlant de la fourrure du renard que l'on apprécie plus ou moins selon la couleur de l'animal. Suivez à peu près la même marche et tâchez de rendre votre composition intéressante et vivante.

QUARANTIÈME LECTURE

Consonne *s* articulée ou non.

La consonne **s** est généralement articulée:

s placé dans le corps d'un mot avant ou après une consonne. Ex.: *espérer — astérisque — absolu — esturgeon — estampes,* etc.

Exceptions: balsamine — Alsace — alsacien où **s** équivaut à **z.**

Consonne **s** inarticulée:

1. — **s** signe du pluriel n'est articulé qu'à titre de liaison, autrement il est nul. Ex.: *Ces jeunes filles font de longues études.*
2. — **s** final dans la plupart des mots. Ex.: *dans — univers — procès — dessus — sous — discours — tandis que — sans — gens — Louis — Thomas — Le Mans — Doubs — Damiens,* etc., etc.

   Exceptions: Vasistas — hélas — jadis — iris — prospectus — angelus — Madras — Reims, etc.

Consonne *t* articulée ou non.

La consonne **t** est généralement articulée:

1. — **t** précédé d'une consonne dans la syllabe finale *tie.* Ex.: *garantie — partie — modestie,* etc.

   Exceptions: inertie — ineptie et certains mots où *tie* est précédé d'une voyelle. Ex.: *prophétie — diplomatie — minutie — Dalmatie,* etc. Les adjectifs et participes féminins gardent la prononciation propre du **t**. Ex.: *rebâtie — ralentie,* etc.
2. — **t** des syllabes finales *tié — tier — tien* des noms communs Ex.: *amitié — bénitier — chrétien,* etc.

3. — **t** précédé de **s** ou de **x** dans la syllabe finale *tion*. Ex.: *digestion* — *question* — *mixtion*, etc.

Consonne **t** inarticulée:

1. — **t** final. Ex.: *pot* — *trot* — *cachet* — *il croit* — et d'autres nombreux.
2. — **t** des syllabes Mont et Pont de certains noms propres. Ex.: *Montréal* — *Pontbriand* — *Mont-Laurier*.

   Exception: Montreuil.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

tutà tutâ tute tuté tutu tuteù tuteû tutou
tutè tuti tutô tutò tutan tutin tuton tutun

Mots à expliquer: consultèrent — recluse — louvoyer — suspect.

LA FLOTTE DE WALKER ET JEANNE LEBER

Le 22 août 1711, l'amiral anglais, sir Hovenden Walker, remontait le Saint-Laurent avec une flotte considérable pour l'époque, soit quinze vaisseaux de guerre et soixante-neuf transports formidables, portant de nombreuses troupes de débarquement; on devait s'emparer de Québec et mettre fin à la domination française au Canada.

Cette fois encore, le plan d'invasion comprenait une double attaque: tandis que Walker assiégerait Québec, Nicholson, à la tête de près de 2,500 hommes, dont 800 Iroquois, devait se rendre maître de Montréal.

En apprenant cette nouvelle, des personnes pieuses de Montréal consultèrent Jeanne LeBer, la célèbre recluse canadienne. « La très sainte Vierge elle-même, répondit-elle, gardera le pays. » Le baron de Longueuil, chargé d'aller observer l'ennemi, reçut solennellement à l'église Notre-Dame, un drapeau bénit par M. de Belmont et sur lequel Mlle LeBer avait brodé ce qui suit: « Nos ennemis mettent toute leur confiance dans leurs armes; mais nous mettons la nôtre au nom de la Reine des Anges, que nous invo-

quons. Elle est terrible comme une armée rangée en bataille: sous sa protection, nous espérons vaincre nos ennemis. »

Dans la nuit du 22 août, un brouillard enveloppa la flotte qui, poussée par le vent, donna droit contre le rivage. Un pilote canadien, nommé Paradis, prisonnier des Anglais, avait conseillé à l'amiral de louvoyer au large; mais son avis parut suspect et il ne fut pas suivi. En moins de deux heures, huit des transports allèrent se briser sur les récifs de l'Île-aux-Œufs, et la foudre en fit sauter un autre. Le lendemain, la côte était couverte de cadavres et d'épaves; près de 1,000 hommes avaient péri dans ce désastre épouvantable. Walker réunit un conseil de guerre et on décida de retourner en Angleterre. Pour comble de malheur, le vaisseau amiral prit feu et sauta peu de temps après son arrivée dans le havre de Spithead: 400 hommes périrent. En apprenant le désastre survenu à Walker, Nicholson rebroussa chemin. La colonie était sauvée.

En reconnaissance de cette protection visible, les citoyens de Québec et des environs se cotisèrent et firent construire une nouvelle façade à l'église de la basse-ville qui prit le nom de Notre-Dame-des-Victoires.

QUARANTE ET UNIÈME LECTURE

UN INCENDIE DE FORÊT

C'était vers sept heures du soir. Une forte odeur de fumée se répandit dans l'atmosphère; l'air devint suffocant; on ne respirait qu'avec peine. Au bout d'une heure, on crut apercevoir dans le lointain à travers les ténèbres, comme la lueur blafarde d'un incendie. En effet, diverses personnes accoururent, tout effrayées, apportant la nouvelle que le feu était dans le bois. L'alarme se répandit, toute la population fut bientôt sur pied. Presque aussitôt, les flammes apparurent au-dessus du faîte des arbres: il y eut parmi la population un frémissement général. En moins de rien, l'incendie avait pris des proportions effrayantes; tout le firmament était embrasé. On fut alors témoin d'un spectacle sai-

sissant: les flammes semblaient sortir des entrailles de la terre et s'avancer perpendiculairement sur une largeur de près d'un mille. Qu'on se figure une muraille de feu marchant au pas de course, et balayant la forêt sur son passage. Un bruit sourd, profond, continu, se faisait entendre, comme le roulement du tonnerre ou le bruit d'une mer en furie. À mesure que le feu se rapprochait, le bruit devenait plus terrible: les craquements sinistres se faisaient entendre...

QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE

Lecture expressive:

1e PARTIE — Un Christ a sa place au foyer paysan. C'est en entrant qu'on peut saluer son douloureux visage.

Lecture — Ton moyen, calme, presque égal — inflexion montante à « angle », soutenue à « d'azur », (1er vers). — Mouvement plutôt lent, sans toutefois traîner la voix, sans chantonner.

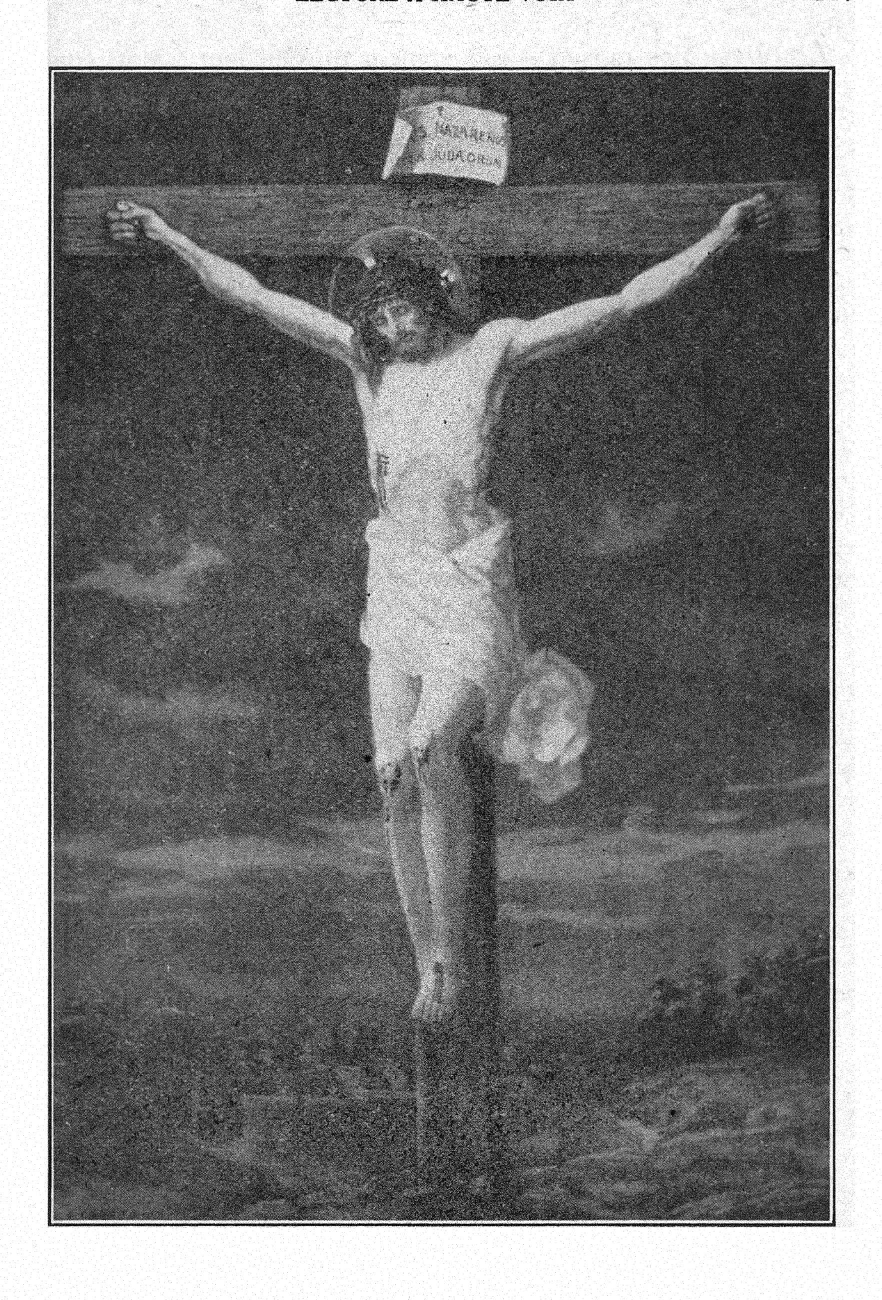
2e PARTIE — Ce Christ est celui des ancêtres. — Leurs mains l'ont placé là, bien haut. Il ne descend que pour recevoir le baiser des mourants.

Lecture — Voix et mouvement un peu plus variés, plus fermes aux deux derniers vers: ton plus grave qui va en s'éteignant à « *refermant les yeux* ».

3e PARTIE — Ce qu'est ce Christ pour le foyer: ami — maître — protecteur — ancêtre — souvenir de tout un peuple — gardien du toit qui garde les vertus ancestrales.

Lecture — Voix animée de pieuse fierté jusqu'à: « Et son corps décharné », etc. (deux vers) — puis, ton modéré, pas d'inflexions élevées jusqu'à: « fier gardien », etc., dit avec un ton vibrant d'émotion.

4e PARTIE — La famille s'agenouille aux pieds du Christ, le soir, pour offrir les fatigues, les espoirs, les cœurs avant le repos de la nuit.



Lecture — Ton moyen — mouvement un peu lent — mots compris entre la 2e et la 4e virgule bien détachés dans une voix un peu basse — inflexion soutenue à « d'espoir », vers final: voix plus basse — points de suspension et d'exclamation: émotion contenue.

LE CHRIST

Dans un angle, baigné de rayons et d'azur,
Et face à la fenêtre où le soleil demeure,
Au foyer paysan, dans la simple demeure,
Un Christ de plâtre blanc repose sur le mur,

Il assiste au réveil joyeux du paysage;
Il revoit les derniers rayons du soir mourant;
Et l'on voit aussitôt de la porte en entrant,
Briller son douloureux et sublime visage...

C'est le Christ des Anciens, celui que les aïeux
Ont placé, là, jadis, de leurs mains solennelles,
Et que, plus tard, entrant dans la vie éternelle,
Ils ont baisé longtemps, en refermant les yeux...

Il est le confident, le vieil ami, le maître
Que le père et le fils ont prié tour à tour;
Antique protecteur de ce calme séjour,
Il tient aux yeux de tous la place d'un ancêtre.

Il est l'objet chéri, pieux et consolant,
Auquel le souvenir d'un peuple se rattache,
Et son corps décharné, la nuit, fait une tache
Blanche, dans la noirceur du foyer somnolent.

Et, c'est à ses genoux que, rayonnants d'espoir,
Et pleins de confiance en l'œuvre terminée,
Les gens de la maison, après l'âpre journée
Disent à haute voix la prière du soir !...

BLANCHE LAMONTAGNE.

QUARANTE-TROISIÈME LECTURE

Application du son de la voyelle *in*:

Le son **in** se prononce purement si l'on a soin de placer la bouche à peu près dans la position de **è** ouvert: le son **in** étant le son **è** nasalisé: mes, mains. Pour cela, il faut ouvrir modérément la bouche en retirant les coins des lèvres vers les oreilles. De plus, il faut bien lancer le son en avant, au dehors, pendant qu'une partie va résonner aux fosses nasales.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

chinchà chinchâ chinche chinché
chinchè chinchi chinchô chinchò
chinchu chincheù chincheû chinchou
chinchan chinchin chinchon chinchun

Mots à expliquer: collection d'oiseaux — oiseaux empaillés — fusent en gerbes (interrogations) — bec croisé — serres — rapace — bien à tort — portent malheur — appétit vorace — criblent.

LES OISEAUX

« Que c'est assommant, la pluie ! », disaient Solange et Élisabeth, deux petites filles habituées à faire des promenades, avec leur grand-papa, dans un beau jardin.

« Il y a tout de même moyen de ne pas s'ennuyer, dit monsieur Latour, entrez ici et voyez ma collection d'oiseaux. »

Il y avait en effet dans cette pièce des vitrines, le long des murs, et dans ces vitrines des oiseaux empaillés.

« C'est moi qui les ai tous tués et empaillés », dit monsieur Latour.

Aussitôt les interrogations fusent en gerbes.

« Grand-père, comment s'appelle celui-ci, avec ses ailes bleues ? Et celui-là, avec sa queue rouge ? Pourquoi celui-ci a-t-il un bec croisé ? Où trouve-t-on celui-ci que je n'ai jamais vu ?

— De grâce, mes petites, laissez-moi le temps de souffler. Asseyez-vous sagement ici: je vais vous faire un petit cours d'ornithologie.

— De quoi ?

— D'or-ni-tho-lo-gie. — L'ornithologie est la science des oiseaux. »

Et sur un ton volontairement solennel, il commença:

« Les oiseaux sont des animaux vertébrés dont les caractères sont d'avoir des plumes, un bec, les membres antérieurs transformés en ailes, et qui pondent des œufs. »

Et sortant d'une armoire une chouette:

« Cette chouette a un bec crochu et des serres assez puissantes. C'est un animal rapace et qui ressemble à cette buse que voici.

— La chouette ne voit pas clair le jour, n'est-ce pas ?

— La chouette est en effet un oiseau de nuit.

— Que j'aurais peur d'en rencontrer une, dit Élisabeth !

— Bien à tort, dit M. Latour, car elle n'a d'autres ennemis que les rats, les souris et les mulots. C'est une bête très utile à l'agriculture qu'elle débarrasse d'un tas de dévoreurs de végétaux et de graines.

« C'est le geai, il a un appétit vorace, mange des fruits, des graines, des insectes, des souris, des lézards, des poussins et autres petits oiseaux. Il n'a guère en sa faveur que les plumes couleur de ciel, qui ornent ses ailes. Voici une autre voleuse infatigable et de plus bavarde, détestable: la pie !

— Fi le vilain oiseau, dirent les deux petites.

— Au moins, celle-ci est gentille, observa Élisabeth, en désignant la mésange bleue ?

— Croyez cela ! Lorsque les mésanges rencontrent un oiseau plus faible qu'elles, elles fondent sur lui, lui criblent la tête de coups de leur petit bec pointu, finissent par lui crever les yeux, et, détail horrible, lui dévorent la cervelle.

— Oh ! firent les deux fillettes avec horreur.

— Et ce jaune-là, qu'est-ce que c'est ? demanda Solange.

— Un loriot.

— Il est superbe, avec sa belle robe jaune d'or et ses ailes à taches noires.

— Le sifflement du loriot est assez musical, et il paraît que sa femelle lui répond en criant plusieurs fois de suite: Alfred ! Alfred ! Alfred !

— Ça c'est drôle, dit Élisabeth...

— Celui-ci est un rouge-gorge, n'est-ce pas, grand-père ? qu'il est gracieux !

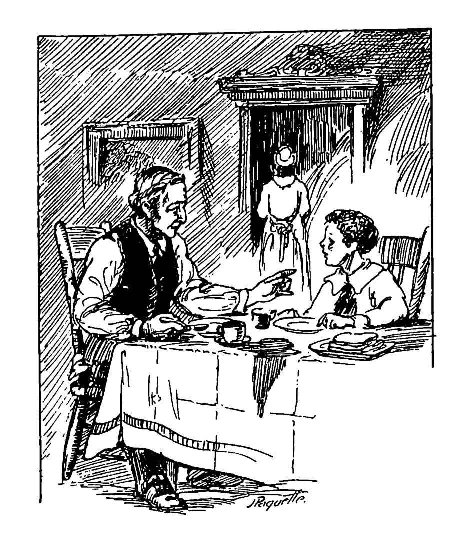
— Tous ces oiseaux, répartit M. Latour, de même que le merle, la grive, l'hirondelle, le chardonneret sont des passereaux, c'est-à-dire des oiseaux de passage. L'hiver venu, ils quittent notre pays pour des régions plus chaudes. »

D'après Manquat.

QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE

LES ANCÊTRES

« Là ! une tache sur la nappe ! s'écria l'impitoyable Brigitte. Ça ne manque jamais d'arriver quand il y a une nappe blanche et qu'on ne fait pas attention à ce qu'on fait. — La nappe est à mon grand-père, m'écriai-je avec indignation; il peut faire dessus autant de taches qu'il veut; personne n'a le droit de le gronder.



— En voilà un petit coq ! », dit Brigitte sans se fâcher. Je répondis au compliment de Brigitte par une petite méchanceté. « Grand-père, est-ce que la Brigitte de ton grand-père, à toi, le grondait aussi lorsqu'il faisait des taches sur la nappe? » J'espérais apprendre que la Brigitte du grand-père de grand-père ne le grondait jamais; que c'était une Brigitte parfaite, dont la perfection ferait ressortir l'imperfection de notre Brigitte, à nous, qui se montrait parfois un peu grondeuse et acariâtre.

Mais cette fois, je fus pris dans mon propre piège. « Mon grand-père, me dit-il en souriant, était trop pauvre pour payer les services d'une Brigitte. D'ailleurs, il n'était pas exposé à faire des taches sur la nappe, vu que nous mangions sur le bois de la table, sans nappe. »

Je devins cramoisi. Il me déplaisait d'apprendre, surtout en présence de Brigitte, que quelqu'un de la famille avait été pauvre, et par conséquent, selon mes idées d'alors, avait porté le bissac sur l'épaule et avait demandé son pain de porte en porte, comme le vieux Duclos. Le vieux Duclos était un vagabond malpropre et répugnant dont la vue seule me faisait horreur. Comme j'avais beaucoup d'amour-propre, je baissai piteusement la tête.

Brigitte étant sortie de la salle, je levai les yeux sur mon grand-père. « Oh ! grand-père, penser que ton grand-père à toi a porté le bissac, comme le vieux Duclos ! — Où as-tu pris cela ? me demanda-t-il avec étonnement. — C'est toi qui viens de le dire. — Je n'ai rien dit de pareil. — Si, grand-père, tu as dit qu'il était pauvre. — Il n'y a point de honte à être pauvre, tandis qu'il y en a presque toujours à être mendiant. Un homme pauvre est tout simplement un homme qui n'est pas riche, mais qui vit honorablement de son travail. Les mendiants, c'est autre chose. À moins d'être infirme, estropié ou hors d'âge, un homme ne mendie que pour ne pas travailler, ce qui est tout à fait honteux.

Et qu'est-ce qu'il faisait, ton grand-père ? Il était porte-balle. — Qu'est-ce qu'un porte-balle ? — C'est un homme qui va dans les campagnes, de ferme en ferme, et de village en village, vendant du fil, des aiguilles, des boutons, des rubans, des petits miroirs, du papier à lettres, des plumes et quelquefois des livres. — Comme le grand-père Simard ? — Oui. — Le grand Simard ? — Oui. — Le grand Simard se grise, repris-je d'un air vexé; ça m'ennuie que ton grand-père ait ressemblé à Simard. — Crois-tu donc, reprit-il, que tous les gens d'un même métier aient les mêmes défauts et les mêmes qualités ? Si tu crois cela, mon petit homme, il faut que je te détrompe. Il y a des porteballes qui ne sont pas des ivrognes, et des ivrognes qui ne sont pas des porteballes. Mon

grand-père était un brave homme, un honnête homme. À l'époque où il vivait, les pauvres gens avaient bien plus de peine qu'aujourd'hui à gagner leur vie, et à faire leur chemin dans le monde. Avec son métier, mon grand-père a fait la plus belle chose qu'un homme puisse faire au monde: il a élevé sept garçons; et non seulement il les a élevés, mais il les a rendus tous les sept semblables à lui: ils étaient tous bons, tous, entends-tu, mon enfant ?

— Oui, grand-père.

— Ah ! c'est que, vois-tu, il s'agit d'être bon avant tout; au prix de la bonté, le reste est peu de chose. Mon grand-père était bon comme du bon pain; ce n'était qu'un porte-balle; mais bien des gens ont pleuré à son enterrement; son souvenir est resté dans bien des cœurs qu'il avait relevés et consolés. Petit Paul, ajouta-t-il, d'un ton si ému que son émotion me gagna, je suis aussi fier de mon grand-père qu'un duc ou un prince peut l'être du sien. »

Son visage, ordinairement pâle, s'était animé; ses regards étaient devenus brillants. Il était beau, en ce moment, mon bon grand-père; tellement beau, que je le regardai avec surprise. Mon cœur était troublé d'une émotion que je ne saurais définir; un frisson me parcourut tout entier. Incapable de dire ce que je ressentais, je me levai tout prêt à rire et tout prêt à pleurer.

J. GIRARDIN.
(Grand-père.)

EXPLICATION LITTÉRALE

Sens des mots: Définissez les mots: impitoyable — acariâtre — bissac — vagabond — piteusement — mendiant — estropié — se griser — vexé.

Sens des phrases: Expliquez les phrases suivantes: Je fus pris dans mon propre piège. — Sa vue seule me faisait horreur. — Mon grand-père était bon comme du bon pain. — Bien des gens ont pleuré à son enterrement. — Les pauvres gens avaient plus de peine qu'aujourd'hui à faire leur chemin dans le monde.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond.

1. — Analyse des idées: Comment débute le morceau ? — Que réplique immédiatement l'enfant ? — Quelle malice imagine alors l'enfant pour confondre Brigitte ? — Son dessein réussit-il ? — Pourquoi ? — Que répond le grand-père ? — Pourquoi ? — Cette réponse fait-elle rougir l'enfant ? — N'y a-t-il pas confusion dans l'esprit de l'enfant ? — Quand l'enfant exprime sa surprise et ses regrets au vieillard, que lui répond ce dernier ? — Pouvez-vous exprimer vous-même quelle différence existe entre un homme pauvre et un mendiant ? — La pauvreté est-elle une honte ? — Pourquoi la mendicité est-elle parfois honteuse ? — Quelle nouvelle confusion l'enfant fait-il quand il apprend que son trisaïeul était porte-balle ? — Comment le grand-père le détrompe-t-il ? — Quel éloge fait-il de son grand-père à lui ? — Quelle leçon morale donne-t-il à son petit-fils ? — Comment prouve-t-il que la bonté gagne les cœurs ? — Quel sentiment déclare-t-il éprouver en songeant à son aïeul ? — Quel effet physique se produit chez le vieillard pendant qu'il parle ? — Quel effet produisent chez l'enfant les paroles et l'émotion de son grand-père ? — Comment exprime-t-il ses sentiments ?

Classement des idées: Le morceau peut se diviser en trois parties. — Combien y a-t-il de paragraphes dans la première ? — Qu'est-ce que vous y apprenez ? — Combien de paragraphes forment la deuxième partie ? — Quelles leçons le grand-père donne-t-il à son petit-fils ? — Combien de paragraphes dans la troisième partie ? — Que vous y apprend l'auteur ?

Recherche de l'idée maîtresse: Quelle est donc l'idée maîtresse de ce morceau ? — Quel but s'est proposé l'auteur en l'écrivant ?

2. — **Plan:** Indiquez le plan suivi par l'auteur.

3. — **Genre:** Ce morceau est une petite narration destinée à donner une leçon morale.

4. — **Auteur:** Jules Girardin — (1832-1888). — Littérateur français, auteur d'un grand nombre de romans pour la jeunesse. Ses ouvrages sont pleins de finesse, de sentiment et souvent d'esprit chrétien.

5. — **Appréciation des idées:** La réflexion que l'auteur prête à Brigitte est-elle naturelle sur les lèvres d'une vieille ménagère ? — La colère de l'enfant vous semble-t-elle justifiée ? — Le rapprochement que l'enfant fait du grand-père avec le vieux Duclos, et avec le grand-père Simard vous surprend-il ? — Est-il habituel aux enfants de faire de semblables erreurs ? — Pourquoi ? — Est-il vrai que tout est peu de chose au prix de la bonté ? — Est-il croyable que le petit garçon ait été si ému des paroles du grand-père ?

b) Étude de la forme:

1. — **Propriété des termes:** Trouvez le sens *précis* des termes: impitoyable — acariâtre — piteusement — vexé — et dites s'ils conviennent vraiment à l'endroit où l'auteur les a employés.

2. — **Agencement des propositions:** Faites voir l'agencement des propositions dans cette phrase: « Crois-tu donc... » (paragraphe 6).

3. — **Étude de la forme au point de vue des applications grammaticales:** Dans cette expression: « ton grand-père à toi » les mots *à toi* ne vous semblent-ils pas de trop ? — Comment appelle-t-on cet emploi d'un mot qui semble une répétition inutile ? — Trouvez une autre expression semblable dans le même paragraphe. — Est-ce qu'il ne manque pas quelque chose dans ces deux phrases: « Là ! une tache sur la

nappe ! » – « En voilà un petit coq ? » – Lesquels ? – Pourquoi employer le subjonctif dans cette phrase: « Crois-tu que tous les hommes *aient* les mêmes défauts ? – Pourquoi écrivez-vous « les porte-balle » sans faire varier les deux mots qui le composent ? – Pourquoi le verbe *peut* est-il au singulier dans cette phrase: « un duc ou un prince peut être fier. »

4. – Style:

Figures: Trouvez dans le deuxième paragraphe une métaphore, deux antithèses – expliquez-les. Quelles figures forment les expressions: Je fus pris dans mon propre piège – faire leur chemin dans le monde – mon grand-père était bon comme du bon pain – tout prêt à rire et tout prêt à pleurer.

Correction: La phrase suivante est-elle grammaticalement correcte: « Oh ! grand-père, penser que ton grand-père à toi a porté le bissac, comme le vieux Duclos ! » Comment expliquez-vous cette négligence apparente de l'auteur ?

Qualités du style:

Clarté: Y a-t-il dans ce récit quelques phrases que vous n'avez pas comprises ? Est-ce que les mots employés sont simples ? – Les tournures naturelles ? – Donnez des exemples.

Concision: L'auteur aurait-il pu donner les mêmes leçons tout en retranchant quelque chose à la conversation du vieillard et de l'enfant ? – Essayez de retrancher quelques adjectifs, quelques adverbes, et voyez si le récit reste aussi vivant.

EXERCICES PRATIQUES

Langage: Était-ce charitable de la part de Brigitte de reprocher au grand-père d'avoir fait des taches sur la nappe ? – Pour-

quoi ? — Pourquoi Brigitte appelle-t-elle « petit coq », l'enfant qui prend, contre elle, la défense de son grand-père ? — Expliquez donc la différence qu'il y a entre un homme pauvre et un mendiant ? — Est-ce que tous les mendiants sont des vagabonds ? — Pourquoi un estropié, un infirme, un vieillard qui mendient doivent-ils être respectés et secourus ? — Vous connaissez des personnes très bonnes — dites comment se manifeste leur bonté.

Rédaction: Supposez que vous avez avec votre grand-père une conversation dans laquelle il vous fait connaître son origine très modeste, mais très honorable. Refaites cet entretien.

Conseils: Vous avez remarqué combien M. Girardin a finement amené la conversation — combien la forme dialoguée qu'il a donnée à son récit l'a rendu vivant et intéressant. — Essayez de l'imiter en imaginant l'occasion de l'entretien et en faisant, vous aussi, parler les personnages.

QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE

Consonne *v* articulée ou non.

La consonne **v** garde toujours son articulation propre, soit au commencement, soit au milieu du mot. Ex.: *vivre — vivant.*

v n'est final que dans quelques mots étrangers.

La consonne **w** n'est pas d'origine française, elle se prononce comme **v** dans quelques mots francisés tels que wagon — Wagner. Dans les mots anglais non francisés **w** se prononce comme **ou**. Ex.: *tramway* se dit: *tram-oué — Waterloo* se dit: *Vaterlo.*

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

vivà vivâ vive vivé vivu viveù viveû vivou
vivè vivi vivò vivô vivan vivin vivon vivun

Mots à expliquer: siège — élabora — escadre — rade — cerné — unanimité — capituler — joug.

APRÈS LA BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM 1759

Après la défaite des plaines d'Abraham, l'armée française se retira à Jacques-Cartier. On n'avait pas jugé Québec assez fortifié, ni suffisamment muni de vivres pour soutenir un siège en règle. C'est à Jacques-Cartier que Lévis vint rejoindre les troupes vaincues.

Lévis voulut continuer la guerre. Il élabora le plan de la reprise de Québec. Il rassembla à Montréal environ 3,000 soldats et, au printemps de 1760, il prit le chemin de la vieille capitale. Le 27 avril il est rendu à Sainte-Foye. Le lendemain, Murray, avec 3,000 Anglais, sort à sa rencontre. Le combat dure trois heures et se termine par la victoire des Français.

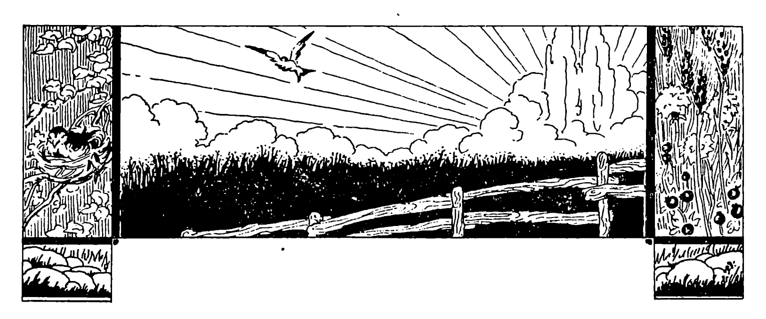
Lévis commença alors le siège de la ville. Malheureusement, le 15 mai, une escadre anglaise entra en rade et anéantit les derniers espoirs des vaillants soldats de France. Craignant de se voir cerné, Lévis opéra sa retraite et se replia sur Montréal, suivi de ses amis Bourlamaque et Bougainville.

Les trois armées anglaises qui comptent ensemble 20,000 hommes convergent alors sur Montréal. Le vaillant chevalier qui commande les troupes françaises n'a plus que 3,600 soldats. La partie est trop inégale. Monsieur de Vaudreuil tint donc un conseil de guerre dans lequel on résolut à l'unanimité de capituler, afin d'obtenir du moins quelques conditions avantageuses pour les colons que l'on ne pouvait plus sauver du joug anglais.

Le général Amherst signe la capitulation qu'on lui propose, mais refuse les honneurs de la guerre aux troupes françaises. M. de Lévis, indigné, se retire à l'Île de Sainte-Hélène avec les 2,200 hommes qui lui restent, et se prépare à combattre, ne voulant pas rendre honteusement son épée. Mais le salut de la colonie l'emporte dans le cœur de l'héroïque vaincu, et il finit par se rendre aux ordres de Vaudreuil. En signe de protestation contre le sort qui est fait à ses glorieuses troupes, Lévis fait brûler tous les drapeaux des régiments sur l'île même de Sainte-Hélène.

D'après J. Rutché, c.s.sp. et l'abbé A. Forget.
(Tiré de « Précis d'Histoire du Canada ».)

QUARANTE-SIXIÈME LECTURE



PRIÈRE DE L'ENFANT DES CHAMPS

... Oh ! laissez-nous, Seigneur,
Dans nos champs pleins de nids et de bleuets en fleurs,
Devant ce large ciel où l'aurore est si belle !
Là, les petits oiseaux prennent un libre essor,
Là, les petits enfants sont plus pieux encor,
Et la prière vole auprès de l'hirondelle.
Gardez à nos fronts purs, à notre blé vermeil,
Le baiser de la mère et celui du soleil.
Le moissonneur est gai lorsque la gerbe est blonde.
Pour les grands, les petits, les bons et les méchants,
Faites mûrir, Seigneur, les épis, car nos champs,
Ce sont les corbeilles du monde.

Mme Anais Ségalas.

QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE

Application du son de la voyelle *on*:

Le son **ô** fermé nasalisé donne le son **on.** Comme pour **ô** fermé les lèvres s'avancent en se contractant. De plus, le son est lancé, partie en avant, partie aux fosses nasales.

Si le son **on** s'arrête dans la bouche, ou bien, il est écrasé, plat: beon-beon (bonbon) ou bien, il est trop nasal, ayant toute sa résonance aux fosses nasales. Il faut éviter avec soin ces deux défauts.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.
bonbà bonbâ bonbe bonbé bonbu bonbeù bonbeû bonbou
bonbè bonbi bonbô bonbò bonban bonbin bonbon bonbun

Mots à expliquer: Algérie — sauvegarde — talisman — spahi — état-major — Kabyles.

LA MÉDAILLE DU MARÉCHAL BUGEAUD

La veille du jour où le maréchal Bugeaud devait partir pour l'Afrique, afin d'y prendre le gouvernement de l'Algérie et la direction de la guerre, une de ses pieuses filles lui demanda d'accepter de sa main une médaille de la sainte Vierge. Ce sera, lui dit-elle, une sauvegarde au milieu des périls sans nombre auxquels vous allez être exposé. Le maréchal, ému, laissa sa fille lui placer sur la poitrine, attachée à un simple cordon, une médaille d'argent: il ne devait plus se séparer de ce précieux talisman.

Un jour d'expédition, s'apercevant, deux heures après le départ, qu'il avait oublié sa médaille, il appela un spahi et lui dit: « Mon brave, ton cheval arabe peut faire quatre lieues à l'heure. J'ai laissé ma médaille suspendue à ma tente dans le camp; je ne veux pas livrer de batailles sans elle. J'arrête l'armée, et montre en main, je t'attends dans une heure. »

Le cavalier partit à toute bride et fut de retour une heure après. Quand il présenta la médaille au maréchal, ce guerrier, lui aussi sans peur comme sans reproche, la baisa en présence de tout son état-major, la replaça sur sa poitrine, et dit à haute voix: « Maintenant je puis marcher. Avec ma médaille, je n'ai jamais été blessé. En avant, soldats, allons battre les Kabyles ! »

L'année suivante, en l'honneur des succès obtenus contre les Kabyles, Monseigneur Dupuch, alors évêque d'Alger, invita à dîner le maréchal et vingt de ses principaux officiers. Après le repas, comme on causait dans le salon, le maréchal Bugeaud voyant que Monseigneur agitait sa croix épiscopale, lui dit en souriant: « Vous croyez peut-être, Monseigneur, être seul à porter pareille chose sur votre poitrine. — Est-ce que, par hasard, M. le

maréchal viserait à l'honneur de l'épiscopat ? — Non, Monseigneur, mais cela ne m'empêche pas de porter sur ma poitrine quelque chose comme votre croix. » Et le beau guerrier montra sa médaille en ajoutant: « C'est ma sauvegarde. Depuis que je l'ai



reçue de ma fille, je n'ai jamais livré une bataille sans la porter sur moi. »

Marie s'est plu à récompenser la confiance pieuse de l'enfant et l'acte de foi du vieux maréchal. Il est sorti sain et sauf de tous les périls de ses dix-huit campagnes, où tant de braves tombèrent à ses côtés sous les coups des Arabes. Sa petite médaille était encore suspendue à son cou, lorsqu'il mourut, quelques mois après son

départ d'Alger, dans les sentiments les plus admirables. Sa pieuse fille, Madame la Comtesse Feray d'Isly, des mains de laquelle il l'avait reçue, l'a reprise après sa mort avec un religieux respect, et l'a donnée à Monseigneur Lavigerie pour le sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique. C'est là qu'on peut voir aujourd'hui, encadrée dans un cercle d'or, l'humble mais précieuse médaille du maré-chal Bugeaud.

QUARANTE-HUITIÈME LECTURE

Consonne *x* articulée ou non.

La consonne **x** est articulée:

k dans excès — exsanguë, etc. — **ks** dans larynx — Ajax — auxi-liaire — Maxime — expérience, etc. — **gs** dans exercice — exhorter Xavier, etc. — **ss** dans dix — Auxerre — Bruxelles. — **z** dans deuxième — dixième — sixième.

La consonne **x** est inarticulée:

dans: paix — faux — flux — voix — (mots invariables) — et dans toutes les finales en *aux* et en *eux*. Ex.: *égaux* — *journaux* — *neveux* — *Évreux*, etc.

Consonne *z* articulée ou non.

La consonne **z** est généralement articulée:

1. — **z** placé au commencement ou dans le corps du mot. Ex.: *zéro* — *bazar* — *Zénon*, etc.
2. — **z** final dans quelques noms propres: Ex.: *Rodez* — *Suez* — *Rodriguez* — *Metz* (Mèze).

Exception: Retz (cardinal Rè).

Consonne **z** inarticulée:

z final de mots autres que des noms propres. Ex.: *nez* — *riz* — *chez* — *rez-de-chaussée* — *vous lisez* — *Plessis-les-Tours*, etc.

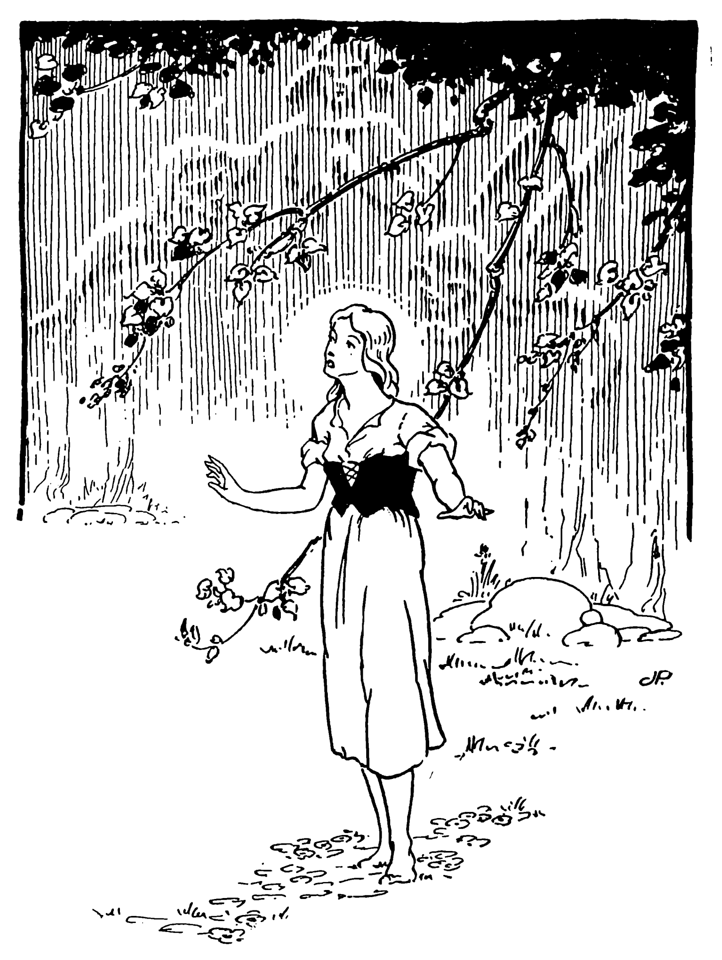
Exceptions: gaz — ranz — fez.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

xafà xafâ xafe xafé zitu ziteù ziteû zitou
xafè xafi xafô xafò zitan zitin ziton zitun

L'ENFANCE DE JEANNE D'ARC

Qui ne connaît Jeanne d'Arc, l'une des plus pures gloires de la France ! Son nom éveille dans tout cœur français des sentiments d'admiration, de respect et de reconnaissance.



Jeanne naquit à Domrémy dans un riant vallon arrosé par la Meuse. Son père, Jacques d'Arc, et sa mère Isabelle Romée, étaient d'honnêtes cultivateurs. Dès le premier âge, Jeanne se

distingua par la pratique fidèle de toutes les vertus chrétiennes, principalement par la pureté angélique de sa vie. Encore petite fille, elle aidait de ses mains ses parents dans leurs travaux; dans les champs, où elle accompagnait son père, elle ne refusait pas de s'employer parfois à conduire la charrue.

Pieuse et douce, elle se faisait volontiers la servante des pauvres et des malades; elle aimait à couronner la Vierge du village des fleurs des champs qu'elle avait tressées en guirlandes.

Vers l'âge de treize ans, Jeanne entend des voix mystérieuses qui l'effrayent d'abord, mais dans lesquelles elle prend vite confiance; car elles ne lui donnaient que de bons conseils. Plus tard, Jeanne vit de ses propres yeux la radieuse apparition. C'était saint Michel, l'ange des batailles. Il lui racontait la pitié qui était au cœur de la France, et lui disait de partir et d'aller au secours du roi.

Il insista longtemps sur ce conseil qui remplissait d'effroi l'humble bergère, et lui annonça la visite de sainte Marguerite et de sainte Catherine. Les saintes, en effet, apparurent à Jeanne, couronnées de belles roses; et de leur douce voix lui répétèrent ce que l'ange lui avait dit au sujet de sa mission, la pressant chaque fois plus vivement de se hâter.

Après plusieurs années de résistance, Jeanne obéit enfin à la voix de l'archange qui lui disait sans cesse:

« Va ! Va ! fille de Dieu ! »

QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE

Application du son de la voyelle *un*:

Des quatre sons des voyelles nasales le son **un** est celui qui comporte le plus de résonance nasale.

La bouche s'ouvre comme pour **eu** fermé, les lèvres sont très tendues en avant, et le son est lancé, partie au delà des lèvres, partie aux fosses nasales. Il faut éviter de prononcer **un** comme **in**; lindi pour lundi, chaquin pour chacun.

Exercice spécial: Sons purs — articulation nette.

nunlà nunlâ nunle nunlé nunlu nunleù nunleû nunlou
nunlè nunli nunlò nunlô nunlan nunlin nunlon nunlun

Mots à expliquer: bûcher — massif — mitre — hérétique — relapse — apostate — fagot — pucelle.

MORT DE JEANNE D'ARC

Le bûcher était dressé sur un massif de plâtre. Lorsqu'on y fit monter Jeanne, on plaça sur sa tête une mitre où étaient écrits



ces mots: « Hérétique, relapse, apostate, idolâtre ». Frère Martin Ladvenu, son confesseur, était monté sur le bûcher avec elle; il y était encore quand le bourreau alluma le feu. Jésus ! s'écria Jeanne; et elle fit descendre le bon prêtre. Tenez-vous en bas, lui dit-elle; levez la croix devant moi, que je la voie en mourant, et

dites-moi de pieuses paroles jusqu'à la fin. Elle assura encore que ses voix venaient de Dieu, qu'elle ne croyait pas avoir été trompée, et qu'elle n'avait rien fait que par ordre de Dieu. Aussi, protestant de son innocence et se recommandant au ciel, on l'entendit encore crier à travers la flamme; le dernier mot qu'on put distinguer fut: « Jésus ! »

Un homme d'armes anglais avait juré de porter un fagot de sa propre main au bûcher; quand il approcha pour faire ce qu'il avait dit, entendant la voix de Jeanne qui criait Jésus, le cœur lui manqua, et on le porta en défaillance à la première taverne. Dès le soir, il alla trouver Frère Isanbart, se confessa à lui, dit qu'il se repentait d'avoir tant haï la pucelle, qu'il la tenait pour sainte femme, et qu'il avait vu son âme s'envoler des flammes vers le ciel sous la forme d'une colombe. Le bourreau vint aussi se confesser le jour même, craignant de ne jamais obtenir son pardon de Dieu.

BARANTE.

CINQUANTIÈME LECTURE

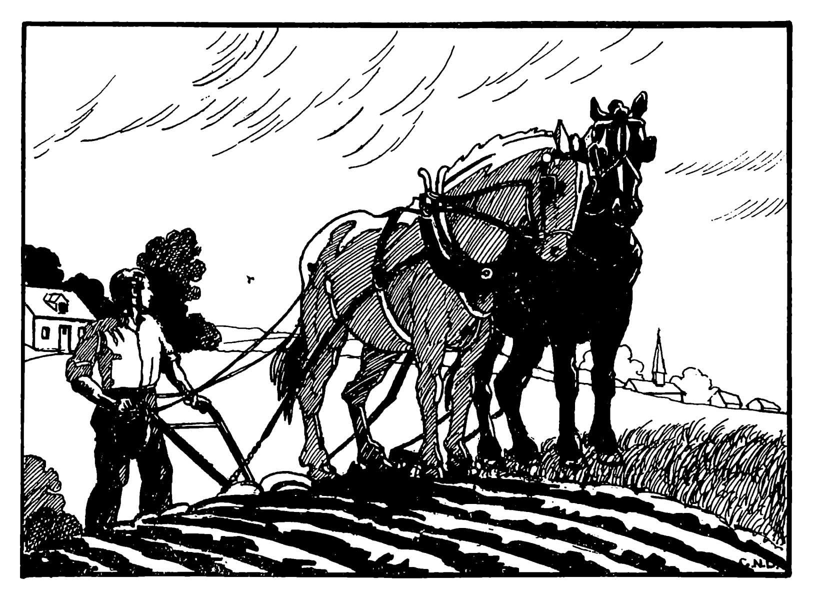
AU PAYSAN CANADIEN

Paysan canadien, à ton immense effort,
Nous devons aujourd'hui d'être ce que nous sommes:
Race qui pour grandir a méprisé la mort,
Peuple deux fois béni, peuple de gentilshommes.

Sans doute, tu n'as pas parcouru l'univers;
Le sol et le ciel bleu furent ton premier livre;
À l'or tu préféras tes grands érables verts,
Et tu savais lutter, puisque tu savais vivre !

Les vastes horizons de ton riche pays
Ont fait les horizons plus vastes de ton âme.
Paysan, tu fus beau, sans le savoir ! Et puis,
Que t'importe, dis-moi, que le monde t'acclame !

Nous te remercions, sublime pionnier,
D'avoir, par ton labeur, gardé notre jeunesse.
D'autres t'appelleront, peut-être, roturier !
Nous, nous te donnerons des titres de noblesse.



Va, ce n'est pas encor l'heure de ton repos;
Un cœur comme le tien n'a jamais trop de gloire.
Et si nous sommes tous les enfants de héros,
Tu ne seras plus seul pour écrire l'histoire !

Oui, nous travaillerons ensemble, tu le veux ?
Ennemis de la peur, des haines et des grèves;
Et lorsque tu seras devenu vieux, très vieux,
Nous veillerons sur tes cheveux blancs et tes rêves...

Et pour avoir usé sur le sol tes genoux,
Paysan, l'avenir t'apparaîtra sans voiles;
Joyeux, tu t'en iras, croyant revivre en nous,
Te reposer là-haut, derrière les étoiles !

JEAN BRUCHÉSI.

7e année

PHONÉTIQUE

ÉTUDE DES LIAISONS

Faire une liaison en lisant consiste à prononcer la consonne finale d'un mot, unie à la voyelle initiale du mot qui suit immédiatement. Ex.: *Vous avez un joli chapeau,* se lit: *Vous zavez zun joli chapeau.* Sans liaison il faudrait lire: *Vou avé un joli chapeau.* Mais la langue française ne souffre pas volontiers ces rencontres de deux voyelles qui choquent l'oreille: **ou, a, e, un.** C'est pourquoi elle exige des liaisons qui lui donnent une grande partie de son harmonie.

Nombre de liaisons. — On pourrait compter presque autant de liaisons qu'il est de consonnes finales devant un mot commençant par une voyelle ou un **h** muet. Toutefois il est des consonnes qui se lient plus rarement que d'autres. Ex.: **p** dans un *coup imprévu* au singulier, ne se lie pas, et l'on prononce: *ce cou imprévu,* tandis qu'au pluriel, l'**s** de coups se lie avec la voyelle **i** de imprévu, et l'on prononce: *coups zimprévus.*

Règles des liaisons. — Il n'existe pas de règles précises qui puissent servir de direction invariable dans l'emploi ou l'omission des liaisons. Comme elles sont avant tout matière d'euphonie, c'est le bon goût, l'oreille qui jugent en dernier ressort si, oui ou non, il faut dans certains cas faire ou omettre une liaison.

Il convient cependant de donner des principes généraux qui aident à former ce goût euphonique, afin de rendre de plus en plus l'oreille bon juge en la matière.

Il est des cas où les consonnes finales se lient fréquemment aux mots suivants; d'autres cas, où elles se lient plus ou moins fréquemment; d'autres, où elles se lient rarement; et enfin d'autres cas encore où elles ne se lient pas. De là, quatre catégories de liaisons:

1° liaisons fréquentes;
2° liaisons plus ou moins fréquentes;
3° liaisons très rares;
4° liaisons interdites.

Première catégorie: *liaisons fréquentes des consonnes finales* **s** *doux et* **t**.

Les liaisons les plus fréquentes et les plus nécessaires à l'harmonie de la langue française, sont les liaisons de la consonne **s** et de ses équivalents, **z** et **x** inarticulés, et les liaisons de la consonne **t** et de son équivalent **d** quand il est inarticulé.

Les liaisons de ces consonnes se font généralement dans les cas suivants:

1. — Toutes les personnes des verbes.
   Ex.: *Je viens à vous. Venez à moi. Je veux atteindre ce but. Ils ont aimé leur pays. Il se rend à l'école.*

2. — Adverbes liés aux verbes ou à l'adjectif.
   Ex.: *Cette élève fort aimable est très estimée de ses compagnes.*

3. — Substantifs pluriels qui se suivent.
   Ex.: *Les nids et les fleurs* (ou bien) *nids et fleurs.*

4. — Noms composés qui n'ont pas de singulier.
   Ex.: *Champs-Élysées, États-Unis, arts et métiers.*

5. — Adjectifs placés après ou avant le substantif.
   Ex.: *De petits enfants. Cet hiver. Des livres intéressants. Parfait ordre.*

6. — Pronoms personnels: nous, vous, ils, elles, et le pronom les, suivi d'un verbe ou de **en**, **y**.
   Ex.: *Nous avons joui. Vous avez parlé. Ils ont joué. Elles aiment l'étude. Elles en ont demandé. Ils y sont allés. Je les appelle.* De même du pronom **on**. Ex.: *On y va. On en voit beaucoup*, etc.

7. — Un grand nombre de mots invariables.
   Ex.: *Dans un livre. Avec amour. Chez elle. Devant une maison*, etc.

8. — Expressions composées.

Ex.: *De moins‿en moins. De mieux‿en mieux. Vis‿à vis. Plus‿ou moins. Tout‿à fait. De temps‿à autre,* etc.

Deuxième catégorie: *liaisons plus ou moins fréquentes.*

Un certain nombre de liaisons avec **s, t** et avec leurs équivalents **x, z** et **d** forment assez souvent des exceptions à la première catégorie de liaisons et peuvent, en ce cas, être rangées dans une deuxième catégorie de liaisons moins nécessaires à l'harmonie de la langue, et partant moins fréquentes. Cette deuxième catégorie comprend les cas suivants:

1. — *Consonnes finales* **s, t** *inarticulées.*

En général les consonnes finales **s, t** et leurs équivalentes inarticulées (non prononcées), restent non liées au singulier, mais sont liées au pluriel. Ex.: *Un cas / extraordinaire, des cas‿extraordinaires. Une voix / aiguë, des voix‿aiguës. Un accident / imprévu, des accidents‿imprévus. Un différend / étrange, des différends‿étranges.*

2. — *Finales* **es** *des substantifs.*

En général aussi, les finales **es** des noms ne se lient au mot suivant que pour faire entendre clairement le pluriel de ce mot. En effet, tandis que les mots pluriels: hommes / et femmes, sans liaison, font entendre tout aussi bien le sens singulier: homme et femme; avec liaison au contraire, hommes‿et femmes font entendre le sens pluriel de ces deux substantifs, c'est-à-dire le sens exact de ces deux termes.

3. — *Finales* **ent** *des verbes.*

Il en va de même des finales **ent** des verbes. Ex.: *Ils courent / à la maison,* sans liaison, s'entend au singulier et c'est un sens faux; *ils courent‿à la maison* avec liaison du **t**, laisse entendre le sens exact de ces mots, c'est-à-dire le sens pluriel.

Dans il court, au singulier, on peut et l'on doit même lire et dire: il court / à la maison, sans liaison, parce que le sens de l'idée n'en souffre pas.

Donc, quand les liaisons à elles seules empêchent que l'auditeur ne fasse erreur sur le sens singulier ou pluriel de l'idée, il faut bien se garder d'omettre ces liaisons.

4. — *Liaisons facultatives.* Dans les deux cas précédents, si le sens du pluriel est suffisamment indiqué par ailleurs, la liaison devient alors facultative. Ex.: *des choses / exquises* (ou bien) *des choses ‿ exquises — elles ‿ aiment / à lire* (ou bien) *elles ‿ aiment ‿ à lire. — Dites / un seul mot* (ou bien) *dites ‿ un seul mot.*

Les liaisons facultatives sont omises ou non, selon le goût, le tact du lecteur. Ce goût lui-même a pour base, le plus ou moins d'élévation du style. C'est ainsi que presque toutes les liaisons facultatives sont omises dans la conversation et dans le style familier, tandis qu'on les fait entendre très souvent dans le style soutenu: prose ou poésie. Ex.: la liaison *deux ‿ heures ‿ et demie,* qui est tout à fait reçue dans le style oratoire, devient du pédantisme ou de l'affectation, si on l'emploie dans la conversation, ou dans une lecture au genre familier.

5. — *Finales* **er**: *infinitif des verbes.*

Cette finale se lie le plus souvent au mot suivant dans la lecture et dans le discours, mais non dans la conversation. Ex.: *Il est des mystères que Dieu se doit de se réserver ‿ à lui seul. Une petite fille égoïste s'applique à se réserver / en tout la meilleure part.*

Le mot composé **laisser-aller** ne se lie jamais. Ex.: *On ne doit se permettre aucun laisser-aller en compagnie.*

Liaisons plus ou moins fréquentes: voyelles nasales.

1. — *Finale* **ain**.

De toutes les voyelles nasales, c'est la finale **ain** qui se lie le plus facilement au mot suivant, mais dans le cas seulement où cette finale fait partie d'un adjectif placé devant un substantif. Ex.: *Certain objet, vilain esprit* qui se lisent tout comme si la finale était au féminin.

2. — *Finales* **in, on, un.**

Mais il n'en va pas de même des finales **in, on, un** qui ne se changent pas en finale féminine, **ine, one, une,** mais gardent leur finale au masculin tout en se liant au mot suivant. Ex.: *malin esprit, fin aspect* se lisent: *malin nesprit, fin naspect; mon amie, son élève,* qui se lisent: *mon namie, son nélève; un ouvrage, un homme,* qui se lisent: *un nouvrage, un nhomme.*

3. — *L'adjectif* **divin**, *exception.*

L'adjectif **divin** fait exception à la règle précédente, d'après Gondal, Dupont Vernon, Brémont, Charles Le Roy et autres. Et de même qu'on chante depuis des siècles: Il est né le Divine Enfant, par analogie sans doute, l'on dit aussi: Divine Esprit, divine amour, divine espoir, l'oreille n'étant pas plus offensée d'ailleurs de cette prononciation qu'elle ne l'est d'entendre: un bonne enfant au lieu d'un bon nenfant.

4. — *L'adjectif* **bon,** *exception.*

Comme on le voit, à l'adjectif divin s'ajoute l'adjectif **bon** qui change aussi sa finale **on** en finale féminine **one** devant un mot commençant par une voyelle ou un **h** muet. Ex.: *un bon exemple, un bon homme,* qui se lisent: *un bonne exemple, un bonne homme,* et non *un bon nexemple, un bon nhomme.*

5. — *Les mots* **bien, rien.**

Les mots **bien, rien** ne se lient au mot suivant que lorsque **bien** est adverbe et **rien** pronom. Ex.: *Vous êtes bien aimable*: *Il n'y a rien à craindre.* Employés comme substantifs, ces deux mots ne se lient jamais. Ex.: *Un bien / impérissable, un rien / effraie ces enfants.* D'ailleurs, l'**n** final d'un *substantif* ne se lie *jamais*: Ex.: *mettez fin / à leurs peines,* non *mettez fin na leurs peines.*

6. — *Le pronom* **on.**

Le pronom **on** se lie presque toujours. Ex.: *On‿est heureux quand on‿a accompli son devoir.*

7. — *Le pronom* **en.**

Le pronom **en** ne se lie que si le sens l'unit très rigoureusement au mot suivant; dans le cas contraire, il ne se lie pas. Ex.:

Elle m'en a parlé, où **en** est strictement lié à, a parlé, mais on dirait sans liaison: *Parlez-en / à votre mère,* parce que cette fois, parlez-en se détache mieux de, à votre mère.

8. — *Finale* **an.**

La finale **an** ne se lie jamais. Ex.: *Un plan / étudié, un ruban / étroit.*

Troisième catégorie: *liaisons très rares. — Liaisons interdites.*

1. — *Finale* **es** *des verbes.*

Ces finales ne se lient jamais dans la conversation ou dans le style familier. Ex.: *Tu donnes / à qui te demande,* et non: *Tu donnes à qui te demande.* Dans le style très élevé, le style lyrique surtout, ces mêmes finales se lient presque toujours au mot suivant. Ex.: *Seigneur toi qui donnes au lys des champs...* Elles se lient encore, dans la poésie (genre élevé) pour éviter les hiatus et pour donner la juste mesure des vers.

2. — *Finales* **rs, rt** *des substantifs singuliers ou des verbes.*

Ces finales **s, t** ne se lient pas au mot suivant. Ex.: *Un secours / inattendu, un départ / imprévu. Je pars / à l'instant. Il sort / avec mon ami.* Et parfois cette suppression de l'**s** final comme liaison, s'étend même au substantif pluriel. Ex.: *Des vers / admirables.*

Il est bon de remarquer que l'idée du mot admirable ne devient ici que plus forte sans liaison, à condition cependant, que l'on ait soin de mettre dans la voix, avant le mot admirables, un petit retard, un arrêt très court.

3. — *Poésie. — Prose élevée.*

Dans la *poésie* et dans la *prose élevée,* il est plus euphonique de faire la liaison avec **s** de la finale **rs** que de la faire avec **r** de cette finale. Ex.: *L'univers entier.* Mais la liaison avec **t** de la finale **rt,** étant de consonnance dure pour l'oreille, doit toujours être évitée. Il n'y a guère que: *mort-aux-rats,* qui se lit: *mort-aux-rats,* et l'adverbe fort qui fassent exception. Ex.: *Cela m'est fort agréable,* mais on dit: *un fort / inattaquable* (substantif).

4. — *Le mot* **toujours.**

Le mot **toujours** se lie aussi avec **s** généralement dans le style soutenu. Ex.: *La vertu est toujours estimée pour elle-même.*

Ce mot se lie avec **r** en conversation et dans le style familier. Ex.: *On doit toujours accepter poliment un bon conseil,* qui se lit: *On doit toujours raccepter,* etc...

5. —*Les mots* **vers, envers, à travers, hors.**

Ces mots souffrent difficilement la liaison même dans le style soutenu; toutefois, il semble que: *envers zelle,* soit moins dur à l'oreille que: *enver relle.*

6. — *Le mot* **volontiers.**

Le mot **volontiers** ne se lie jamais, ni avec **r,** ni avec **s.** Ex.: *J'irai volontiers / avec vous.*

7. — *Noms propres.*

L's des *noms propres* n'est jamais lié. Ex.: *Louis / et Jean entendirent l'orateur.*

8. — *Mots composés.*

L's intérieur. des *mots composés* ne se lie pas, mais la consonne qui précède l'**s** se lit. Ex.: *Des arcs-en-ciel, des pots-au-feu,* se prononcent: *des arcs-ken-ciel, des pots-tau-feu.*

9. — *Les mots* **autrefois, parfois, quelquefois, désormais, longtemps, puis.**

Ces mots se lient parfois dans le style soutenu seulement.

10. — *Les mots* **chacun, quelqu'un, combien.**

Ces mots se lient parfois dans le style soutenu seulement. mots: *un à un, l'un et l'autre* se prononcent: *un na un, l'un né l'autre.*

11. — *Les mots* **et, tout.**

Le **t** de **et** n'est jamais lié, non plus que le **t** de **tout**, (substantif).

12. — *Substantifs singuliers aux finales nasales* **an**, **in**, **on**, **un**.

Ces substantifs singuliers ne se lient jamais. Ex.: *Un ruban / étroit, un voisin / importun, un garçon / attentif, un parfum / importé.*

Liaisons interdites devant **h** *aspiré.*

Le **h** aspiré empêche toute liaison avec la voyelle qui suit, c'est même là, d'après certains auteurs de diction, l'unique signification du mot aspiré; de sorte que, pour eux, la harpe, ou la arpe ont absolument la même valeur pour l'oreille.

Soit, pour le mot harpe – mais, quand le **h** aspiré fait partie d'un mot marquant une idée ou un sentiment très fort, il est bien difficile de se défendre en le prononçant de l'accompagner d'une légère aspiration, ou expiration, ce qui est plus juste. Cela est exigé en effet, par l'expression naturelle du mot. Ainsi les mots: *haine, honte,* diraient à peine ce qu'ils signifient, s'ils étaient prononcés: *aine, onte,* sans le **h** légèrement aspiré.

C'est sans doute pour cette raison d'expression vraie que Monsieur Georges Le Roy dit dans sa *Grammaire de la diction,* p. 89: « La consonne **h** aspirée doit toujours être aspirée dans la diction soutenue. »

LEÇONS SUPPLÉMENTAIRES DE PHONÉTIQUE

Divers cas de prononciations spéciales à certains mots

1. – Mots qui se prononcent de manières différentes selon le cas où ils sont employés. Ex.: Le mot *donc* qui se prononce *donk* – ou *don* selon le cas.
2. – Mots où il y a conflit entre l'orthographe et la prononciation. Ex.: *femme* – *gageure* qui se prononce *fame* – *gajure.*
3. – Mots où la consonne double est prononcée simple ou double. Ex.: *addition* prononcé *adition* – *reddition* prononcé *red-dition.*
4. – Mots dont la prononciation est discutée chez les auteurs de phonétique. Ex.: le mot *arsenic* – prononcé *arsenik* par tel auteur, et *arseni* par tel autre.

Remarque. – Les mots de cette dernière catégorie sont dans les leçons qui suivent, marqués d'astérisques, et la prononciation maintenue dans ce manuel est toujours celle de l'un ou l'autre des auteurs: Hatzfeld; – Darmesteter (diction-

naire); Ph. Matinon (Docteur ès Lettres); Charles Bruneau (professeur à la Faculté des Lettres de Nancy).

La consonne *c* se prononce:

1. — **g** dans: zinc — second — seconder — secondement — secondaire.
2. — **k** dans: échecs * (jeu) — arsenic * — anspect (terme de marine) — cric (onomatopée) — porc (sing.) — porc-épic — donc:
   a) premier mot d'une conclusion. Ex.: *Vous voulez réussir, donc (donk) travaillez.*
   b) employé en liaison: Que vous êtes donc aimable.
   Exceptions: cri(c) (machine) — cri(c)-cri(c) — por(cs) (pluriel) — du por(c) frais — du por(c) salé — et don(c) en dehors des cas mentionnés ci-dessus. Ex.: *Vous êtes don(c) résolu à faire cette démarche?*
   Expressions: Venez donc — prêtez-moi don(c), etc.

PREMIÈRE LECTURE

L'ART DE LA LECTURE

Aujourd'hui, tout le monde doit apprendre à lire et à parler, puisque tout le monde peut être obligé de parler et de lire.

Les élèves des écoles primaires auront certainement à lire tout haut, et plus d'une fois dans le cours de leur vie, un rapport, un compte-rendu, un exposé de situation, un projet. S'ils lisent mal, ne s'exposent-ils pas à être mal entendus, mal compris, et peut-être même quelque peu tournés en ridicule? S'ils lisent bien, leurs discours ne sera-t-il pas plus clair, plus convaincant? C'est incontestable.

Les notions de lecture qu'ils auront acquises à l'école les suivront donc dans la vie; ils utiliseront comme hommes ce qu'ils auront acquis comme élèves.

Cet art convient encore mieux aux femmes qu'aux hommes. Elles tiennent de la nature une souplesse d'organes et une facilité d'initiative qui se prêtent à merveille au talent de la lecture.

J'ajoute que ce talent, qui, chez les hommes, est un instrument de travail, un moyen de succès professionnel peut se lier, pour les femmes, à leurs plus douces occupations d'intérieur, à leurs plus chers devoirs de famille.

Elles sont filles, sœurs, mères, femmes; plus d'une a vu ou verra auprès d'elle un vieux père infirme, une mère frappée d'un grand deuil, un enfant malade, le père ne peut plus lire, ses yeux le lui défendent; la mère ne veut pas lire, son cœur s'y refuse; l'enfant voudrait bien lire, mais il ne sait pas.

Quelle joie pour la jeune fille de pouvoir, à l'aide de quelques pages bien lues, calmer celui qui souffre, consoler celui qui pleure, distraire celui qui crie ! C'est donc au nom de leurs plus doux sentiments que je dirai: « Apprenez à lire, et tâchez d'acquérir un talent qui peut devenir une vertu. »

E. LEGOUVÉ.
(*L'Art de la lecture.*)

DEUXIÈME LECTURE

L'INSTITUTEUR DES INSTITUTEURS

C'est à Jean-Baptiste de la Salle qu'il était réservé d'organiser, au XVIIe siècle, l'enseignement des enfants du peuple.

Il n'inventa pas l'école primaire, il la développa jusqu'à ses limites rationnelles. Il assura l'éducation gratuite de la classe pauvre, et surtout il forma des professeurs, et c'est à ce titre qu'il mérita d'être appelé « l'instituteur des instituteurs. »

Jean-Baptiste de la Salle avait l'esprit clair et positif; il entrevoyait aussi bien les lois de l'intelligence que celles du cœur.

Jusqu'à lui, on pratiquait l'enseignement individuel. Le maître prenait l'un après l'autre, chaque écolier pour lui expliquer sa leçon, la lui faire répéter, et lui apprendre à travailler. Cette méthode était déplorable par le temps qu'elle faisait perdre et par la suppression de toute initiative chez l'enfant.

Monsieur de la Salle rompit avec ces usages, et inaugura l'enseignement simultané. Il fit en sorte que le maître s'adressât à tous les enfants à la fois, afin de susciter l'attention et l'émula-

tion. En même temps, il répartit les élèves en classes séparées, suivant leur âge et leur progrès.

Et ce pédagogue avisé, au contraire de ceux d'aujourd'hui qui abusent des livres annotés, veut que l'enfant donne de lui-même, qu'il réfléchisse et qu'il soit exercé à découvrir les notions qu'on veut lui faire acquérir. « Que le Frère, dit-il, se garde d'aider trop



« facilement les élèves à répondre aux questions qui leur sont « posées, mais qu'il les habitue à chercher avec ardeur ce qu'ils « peuvent trouver eux-mêmes. Il ne se contentera pas de leur « donner l'énoncé des questions ou des problèmes à résoudre, il « les obligera à en inventer d'autres suivant leur capacité. »

On devine ce que l'application d'une telle méthode donna rapidement d'avantage aux écoles des Frères.

Mais une autre réforme capitale pour l'époque, rendit attrayant le nouvel enseignement inauguré par l'Institut. Jean-Baptiste de la Salle, malgré les résistances les plus opiniâtres, voulut qu'on apprît à lire aux enfants en français et non en latin. « Le « premier livre, dit-il, dans lequel les écoliers apprendront à lire « dans les écoles chrétiennes sera rempli de toutes sortes de sylla- « bes françaises, et on n'apprendra ensuite à lire en latin dans le

« psautier qu'à ceux qui sauront parfaitement lire en français. »

Ainsi, « l'Instituteur des instituteurs » a été le premier à vouloir que le peuple abordât l'étude dans la langue nationale.

Le 24 mai 1900, Sa Sainteté Léon XIII a placé Jean-Baptiste de la Salle sur les autels.

(*D'après Fernand Laudet*
de l'Institut de France.)

TROISIÈME LECTURE

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction

LE PETIT CHAT

C'est un petit chat noir effronté comme un page.
Je le laisse jouer sur ma table souvent.
Quelquefois il s'assied sans faire de tapage;
On dirait un joli presse-papier vivant.
Rien en lui, pas un poil de son velours ne bouge;
Longtemps il reste là, noir sur un feuillet blanc,
À ces minets tirant leur langue de drap rouge,
Qu'on fait pour essuyer les plumes, ressemblant.
Quand il s'amuse, il est extrêmement comique,
Pataud et gracieux, tel un ourson drôlet.
Souvent je m'accroupis, pour suivre sa mimique,
Quand on met devant lui la soucoupe de lait.
Tout d'abord de son nez délicat il le flaire,
Le frôle, puis, à coups de langue très petits,
Il le happe; et dès lors il est à son affaire,
Et l'on entend pendant qu'il boit, un clapotis.
Il boit, bougeant la queue, et sans faire une pause,
Et ne relève enfin son joli museau plat
Que lorsqu'il a passé sa langue rêche et rose
Partout, bien proprement débarbouillé le plat.
Alors, il se pourlèche un moment les moustaches,

Avec l'air étonné d'avoir déjà fini,
Et comme il s'aperçoit qu'il s'est fait quelques taches,
Il se lisse à nouveau, lustre son poil terni.
Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux agates;
Il les ferme à demi, parfois en reniflant,
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes,
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

EDMOND ROSTAND.

Sens des mots: Que signifient les mots: effronté — page — presse-papier — minets — pataud — ourson — drôlet — je m'accroupis — mimique — clapotis — rêche — agates.

Sens des phrases: Expliquez le sens des phrases suivantes: pas un poil de son velours ne bouge; — il est extrêmement comique; — je m'accroupis pour suivre sa mimique; — on entend un clapotis; — il se pourlèche un moment les moustaches; — il lustre son poil.

Résumé oral du morceau.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Analyse et classement des idées: En combien de parties pouvez-vous diviser le morceau? — Quel titre pourriez-vous donner à la première partie (10 premiers vers) ? — à la seconde (10 vers) ? — à la troisième (8 derniers) ? — À quoi l'auteur compare-t-il le petit chat ? — Pourquoi ? — À quel moment le chat est-il surtout comique ? — Quelle comparaison fait encore Edmond Rostand ? — Quand le poète aime-t-il surtout à observer le petit chat ? — Que fait d'abord le chat ? — Pourquoi, pensez-vous ? — Que fait-il ensuite ? — Qu'est-ce qu'on entend quand le chat boit ? — S'arrête-t-il en buvant ? — Quand relève-t-il enfin son museau ? — Son déjeuner fini, que fait le chat ? — À quoi l'auteur compare-t-il ses yeux ? — Quels gestes fait-il alors ?

Recherches de l'idée maîtresse: Quelle impression Rostand a-t-il voulu nous donner en écrivant cette petite pièce ? — Quelle est l'idée-mère de ce morceau ?

2. — **Plan:** Rétablissez le plan suivi par l'auteur.

Portrait du petit chat (10 vers)	Il est noir, effronté. Il joue souvent sur la table de travail. Assis, il ressemble à un presse-papier. Il reste longtemps sans bouger. Il ressemble à un essuie-plumes de drap. Quand il s'amuse, il est comique, pataud, gracieux.
Déjeuner du petit chat (10 vers)	Je m'accroupis pour l'observer. Il flaire le lait. Il le happe à coups de langue. Il fait entendre un clapotis. Il boit sans faire une pause. Il bouge la queue en buvant. Il ne relève son museau que lorsqu'il a débarbouillé le plat.
Toilette du petit chat (8 vers)	Il pourlèche ses moustaches. Il nettoie les taches en lustrant son poil. Il a les yeux comme deux agates. Il les ferme et renifle. Il se renverse, le museau dans les pattes. Il s'étend comme un tigre.

3. — **Genre:** Ce morceau est une description, genre littéraire qui consiste à faire connaître les traits, les caractères des choses pour permettre à ceux qui ne les connaissent pas de s'en faire une idée. Ici, Rostand nous dit la couleur du petit chat, son caractère, ses allures; il nous le montre à son déjeuner, dépeint ses mouvements, ses faits et gestes, de telle sorte que nous croyons vraiment le voir.

4. — Auteur: Edmond Rostand (1868 à 1918), poète et auteur dramatique français; œuvres: *Cyrano de Bergerac, l'Aiglon, Chantecler,* etc.

5. — Appréciation des idées: Comment le chat peut-il être comparé à un presse-papier et à un essuie-plumes ? — Avez-vous déjà observé un petit chat qui boit ? — La mimique décrite par Rostand répond-elle à une réalité ? — La comparaison des yeux du chat à des agates est-elle juste ? Expliquez-la. — Est-ce un geste familier au chat de prendre son museau dans ses pattes et de se renverser ?

b) Étude de la forme:

1. — Propriété des termes: Montrez que les termes suivants sont bien choisis pour rendre la vérité des choses: flaire — frôle happe — clapotis — rêche — rose — débarbouillé — pourlèche — lustre.

Est-ce que l'adverbe *souvent* (2e vers), l'adverbe *longtemps* (8e vers) sont à leur place grammaticale ? — La structure du 17e vers y gagne-t-elle à l'emploi du participe présent et de l'infinitif ? (L'indicatif enlèverait tout relief.) Si l'on enlevait la virgule après partout (20e vers), quels mots faudrait-il insérer ?

2. — Style:

Figures: Citez: 1. — les comparaisons; 2. — deux antithèses; 3. — deux métaphores. Expliquez-les.

Qualités du style:

Correction: N'y a-t-il pas une inversion peu heureuse dans le texte ? — Est-ce une incorrection ?

Clarté: Le morceau est parfaitement clair. — Quelles propriétés des mots puis des phrases consistent à lui donner cette qualité ? — Exemples. Les vers 1-2-3-9-11-23 — entre autres, sont d'une simplicité extrême tant pour la structure que pour le choix des mots.

Concision: Les adjectifs joli, vivant, noir, blanc, rouge, pataud, gracieux, délicat, plat, très petits, rêche, rose, vous paraissent-ils également nécessaires ? — Justifiez votre opinion. — (Les adjectifs exprimant la couleur contribuent au pittoresque de la description et donnent au style son coloris.)

EXERCICES PRATIQUES

Langage: Vous avez déjà vu jouer des chats, avec quoi s'amusaient-ils ? — Sur la table d'Edmond Rostand que pouvait trouver le petit chat pour jouer ? — Qu'est-ce qu'une soucoupe ? — Comment ce mot a-t-il été formé ? — Citez-en quelques autres qui ont été formés comme lui. — Quelle différence y a-t-il entre *flairer* et *frôler* ?

Rédaction: Décrivez l'attitude d'un jeune chien: 1. — au repos; 2. — à son déjeuner; 3. — après son repas.

Conseils: La description que vous venez de lire prouve que l'auteur a bien observé son petit chat; faites de même si vous voulez bien peindre votre chien. Efforcez-vous ensuite de choisir des termes propres, pittoresques, des verbes et des adjectifs qui donnent vraiment l'impression de la réalité.

QUATRIÈME LECTURE

LA MORT DU CAPORAL

Vendredi, 28 août 1914. — Non loin d'Albert, je quittai les camarades pour rester auprès d'un caporal grièvement blessé. Il se tordait de douleur et suppliait qu'on ne le laissât point tomber entre les mains des Allemands.

Après l'avoir transporté dans une auberge, nous essayâmes de le soulager et de le consoler.

Je me penchai sur lui pour lui parler du Bon Dieu. Ne connaissant pas ses sentiments, j'y allai avec précaution, par crainte de le froisser. Dès qu'il eût appris que j'étais prêtre et que je res-

terais avec lui, il me passa le bras autour du cou et m'embrassa avec effusion.

Je lui parlai de la miséricorde de Dieu, insinuant qu'il était temps de revenir à lui. Je reçus cette réponse, qui compensa largement toutes mes souffrances de la journée : « Mon père, vous me dites de revenir à Dieu. Je ne l'ai jamais quitté. Je meurs heureux et content, puisque je meurs pour la France et que du haut du ciel je verrai ma femme et mon enfant. Mais j'aurais désiré de combattre encore. Ah! les uhlans!

D'un geste violent ce petit soldat, qui me faisait envie et que j'aimais tant, dégrafa sa capote et prit à son cou une croix et une médaille de la sainte Vierge. Puis, me regardant avec de grands yeux pleins de douceur et de tendresse, il me les tendit: « Vous les remettrez à ma femme et à mon enfant, balbutia-t-il. Oh! comme je les aime ! »

Il me fit prendre dans la poche de sa capote un porte-monnaie et me recommanda d'affecter au soin des soldats malades les 250 francs qu'il contenait. Le brave cœur ! Il oubliait ses propres souffrances pour s'apitoyer sur le sort des camarades.

Merci, ô mon Dieu, de m'avoir rendu témoin de tant de beauté morale !

Cependant, le temps pressait : la nuit allait venir et le bruit du canon se rapprochait sensiblement. Notre situation avec ce blessé était précaire. Sentant sa fin toute proche, il me supplia de le placer sur le bord du chemin, afin de mourir en voyant passer des soldats français qui auraient l'honneur et la joie de sauver la Patrie. Je n'osai lui refuser cette suprême consolation, et je le transportai jusqu'à la route. Des fantassins passaient, la figure couverte d'un masque de poussière et de sueur. Ils avaient cinquante kilomètres dans les jambes et ployaient sous le poids du sac. Mais ils se redressèrent pour saluer le petit caporal qui voulait mourir en voyant défiler des soldats français. Une flamme d'espérance et d'admiration éclaira leurs yeux inquiets.

Et là-bas, au sommet du clocher de Brébières qu'embrassaient les derniers rayons du soleil couchant, la sainte Vierge tendait vers nous l'Enfant-Jésus, comme pour bénir et consoler le héros

mourant. Elle semblait aussi supplier les Français de recourir, dans leur immense détresse, à l'infinie miséricorde de son Fils, qu'ils n'aimaient pas assez.

(*Carnet de route de l'abbé J.-M. Conseil,*
mort au champ d'honneur.)

CINQUIÈME LECTURE

Lecture expressive:

Culture spéciale des intonations et des inflexions.

Exercices combinés de lecture, de récitation de mémoire, de diction.

Genre du morceau: description.

Idées à interpréter: ce bloc de calcaire majestueux en regard du fleuve majestueux est:
1. — la voix éloquente du génie;
2. — la maison de paix dans le tumulte des foules;
3. — l'oasis du voyageur fatigué ou meurtri;
4. — le phare sur l'écueil;
5. — l'asile pieux de l'homme qui naît, de l'homme qui meurt.

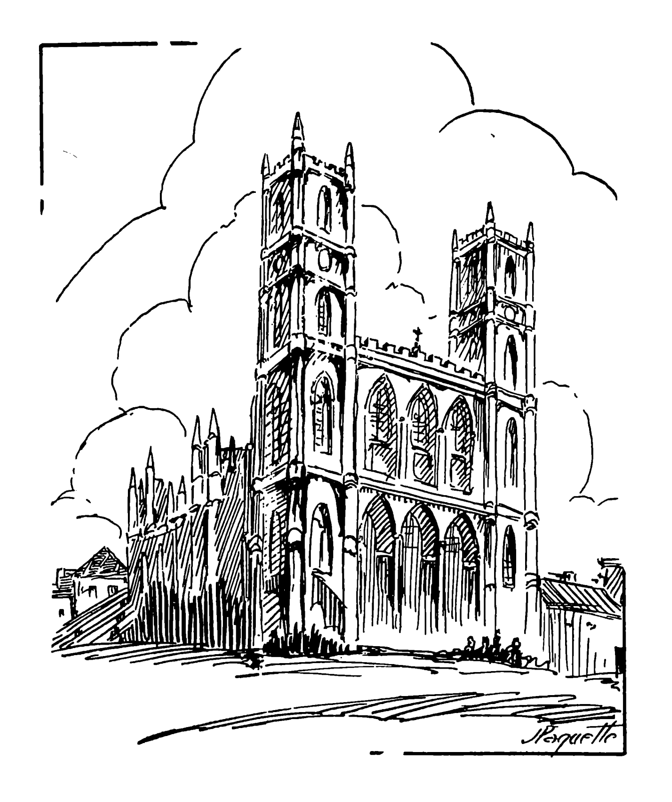
Lecture:

1e et 2e strophes: voix du médium — deux autres strophes: voix un peu au-dessus du médium et presque recto-tono. — Mouvement un peu lent — apostrophes de la dernière strophe bien lancées: accent sincère dans la voix.

NOTRE-DAME DE MONTRÉAL

C'est un bloc de calcaire aux énormes assises.
Il est là sur un tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.
Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
Et le commerce ardent, cette âme des deux mondes,
De ses riches produits l'entoure tout entier.

Qu'est-ce donc que ce temple au superbe portique,
Au fronton crénelé comme un castel antique,
Avec sa noble et large croix?
Un goût sévère et pur s'alliant au génie,
A mis dans son ensemble une telle harmonie,
Que la bouche critique est devant lui sans voix.



C'est la maison de paix au milieu du tumulte,
C'est l'oasis où vient, par le désert inculte,
Par les flots des lointaines mers,
Quand il est fatigué des vains bruits de la terre,
S'asseoir le voyageur pieux et solitaire,
Ou celui dont le monde a fait les jours amers !

Ô demeure tranquille ! ô sainte basilique
Comme un phare sur un écueil,
Je m'étonne toujours que parfois l'on t'oublie
Mystérieux asile où Dieu réconcilie
Ces voisins ennemis : la vie et le cercueil.

J. LENOIR.

SIXIÈME LECTURE

LEÇONS SUPPLÉMENTAIRES DE PHONÉTIQUE

Le groupe *ch* se prononce: *che*

dans les mots:

1. — d'origine savante: chirurgie — trachée — bronches — bronchite, etc. — mots en archie (initial): archidiacre — archiviste.

Exception: archiépiscopal (ki);
mots où entre chin—chine: Cochinchine, (excepté Trichine: k) — mots en chique (final): monarchique — en chisme: catéchisme — en chiste: anarchiste — en archie (final): hiérarchie.

2. — mots: pachyderme — branchie — arachide — chimpanzé — rachitique — fil d'archal, etc. — mots: chyme — chyle et leurs composés;

3. — noms propres: Joachim — Achille — Eschyle — Colchide — Chypre — Malachie — Pulchérie *, etc.

Le groupe *sch* se prononce: *che*

dans les mots: schisme — schiste — schéma — kirsch et quel ques autres mots étrangers.

Exception: scherzo qui se prononce skertzo.

LE SECRET

La femme d'un sénateur romain priait constamment son mari de lui révéler les secrets de l'État. Elle jurait de n'en rien dire à personne et se plaignait qu'on eût si peu de confiance en elle. Le sénateur voulut l'éprouver.

« Eh bien ! lui dit-il, un jour, puisque tu le veux, apprends le malheur qui nous menace. Les augures nous ont annoncé qu'on a vu s'abattre sur le Capitole une alouette portant un casque d'or et une lance. Nous conférons sur la signification de cet avertissement. Silence, au moins. »

À ces mots il sort pour se rendre au Forum.

Sa femme, tirant à part la première de ses esclaves, commence à se lamenter, se frappant la poitrine, s'arrachant les cheveux. « Malheur à nous, s'écrie-t-elle. Qu'allons-nous devenir ? Ô mon mari ! ô Rome ! ô ma patrie ! — Qu'est-il arrivé ? lui demande son esclave.

Elle lui raconte tout; et termine par une solennelle recommandation : « N'en dites rien à personne. Silence au moins ! » Notre esclave n'a pas plutôt quitté sa maîtresse qu'elle rencontre une de ses compagnes. Elle lui confie la nouvelle. Celle-ci la raconte à son fiancé. L'histoire se répand et arrive au Forum avant le sénateur. Celui-ci qui avait fait une promenade hors de la ville approchait de la place publique. Il voit de loin un groupe de sénateurs qui s'entretenaient d'un air mystérieux. Un de ses amis est dans ce groupe; il l'aborde : « Que se passe-t-il d'extraordinaire ? — Tu ne sais donc rien ? — Quoi donc ? — C'est qu'on a vu dans les airs une alouette, avec un casque d'or et un glaive : nous attendons la convocation des consuls afin de délibérer. Le sénateur éclate de rire : « Fort bien, dit-il : ma femme n'a pas perdu de temps. La nouvelle est arrivée au Forum avant moi. » Il va trouver les consuls pour les rassurer, puis rentre chez lui : « Malheureuse! dit-il à sa femme; tu m'as perdu en révélant le fatal secret. À présent il est connu dans toute la ville et je suis condamné à l'exil. » Celle-ci veut nier. « N'étiez-vous pas trois cents à le savoir ? — Comment trois cents ! répondit le sénateur, c'est une fable que j'ai inventée pour t'éprouver. »

Il avait agi en homme avisé, comme ceux qui versent dans un vase fêlé, non de l'huile ou du vin, mais de l'eau.

PLUTARQUE.
(*L'indiscrétion.*)

SEPTIÈME LECTURE

Diphtongues

Les trois voyelles initiales **i** - **u** - **ou** forment en grande partie la série des sons composés prononcés en une seule ou en deux syllabes. (Diphtongues, diérèses.)

Exemples:

Voyelle initiale **i** *diphtongue (une syllabe)*	Voyelle initiale **i** *diérèse (deux syllabes)*
ia: diacre	fili-al
ie: herbier	sabli-er
io: studio	préci-osité
ieu: studieux	pi-eux
iou: biniou (cornemuse)	
ian: viande	fri-and
ien: lien	Cypri-en
ion: vision (prose)	Si-on

Remarque. — Parfois en poésie une diphtongue devient diérèse d'après l'intention du poète. Il faut alors respecter cette intention et donner au son composé la valeur de deux syllabes. Ex.:

> Entre les pattes d'un li-on
> Un rat sortit de terre à l'étourdie...

Le mot lion a ici deux syllabes (diérèses), il faut donc prononcer li-on, non lion, comme on le fait dans la prose.

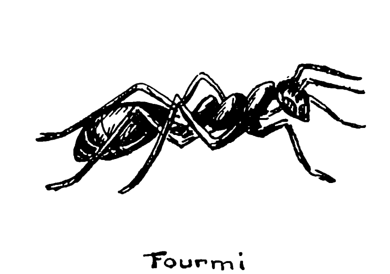
LES INSECTES

Rien n'est simple comme la définition d'un insecte et rien n'est plus aisé à reconnaître.

L'insecte a toujours trois paires de pattes, ni plus, ni moins. Comptez les pattes d'un hanneton, vous verrez que c'est un insecte. L'araignée a quatre paires de pattes, ce n'est pas un insecte.

Un autre trait caractéristique des insectes : leur corps peut se diviser nettement en trois parties : la tête, le corselet et l'abdomen.

La tête porte toujours, outre la bouche et les yeux deux appendices très élégants parfois : ce sont les antennes. Deux fourmis qui se rencontrent dans un sentier commencent toujours par se toucher les antennes. On dirait qu'elles se parlent et se disent des secrets, dans ce muet langage. Vous riez ? Vous avez tort de rire. Hubert, qui a passé une partie de sa vie à étudier les fourmis, a maintes fois constaté le fait. Il jetait dans une grande boîte fermée toute une peuplade de fourmis et les observait par une petite lucarne. D'abord, toutes se disséminaient en grand désordre :



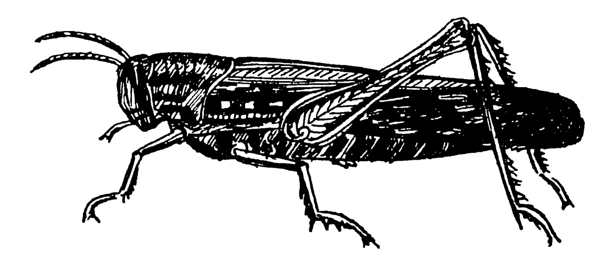
Hanneton

mais si une seule d'entre elles découvrait une issue, elle revenait au milieu des autres, en palpait un certain nombre à grands coups d'antennes; celles-ci en palpaient d'autres, et aussitôt toute la population se rassemblait en files régulières et s'acheminait au dehors dans une joie commune : la liberté retrouvée. Évidemment, elles se le sont dit. Nous sommes plaisants de croire qu'après notre manière à nous de dire et de parler, il n'y en a plus d'autres au monde.

Le corselet ou thorax qui suit la tête peut se diviser, à son tour, en trois anneaux. Le premier porte la première paire de pattes; le deuxième, porte la deuxième paire de pattes et la première paire d'ailes; le troisième, porte la troisième paire de pattes et la deuxième paire d'ailes.

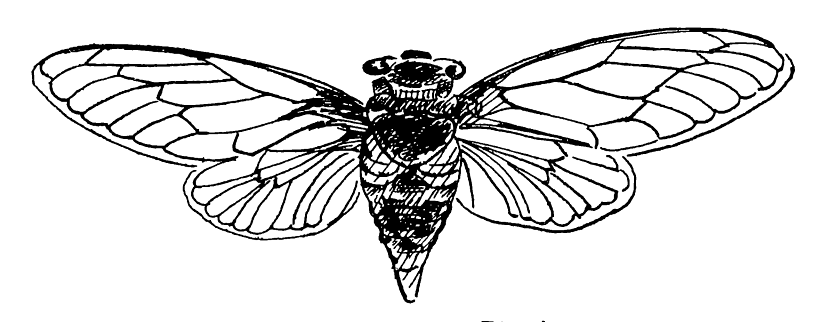
Enfin voici l'abdomen, formé de neuf ou dix anneaux, plus ou moins réduits, généralement recouverts par les ailes.

Il est aisé de reconnaître les groupes principaux des insectes, au seul examen de leurs ailes. Ainsi, il arrive que la première paire d'ailes soit parcheminée comme la sauterelle: c'est le propre des orthoptères, ce qui veut dire: ailes droites.



Sauterelle

Si cette première paire d'ailes était cornée, comme chez le hanneton, ce serait le signe distinctif des coléoptères, c'est-à-dire ailes en forme d'étuis cornés. Alors ces ailes prennent le nom d'élytres et servent moins au vol qu'à protéger l'abdomen mou par le dessus. Soulevez les ailes d'un hanneton, vous verrez que la



Cigale

peau de son dos est si molle, qu'elle suit tous les mouvements de ses entrailles.

Chez d'autres la première paire d'ailes est cornée par le haut, membraneuse par le bas : ce sont les hémiptères, demi-ailes, dont la cigale nous offre le type. Souvent les deux paires d'ailes restent membraneuses. Quand alors elles sont couvertes, comme les ailes

du papillon, d'une fine poussière colorée, elles caractérisent les lépidoptères, mot qui signifie: ailes à écailles.

Lorsqu'elles n'ont point cet ornement de luxe, elles peuvent, comme chez les demoiselles, présenter l'aspect d'un réseau à mailles fines: ce sont les névroptères, c'est-à-dire, ailes traversées de veines croisées en réseau.

Si les ailes portent de grandes et larges nervures inégales, comme chez l'abeille, nous avons les hyménoptères: ailes membraneuses.

Enfin, à beaucoup d'insectes, comme à la mouche commune, par exemple, il manque une paire d'ailes, ce sont les diptères, mot qui signifie deux ailes.

Beaucoup d'insectes sont utiles; d'autres, sont nuisibles; une prochaine lecture vous les fera connaître.

D'après Van Tricht.

HUITIÈME LECTURE

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction

UN BEAU TYPE CANADIEN

Un beau type canadien, ce Félix Delage ! De taille moyenne, avec un léger embonpoint, il ressemblait aux deux chênes plantés devant sa porte. Visage énergique un peu hâlé, chevelure complète et toute blanche — de la neige sur de l'ivoire — l'on s'étonnait de trouver sous des sourcils d'argent, des yeux bleus d'enfant. Il portait aux lèvres un sourire établi, sourire d'enfant aussi, respecté par les tempêtes de soixante-dix années de vie et qui prenait toute sa signification lorsqu'il parlait de cette voix haute et un peu voilée qui lui était propre.

La terre des Delage était l'une des plus anciennes et des plus riches de la région. Elle donnait sur ce vieux chemin qui relie Chambly à Longueuil et rejoint le Saint-Laurent à l'endroit précis où Charles LeMoyne avait bâti sa maison. Cette route célèbre,

les vieux l'appellent encore le « chemin de Boston »; avant l'avènement des chemins de fer, c'était la voie du trafic, la voie des invasions aussi; faire l'historique du Chemin de Chambly serait écrire une bonne moitié de l'histoire économique du Canada.

L'ancêtre des Delage, officier de cavalerie libéré du service, vint sous le régime français prendre une terre à deux milles et demi du village de Longueuil. Il appert que ce Delage était de petite noblesse, et vraiment, ceux qui ont pratiqué le vieux Félix reconnaissaient chez lui une hérédité évidente, un affinement de langage et de manières peu connu chez nos habitants.

Félix Delage appartenait à cette vieille école de croyants qui ont la sagesse d'accepter la religion — comme la vie elle-même — tout d'une pièce et, sous la chaire de l'église de Longueuil, il n'était pas plus belle famille que la sienne. Mais l'amour de la terre, l'enthousiasme pour la culture, — la vraie culture : intelligente, raisonnée et méthodique, — distinguait surtout cette belle nature d'homme. L'étable octogonale, construite d'après des plans à lui, était une merveille d'ingéniosité, connue de vingt milles à la ronde. Fondateur et président du Cercle agricole, il était depuis trente ans le conseiller, le modèle, l'âme de tous les cultivateurs du Chemin de Chambly.

FRÈRE MARIE-VICTORIN, F. E. C.
(*Récits Laurentiens.*)

EXPLICATION LITTÉRALE

Sens des mots: Définissez les mots: hâlé — il appert — hérédité — affinement — ingéniosité. — Quel sens spécial donnons-nous au Canada au mot habitant ?

Sens des phrases: Expliquez les phrases: Un beau type canadien, ce Félix Delage ! — C'est de la neige sur de l'ivoire. — Ceux qui ont pratiqué le vieux Félix reconnaissaient chez lui une hérédité évidente. — Les croyants qui ont la sagesse d'accepter la religion tout d'une pièce.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Analyse et classement des idées: L'auteur commence par une appréciation générale de son personnage, quel mot emploie-t-il pour résumer à la fois la physionomie et le caractère du vieillard ? — Donnez le sens exact qu'a ici ce mot. Quels traits physiques l'auteur relève-t-il dans le *premier* paragraphe ? — Par quoi commence-t-il ? — Que dit-il ensuite du visage ? du sourire ? — De quoi est-il question dans le *deuxième* paragraphe ? — Quels renseignements historiques donne-t-il ? — Ce paragraphe n'est-il pas un hors-d'œuvre au milieu du portrait ? — Quel est l'objet du *troisième* paragraphe ? — Pourquoi, pensez-vous, l'auteur parle-t-il de l'ancêtre des Delage ? — Que nous fait connaître le *quatrième* paragraphe ? — À quelle école appartenait Félix Delage ? — Avait-il une belle famille ? — Qu'est-ce qui distinguait surtout cette belle nature d'homme ? — Quelle preuve l'auteur donne-t-il des talents de Delage ? — Comment nous montre-t-il l'estime dont il jouissait auprès des cultivateurs du Chemin de Chambly ?

Recherche de l'idée maîtresse: Quelle impression générale l'auteur a-t-il voulu nous donner en traçant ce portrait ? — Quelle est donc l'idée maîtresse du morceau ?

Plan: Résumez d'un mot chacun des paragraphes, et à l'aide de ces idées principales, rétablissez le plan suivi par l'auteur.

2. — Plan:

Idée maîtresse: { Félix Delage est un beau type canadien-français.

- Traits physiques de Félix Delage.
  - Taille moyenne avec léger embonpoint.
  - Nature forte comme le chêne.
  - Visage énergique et hâlé.
  - Chevelure blanche.
  - Sourcils d'argent.
  - Yeux bleus d'enfant.
  - Sourire établi, respecté par 70 ans de vie, intelligent surtout en conversation.
  - Voix haute et voilée.
- Renseignements historiques.
  - Relatifs à la terre
    - La plus ancienne et la plus riche de la région.
    - Située sur le Chemin de Chambly à Longueuil.
    - À l'endroit où Charles LeMoyne avait bâti sa maison.
  - Relatifs à la route
    - Les « vieux » l'appellent le « Chemin de Boston ».
    - Elle fut la voie des invasions.
    - Elle fut la voie du trafic.
    - Elle représente la moitié de l'histoire économique et militaire du Canada.
  - Relatifs à sa famille
    - Son ancêtre était officier de cavalerie.
    - Son ancêtre était de petite noblesse.
    - Il a hérité d'un affinement de langage et de manières.
- Traits moraux de Félix Delage.
  - Le croyant
    - Il est foncièrement chrétien par ses origines.
    - Il accepte la religion tout d'une pièce.
    - Il élève ses enfants dans l'esprit chrétien.
  - Le terrien
    - Il aime la terre.
    - Il s'enthousiasme pour la culture intelligente.
    - Il est ingénieux: son étable octogonale.
    - Il est le fondateur du Cercle Agricole.
    - Il est le conseiller, le modèle, l'âme de tous.

3. — **Genre:** Ce morceau est un portrait. Le portrait est une forme de la description. Il consiste à peindre les qualités physiques et morales d'un animal ou d'un homme.

4. — **Auteur:** Frère Marie-Victorin des Frères des Écoles Chrétiennes, est surtout un botaniste remarquable, mais il s'est plu à composer des scènes caractéristiques de la vie canadienne. *Récits Laurentiens, Croquis Laurentiens, Chez les Madelinots,* sont les recueils où l'on peut retrouver les principales études régionalistes de l'auteur. Le Frère Marie-Victorin, docteur ès sciences de l'Université de Montréal, est professeur de botanique de la même université et membre de la Société Royale du Canada.

5. — **Appréciation des idées:** Qu'y a-t-il d'étonnant à trouver des yeux d'enfants sous des sourcils blancs ? — L'auteur a-t-il raison de dire: faire l'historique du Chemin de Chambly serait écrire une bonne moitié de l'histoire économique et militaire du Canada ? — Est-il si rare que semble le dire le frère Marie-Victorin qu'on trouve chez nos paysans un langage et des manières affinés ? — Pourquoi ? (Remontez, pour répondre à cette question, à nos origines françaises.) — Est-ce vraiment de la sagesse d'accepter la religion et la vie *tout d'une pièce,* c'est-à-dire avec leurs avantages et leurs plaisirs ? — Pourquoi ?

b) Étude de la forme:

1. — **Propriété des termes:** Faites voir si les termes suivants sont les meilleurs que l'auteur ait pu choisir pour rendre la vérité des choses: (2e paragraphe) relie — rejoint — trafic invasion; (3e paragraphe) pratiqué — affinement; (4e paragraphe) enthousiasme — ingéniosité.

2. — **Étude de la forme au point de vue des applications grammaticales:** Pourquoi *Delage* reste-t-il invariable dans « la terre des Delage » ? — Expliquez l'orthographe de « à deux *milles* et *demi* ». — Quel est l'infinitif de « il appert » ? — Ce verbe s'emploie-t-il à tous les temps et à

toutes les personnes ? — À quelle classe de verbes appartient-il donc ? Pourquoi le participe connu (fin du 3e paragraphe) reste-t-il au masculin singulier ? — Règle d'accord du verbe *distinguait* (4e paragraphe).

3. — **Agencement des propositions:** Analysez logiquement, en faisant bien ressortir l'agencement des propositions, la dernière phrase du premier paragraphe: Il portait, etc. — La structure littéraire de la phrase: « Visage énergique... yeux bleus d'enfant. » s'accorde-t-elle avec les exigences grammaticales ? — Quelle est la fonction de « visage » et à quoi se rapporte le pronom « l'on » ?

4. — **Style:**

Figures: La comparaison du vieillard aux chênes est-elle bien choisie ? — Expliquez-la. — Quelle figure y a-t-il dans: *de la neige sur de l'ivoire — sourire respecté par les tempêtes — voix un peu voilée ? — Il était l'âme des* cultivateurs.

Qualités du style:

Clarté: La dernière phrase du premier paragraphe est longue, est-ce que cela nuit à la clarté ? — Pourquoi ? — Avez-vous compris *au juste* ou seulement à peu près la pensée de l'auteur ? — Alors le style est-il clair ou non ?

Concision: Y a-t-il des longueurs inutiles dans ce morceau ? — Essayez de supprimer, par exemple, les trois parenthèses: de la neige sur de l'ivoire; — comme la vie elle-même; — la vraie culture: intelligente, raisonnée et méthodique — et dites si vous enlevez du pittoresque ou de l'intérêt au morceau.

EXERCICES PRATIQUES

Langage: Connaissez-vous quelque vieillard de la campagne auquel vous pourriez attribuer en partie le portrait de Félix Delage ? — Les vieillards ont-ils généralement une chevelure complète ? — Comment appelle-t-on ceux qui ont perdu leurs cheveux totalement ou en partie ? — Et l'état d'une tête ainsi dé-

pouillée de cheveux ? — Que veut dire l'auteur par des *yeux d'enfant*, un *sourire d'enfant*; qu'ont de particulier les yeux, puis le sourire d'un enfant ? — Savez-vous quelque chose de Charles LeMoyne ? de ses fils ? — Qu'est-ce que vous entendez par une *invasion* ? donnez la composition de ce mot ? En changeant seulement le préfixe de *in*vasion, formez un mot qui signifie, le contraire. — Qu'appelle-t-on cavalerie dans une armée ? — Comment appelle-t-on les troupes qui marchent et combattent à pied ? Y a-t-il dans la lecture des mots que vous ne connaissez pas, ou des expressions originales dont vous pourrez vous servir dans vos compositions ?

Rédaction: Faites le portrait d'un vieillard de votre connaissance.

Conseils: Faire le portrait d'une personne, c'est dire comment elle est pour que ceux qui ne la connaissent pas puissent se la figurer.

Suivez à peu près le plan de la lecture que vous venez de faire. Parlez d'abord de la physionomie générale de la personne, puis quelques détails; d'abord les détails physiques, puis les qualités ou les défauts, ce qui constitue le portrait moral. Il ne faut pas vouloir tout dire, ce qui serait trop long, ni choisir quelques traits vagues et généraux qui s'appliquent indifféremment à tous les vieillards. Prenez ceux qui conviennent plus spécialement à celui que vous décrivez.

Il faut que votre portrait soit vivant et animé. Un bon moyen d'arriver à ce résultat est de rapporter une anecdote ou une parole caractéristique du personnage.

NEUVIÈME LECTURE

LE PLI

Un homme n'est pas vicieux parce qu'il a eu une faiblesse; il n'est pas vertueux parce qu'il a fait une bonne action : c'est l'habitude des vertus ou des vices qui imprime le caractère de sagesse ou de libertinage, de crime ou de probité. L'âme prend par l'habitude du bien ou du mal, un bon ou un mauvais pli et,

lorsqu'il est une fois marqué, rien n'est si difficile que d'en faire disparaître la trace.

C'est ce qu'un courtisan sincère fit sentir ingénieusement à Pierre le Grand. Ce monarque législateur voulait changer les mœurs barbares des Moscovites et comme pour atteindre ce but, l'exemple lui paraissait aussi utile que les lois, il ordonna à un certain nombre de seigneurs russes de voyager en Europe, espérant qu'ils reviendraient de ce voyage assez instruits, assez éclairés pour perdre leurs habitudes et pour contribuer au succès de son plan de réforme; il avait choisi, pour remplir son plan, des hommes graves et mûrs.

Tous les courtisans louaient avec enthousiasme ce projet, et se prosternaient devant la prévoyance et le génie de l'empereur. Un seul sénateur se taisait : dans les cours, lorsque la flatterie parle, le silence est du courage. Pierre lui demanda s'il n'approuvait pas son plan. « Non, dit le sénateur; ce plan n'aura pas d'effet, et vos voyageurs ont trop de barbe au menton; ils reviendront tels qu'ils sont partis. » L'empereur plein de son idée, et fort de l'approbation de tous ceux qui l'entouraient, railla le sénateur sur son humeur frondeuse, et le défia d'appuyer son objection d'aucune preuve solide. Celui-ci prit alors une feuille de papier, la plia, et, après avoir passé fortement l'ongle sur le pli, il la montra au czar, et lui dit: « Vous êtes un grand empereur, un monarque absolu; vous pouvez tout ce que vous voulez, rien ne vous résiste; mais essayez d'effacer ce pli, et voyons si vous en viendrez à bout. »

Pierre se tut, révoqua son ordre, et s'occupa de l'éducation de la jeunesse avant de la faire voyager.

COMTESSE DE SÉGUR.

DIXIÈME LECTURE

Lecture expressive:

Culture spéciale des intonations et des inflexions.

Exercices combinés de lecture, de diction, de récitation de mémoire.

Observez les qualités de voix, de mouvement en rapport avec les caractères:

1. — du sujet: narration;
2. — du fait: pittoresque — grandeur;
3. — des personnages: foi — héroïsme;
4. — du style: précision — clarté — intérêt.

Les parties en italique dans le texte correspondent aux explications données en marge. Ces explications peuvent servir de points de repère quant aux qualités d'ordre, de variété, de naturel à apporter dans la lecture d'un morceau.

AUX PREMIÈRES QUI VINRENT DE FRANCE



C'est au printemps de 1639. Près d'un quai encombré de *ballots,* de *marins,* d'une foule *muette,* un petit voilier démarre. Sur le *pont,* de jeunes femmes envoient leur adieu à la terre

intonation ferme et nette.
inflexion montante.
inflexion montante, bis.
inflexion montante.

natale, à la *famille,* aux amis. Ce sont elles, *les filles de l'hospice Saint-Joseph du faubourg Saint-Germain,* qui s'en	inflexions montantes. changement de voix.
vont, emportées par le souffle apostolique. Au-dessus d'elles plane le rêve	voix baissée — pause brève.
saint, l'héroïsme joyeux. Le matin même, elles ont mangé le viatique des	accentué.
forts: *elles ne faibliront point.* Si les poitrines se gonflent, à mesure que	voix plus basse — ferme.
là-bas se rétr*écit, puis* disparaît la terre de *France,* si quelque chose d'humide	inflexion soutenue—p. b. — infl. montante.
perle au coin des yeux, *le cœur reste ferme.* Les voyageuses se tournent	accentué.
vaillamment vers le pays de l'attente; elles s'abandonnent à l'élan du na-	accentué.
vire *qui,* toutes voiles au vent, vogue vers l'Amérique du Nord.	inflexion soutenue.
Oh ! oui, vous sav*iez, jeunes Françaises,* que la traversée serait longue, pleine de périls sur la mer mysté-	voix baissée — mot accentué — détaché entre demi-pauses.
rieuse, que pendant deux ou trois mois, vous logeriez en des cales hu-	voix baissée — demi-pause.
mides et *noires.* Et pour*tant,* vous vous êtes embarqu*ées,* « Vous vouliez coopérer à l'œuvre des missionnaires. »	accentué — inflexion montante — voix baissée.
Vous *saviez* qu'un jeune peuple, un peuple de chevaliers et d'apôtres vous	accentué.
attendait pour *naître,* et cette *noble* mission vous paraissait valoir la peine d'un peu de vaillance.	voix baissée comme au point final — pause brève.
Le *voilier* vient d'entrer dans la	voix un peu plus basse.
rade de Qué*bec;* il aborde. La passerelle s'étend. Une centaine de jeunes filles sautent sur le quai: elles	voix baissée.
s'en vont à leurs *grandes tâches.*	accentué.

JOYBERTE SOULANGES.
(Comment ils ont grandi.)

ONZIÈME LECTURE

LES TROIS COULEURS

« Dis-nous, ô drapeau tricolore,
Qui donc t'a donné les couleurs
Dont ton étoffe se décore ?
— « Je les ai prises chez les fleurs.

« Dans les champs où le blé frissonne
Sous la caresse du zéphyr,
J'ai cueilli le bleu qui couronne
Le cœur des bluets de saphir.

« J'ai pris pour ma flottante moire
Dont rien ne ternit la fraîcheur,
Le lys, dont la coupe d'ivoire
Brille d'une insigne blancheur.

« Ma pourpre éclatante et profonde,
Me vient du fier coquelicot
Qui semble claironner au monde
Son triomphant cocorico.

— Bien dit! Mais réponds-nous encore:
Quand l'hiver fanera les fleurs,
Ô cher étendard tricolore,
Où prendras-tu tes trois couleurs ?

— « Pour fêter nos enfants sublimes,
Le lys d'argent n'est pas plus beau
Que la blanche neige des cimes »,
Fait la voix mâle du drapeau.

« Au lieu du bluet qui s'efface
Devant l'hiver au souffle dur,
J'irai demander à l'espace
Le bleu de ses plaines d'azur.

« Enfin, séchant les larmes vaines
Et calmant les saintes douleurs,
Soldats, de l'Argonne aux Cévennes,
J'aurai le sang pur de vos veines,
Pour compléter mes trois couleurs ! »

René BRANCOUR.

DOUZIÈME LECTURE

ÉTUDE SUPPLÉMENTAIRE DE PHONÉTIQUE

Le groupe *ch* se prononce: ke

1. — Dans les mots en archat: patriarchat — en chol (initial): choléra — en chor: chorus.
2. — Devant les consonnes l - m - n - r - s - t. — Ex.: *chlorure — drachme — technique — chronique — fuchsine* — echtyologie.*
3. — Dans les mots: archéologue — archétype — psychologie — broncho-pneumonie — gutta-percha — lichen — varech — chiromancie *, etc.
4. — Dans les noms propres: Michel-Ange — Chérubini — Machiavel — Sennachérib * — Ezéchias — Ezéchiel — Melchisédech — Baruch — Achéenne (Ligue) — Archonte — Chio — Civitta-Vecchia — Utrecht — Munich, etc.

Consonnes doubles

La consonne double se prononce généralement double dans les mots de langue savante et de formation récente. Ex.: *col-lation* (des diplômes), *commotion.*

La consonne double se prononce simple dans les mots de langue populaire, courante ou de formation ancienne. Ex.: *occasion se lit o-casion.* Cette règle est cependant facultative dans un grand nombre de cas.

Consonnes doubles *b* — *c* articulées simples ou doubles: Ex.:

b — *simple*	**b** — *double*	**c** — *simple*	**c** — *double*
sabbat	sab-batial	occulte	ac-cident
rabbi	gib-beux	accorder	impec-cable
abbaye	gib-bosité	accroc	bac-calauréat

LES BRUITS DE LA FORÊT

À qui vient de la ville tumultueuse où la rumeur humaine ne s'éteint jamais, le silence semble d'abord profond. Peu à peu, l'oreille s'y habitue et discerne mille petits bruits qui échappaient et qui sont la voix de la solitude.

La feuille inquiète frissonne toujours et frémit comme une robe de soie; une eau invisible murmure sous l'herbe; une branche fatiguée de son attitude se redresse et s'étire en faisant craquer ses jointures. Un caillou, perdant l'équilibre ou poussé par un insecte, roule sur une pente, avalanche en miniature entraînant quelques grains de sable avec lui; une palpitation subite d'ailes d'oiseau fouette rapidement l'air; un gland se détache, rebondit de feuille en feuille et tombe sur le gazon avec un son mat; une bête passe, froissant l'herbe; un oiseau jargonne; un écureuil glapit en escaladant un arbre; le pivert, avec un bruit régulier comme le tic tac d'une pendule, ausculte et frappe du bec l'écorce des ormes, pour en faire sortir les insectes dont il se nourrit.

Le vent passe sur la cime de la forêt en y creusant des ondulations, qui se déroulent comme des vagues et produisent de sourds gémissements qu'on prendrait pour la plainte de l'Océan lointain: dans toutes ces rumeurs inarticulées, il semble qu'on entende respirer la nature. THÉOPHILE GAUTHIER.

TREIZIÈME LECTURE

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction

LES CLOCHES DE L'ARMISTICE

Un grand événement, ce fut l'armistice, en 1918. J'avais treize ans et demi. Depuis un mois le roulement ne s'arrêtait guère, et, quand le temps était calme, l'orage des hommes vous faisait frémir, tandis qu'on labourait pour les semailles d'automne...

Un jour, je retournais sur la semaille de blé le vieux sainfoin de la pièce des Sœurettes, et je me rappelle un tas de détails : le soc que je nettoyais, Alexis [1] qui, en bas, déchargeait du fumier, et le grand soleil rouge qui venait seulement de percer.

J'entendis, en me relevant, un hennissement: Pierrot saluait un son de cloche qui arrivait d'en bas. La main au-dessus des yeux, je regardai. Non, ce n'était pas un incendie, ni un office. Voici que les deux cloches s'y mettaient, les deux belles cloches du pays qui ont le plus beau son de toutes les églises à la ronde, et c'était la grande volée.

Je ne sais quoi traversa tout moi-même, ma tête, mes yeux, ma poitrine, et je me sentis pris d'une émotion profonde, d'une joie que je ne sais pas décrire. Je criais tout haut :

« La guerre est finie! La guerre est finie! »

Au loin, du fond des plis de la plaine, Aubeterre [2] répondait, puis ce fut le tour de Luyères [2] et celui de Monsugain [2]; partout de légers frémissements parcouraient l'air, et toutes les cloches de la région s'appelaient dans le matin.

Moi, je serrais le cou de mes deux chevaux en sanglotant.

« Hue Pierrot! hue Pierrot! La guerre est finie! »

Alors je vis Alexis qui faisait comme moi, et il fallait que ce fût une bien grande chose pour arracher les paysans à la terre en temps de semailles. Tout le village était dans les rues, sur la place, outils sur l'épaule, car l'instituteur venait d'afficher un télégramme jaune qui arrivait de la Préfecture: L'armistice a été signé le 11 novembre. Il avait ajouté: « Vive la France! »

Je craignais, en rentrant, d'être grondé pour avoir quitté le travail et je me proposais de repartir. Mais mon oncle me dit :

« Non; aujourd'hui, va avec les autres t'amuser. Nous, malheureusement » . . .

Il n'acheva pas. Le vieux Dupré se cacha les yeux dans ses mains : dix-huit mois que son fils était mort ! Pour lui, hélas ! le grand armistice était signé depuis longtemps.

GABRIEL MAURIÈRE.

(*Peau-de-Pêche,* Collection Aurore, Gedalge, éditeur.)

1. Alexis: c'est le compagnon de travail et de jeu de Peau-de-Pêche, ainsi appelé à cause de ses joues rondes et vermeilles. Orphelin recueilli par l'oncle Dupré, fermier de la Champagne, c'est Peau-de-Pêche qui raconte ses impressions dans ce morceau.

2. Aubeterre, Luyères, Monsugain, sont des villages peu distants de celui où vivait Peau-de-Pêche.

EXPLICATION LITTÉRALE

Sens des mots: Que signifient les mots: armistice — sainfoin soc — office — préfecture.

Sens des phrases: Expliquez les phrases suivantes: le roulement ne s'arrêtait guère; — l'orage des hommes vous faisait frémir; le grand soleil rouge qui venait seulement de percer; — le grand armistice était signé depuis longtemps.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Analyse et classement des idées: Comment débute le morceau ? — Quel âge avait alors celui qui parle ? — À quelle époque de l'année était-on ? — Que dit le jeune homme pour faire comprendre avec quelle anxiété on attendait la fin de la guerre ? — Que faisait Peau-de-Pêche le matin dont il parle ? — Quels détails se rappelle-t-il ? — Qui entendit, le premier, le son de la cloche ? — Comment le manifesta-t-il ? — Que pensa d'abord l'enfant ? — Que comprit-il quand il se rendit compte que les deux cloches sonnaient à toute volée ? — Qu'éprouva-t-il alors ? — Comment manifesta-t-il son émotion ? — Quelles cloches s'unirent alors à celles de l'église du village ? — À qui Peau-de-Pêche dit-il sa joie ? — Que vit-il alors ? — Quelle remarque très juste fait l'auteur ? — Quel spectacle présentait alors la place du village ? — Pourquoi ? — Que craignait l'enfant en rentrant à la ferme ? — Que lui dit l'oncle Dupré ? — Pourquoi le vieux Dupré n'acheva-t-il pas sa phrase et pourquoi les cloches de l'armistice le firent-elles pleurer ? En combien de parties pouvez-vous diviser votre lecture ? Quand s'est passé ce que raconte l'auteur dans les deux premiers alinéas ? — Alors par quel mot caractérisez-vous cette partie ? — De quoi parle-t-on dans les cinq alinéas qui suivent ? — Quelle est l'idée principale des cinq ? — Quelles sont les idées qui se rattachent à cette idée principale ? Les deux derniers alinéas se rapportent à quel moment ?

Recherche de l'idée maîtresse: Qu'a voulu nous faire comprendre l'auteur dans ce récit ? — Quelle est donc l'idée maîtresse du morceau ?

2. — Plan:

Idée maîtresse: L'émotion causée par l'annonce de l'armistice.

Entrée en matière: L'armistice, en 1918, fut un grand événement.

- Circonstances qui précédèrent l'annonce:
  - plus générales.
    - Depuis un mois le canon ne cessait de gronder.
    - L'orage des hommes faisait frémir.
    - On labourait pour les semailles d'automne.
  - plus particulières.
    - Peau-de-Pêche avait treize ans et demi.
    - Il était sur la pièce des Sœurettes.
    - Il nettoyait un soc.
    - Son compagnon déchargeait du fumier.
    - Le soleil rouge venait de percer.
- L'annonce elle-même.
  - Éveil donné par le clocher du village.
    - Pierrot fit d'abord entendre un hennissement.
    - Peau-de-Pêche perçut le son d'une cloche.
    - Il en chercha la cause.
    - Les deux cloches se mirent à sonner à grande volée.
  - Impression produite sur Peau-de-Pêche.
    - Un je ne sais quoi traversa toute sa personne.
    - Il se sentit pris d'une émotion profonde.
    - Une joie délirante s'empara de lui.
    - Il cria tout haut: « La guerre est finie ! »
  - Réponse des clochers voisins.
    - Aubeterre — Luyères — Monsugain.
    - Des frémissements parcouraient l'air.
    - Toutes les cloches de la région s'appelaient.

- Réaction chez Peau-de-Pêche.
  - Il serra le cou de ses chevaux.
  - Il sanglota.
  - Il cria: « Hue ! Pierrot ! La guerre est finie. »
- Réactions chez son compagnon.
  - Alexis faisait comme lui.
  - Il quitta son travail.
- Réactions chez les paysans.
  - Les paysans furent arrachés à leur terre.
  - Tout le village était dans les rues.

Ce qui suivit l'annonce.

- Pour Peau de-Pêche.
  - Chacun venait constater l'heureuse nouvelle.
  - Il craignait d'être grondé pour avoir quitté le travail.
  - Il se proposait de retourner aux champs.
- Pour l'oncle.
  - Il donna congé à Peau-de-Pêche.
  - Le visage dans les mains, il pleura son fils mort depuis 18 mois.
  - Pour l'oncle Dupré, l'armistice était signé depuis longtemps.

3. — Genre: Une narration, c'est-à-dire, le récit d'un événement.

4. — Auteur: Gabriel Maurière, de son vrai nom Henri Legrand; romancier français 1873-1930.

5. — Appréciation des idées: Comprenez-vous pourquoi l'enfant se rappelle tous les détails de cette matinée ? — Y a-t-il eu dans votre vie des jours dont vous vous rappelez ainsi les moindres incidents ? — Ce que dit l'auteur est donc vraisemblable ? — Le geste de l'enfant pour chercher la cause de la sonnerie est-il naturel ? — Est-il naturel aussi de

parler haut quand on est sous le coup d'une vive émotion ? — de parler aux animaux et même aux êtres inanimés ? — Comprenons-nous les larmes du vieux Dupré ? — De quel armistice est-il question dans la dernière phrase ? Les détails donnés sont-ils bien choisis pour traduire l'émotion de cette journée du 11 novembre 1918 ?

b) Étude de la forme:

1. — Propriété des termes: Dites si les termes: roulement — s'y mettaient — la grande volée — les plis de la plaine — frémissements — arracher — sont vraiment bien choisis pour rendre la pensée de l'auteur ?

2. — Étude de la forme au point de vue des applications grammaticales: Justifiez l'orthographe de *demi* dans treize ans et demi. — Comment expliquez-vous l'emploi de l'imparfait du subjonctif dans: il fallait que ce fût une bien grande chose.

3. — Agencement des propositions: Montrez comment les propositions de cette phrase: Depuis un mois... d'automne, se rattachent les unes aux autres. Analysez-les logiquement. — Dans la proposition: « l'orage des hommes vous faisait frémir » (1er paragraphe) le pronom *vous* s'adresse-t-il au lecteur ? — (Ici, emploi explétif ou familier; *vous*, désigne tout le monde.)

À quelle question sous-entendue répond le nom du 3e paragraphe ? — L'auteur se sert-il d'une licence grammaticale lorsqu'il écrit: « Tout le village était dans les rues, outils sur l'épaule. » ? (Tour sylleptique: épaule des villageois. Cette façon d'écrire n'est pas à conseiller aux écrivains ordinaires.) — Que remplacent les deux points (:) dans le paragraphe final ? — Rétablissez les mots omis dans l'exclamation qui les suit.

4. — Style:

Figures: Nommez et expliquez les figures formées par: roulement — orage — le soleil qui venait de percer — les cloches s'y mettaient — les cloches s'appelaient — nous,

malheureusement... — le grand armistice était signé depuis longtemps.

Qualités du style: Les qualités qui conviennent tout spécialement à la narration, sont la clarté, la variété et l'intérêt.

Clarté: Le style de cette narration vous paraît-il clair ? — D'où vient qu'il possède cette qualité ? (Remarquez les mots, la longueur des phrases, leur agencement.) Voir le plan.

Variété: Qu'est-ce qui concourt à donner de la variété au style de ce morceau ? Presque tous les alinéas commencent par « je », est-ce que cela ne devient pas monotone ? — Justifiez votre réponse.
(v. g.: les paragraphes commençant par je, contiennent des détails qui captivent l'attention; de plus, les phrases qui composent les deux plus longs paragraphes: « J'entendis en me relevant... Je vis Alexis »... commencent par toutes sortes de sujets autres que *je*, de sorte que le lecteur se repose du pronom trop personnel.)

L'emploi assez fréquent du style direct et du tour exclamatif contribue à la variété.

À remarquer aussi le paragraphe central: « Au loin, du fond des plis de la plaine »...; en élargissant l'horizon, il fait oublier le « moi haïssable ».)

Intérêt: Vous êtes-vous intéressé à votre lecture ? Avez-vous été ému ? — Qu'est-ce qui a provoqué ces deux impressions, le fait lui-même ou la manière de le raconter ? — Expliquez votre réponse.

EXERCICES PRATIQUES

Langage: Y a-t-il dans le morceau des expressions personnelles, qui pourraient vous servir pour vos compositions ? — Avez-vous remarqué la place des adjectifs dans, le grand soleil rouge ? Que pensez-vous de l'expression: Pierrot *saluait* un son de cloche qui *venait* d'en bas ? — Avez-vous entendu parler de la guerre de

1914-1918 ? — Croyez-vous que la nouvelle de l'armistice a causé autant d'émotion au Canada qu'en France ? — Expliquez votre réponse.

Rédaction: Pendant un orage, quatre hommes, parmi lesquels se trouve votre père ou votre frère, sont allés au secours d'une barque en péril. Pendant plusieurs heures on ne voit et on n'entend rien que les éclairs et les roulements du tonnerre. Puis tout à coup, on distingue le bruit régulier des rames qui frappent l'eau, et bientôt les sauveteurs et les sauvés sont sur le rivage où vous les attendez. Racontez cette scène, dans une lettre à votre sœur et tâchez de rendre les émotions que vous avez éprouvées.

Conseils: Avant de commencer à écrire, essayez de vous imaginer la scène; demandez-vous ce que vous éprouveriez si vous saviez votre père en danger de mort, et quelle joie serait la vôtre en le voyant sauvé. Écrivez ensuite très simplement, en phrases plutôt courtes. Variez votre style; employez parfois le discours direct dans votre récit, mais sans en abuser.

QUATORZIÈME LECTURE

UN JEUNE MATHÉMATICIEN DE GÉNIE

Dans une maison située non loin de l'Hôtel de Ville de Paris, une jeune fille de quinze ans, au nez busqué, au front large et haut, au regard brillant, à l'air réfléchi et pensif, et une fillette de dix ans, gracieuse, vive et singulièrement éveillée, s'amusaient au jeu de l'oie.

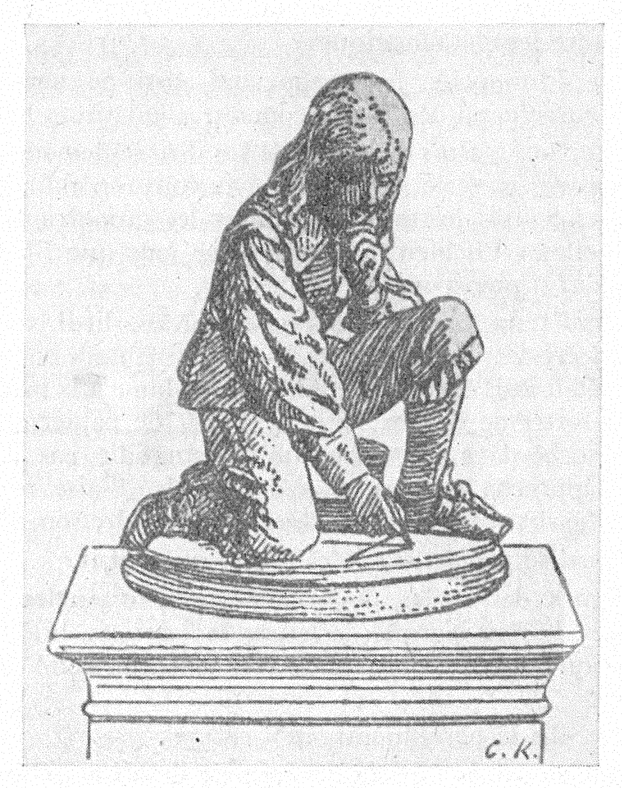
« Tu es vainqueur, Blaise, s'écria la fillette; je veux prendre ma revanche. Faisons une autre partie !

— Excuse-moi, dit Blaise, j'ai ma leçon de grec à repasser et mon père doit m'interroger cet après-midi.

— Oh ! que Blaise est déplaisant ! repartit Jacqueline. Il ne s'intéresse qu'à ses livres. »

Une heure plus tard, la porte s'ouvrit et le maître de la maison entra. Il se nommait Étienne Pascal et était vêtu de noir avec la sobre élégance qui convenait à un ancien magistrat.

Fort instruit, M. Pascal était très lié avec M. Roberval, éminent mathématicien, avec M. Le Pailleur, professeur au Collège de France, avec le Père Mersenne, versé en toutes sciences, avec d'autres encore.



Les filles de M. Pascal se levèrent et lui firent la révérence.

« Où donc est votre frère Blaise ?

— Dans sa chambre, mon père, dit Gilberte. Il a voulu s'y retirer prétextant qu'il voulait étudier avec un soin particulier sa leçon de grec.

— Je ne sais, dit M. Pascal, ce qu'a votre frère depuis plusieurs semaines. Il paraît sans cesse absorbé, comme concentré sur une pensée intérieure. Cela n'est pas de son âge. À douze ans, on doit aimer les jeux, la promenade, le bruit.

— Me permettrez-vous de vous confier une observation que j'ai faite mon père ? s'écria Jacqueline.

— Certes, ma chère fille, parle en toute confiance.

— Vous vous rappelez ce jour où Blaise vous a demandé de lui apprendre les mathématiques ?

— Je me le rappelle. Je me souviens aussi de ma réponse : « Je te les enseignerai dès que tu connaîtras le latin et le grec. »

— Blaise vous a alors demandé de lui dire seulement ce qu'on entendait par géométrie. « C'est, lui avez-vous répondu, le moyen de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles ont entre elles. » Eh bien! c'est depuis ce jour que Blaise paraît si soucieux et si préoccupé. »

M. Pascal resta soucieux lui aussi. « Je vais, dit-il, voir ce que fait votre frère. »

Blaise était assis devant une table, et la plume à la main, il exécutait des sortes de dessins sur un cahier de papiers. L'enfant était si absorbé dans sa besogne qu'il n'entendit pas son père. Celui-ci s'approcha et vint jusqu'à la table. Blaise restait toujours courbé sur son cahier, sans voir ni entendre son père.

M. Pascal se pencha sur le cahier et qu'y vit-il ?

Des lignes, des angles, des triangles, des rectangles, des circonférences, le tout marqué de lettres indicatrices, bref, le genre de figures qu'on est accoutumé de voir dans un traité de géométrie.

« Blaise, dit le père, montre-moi cela. »

L'enfant sursauta : la voix de son père l'avait arraché à sa tension d'esprit. Un peu inquiet et craintif, il tendit son cahier à Monsieur Pascal qui se mit à le feuilleter.

Aux premières pages, le visage du père commença à exprimer la surprise; cette surprise bientôt s'accentua; enfin, quand il arriva aux dernières feuilles, ce fut de la stupéfaction! Avec ses propres moyens, Blaise avait inventé toutes les démonstrations de la géométrie, telles que les avait formulées autrefois le géomètre grec Euclide. La dernière figure, celle que l'enfant étudiait, lors de l'arrivée de M. Pascal, avait trait à la trente-deuxième propo-

sition d'Euclide; *La somme des angles d'un triangle égale deux angles droits.*

« Blaise, s'écria M. Pascal, tu as sans doute dérobé dans ma bibliothèque un traité de géométrie, et tu l'as lu malgré ma défense ?

— Non mon père, je ne vous ai pas désobéi. C'est pour m'amuser que je me suis mis à tracer des barres, des carrés et des ronds, et à étudier les rapports de leurs diverses parties. Je n'ai jamais ouvert un livre de Mathématiques. »

Les expressions naïves : barres et ronds dont son fils s'était servi pour désigner lignes et circonférences, convainquirent M. Pascal de la sincérité de l'enfant.

C'est prodigieux ! » disait-il. M. Le Pailleur à son tour voulut examiner le cahier de Blaise. « Cet enfant deviendra un grand, un très grand mathématicien, » proclama-t-il avec une conviction profonde.

Depuis ce jour, Blaise Pascal malgré sa jeunesse fut invité à prendre part aux réunions scientifiques qui se tenaient chez le Père Mersenne et auxquelles assistaient outre M. Étienne Pascal, M. Roberval, M. Le Pailleur et d'autres savants de renom.

D'après M. de Genestoux.

QUINZIÈME LECTURE

LE PONT DE QUÉBEC

Le magnifique poème à la gloire de Dieu que cette merveille contemporaine qui a lancé par-dessus notre Saint-Laurent l'imposante masse d'acier de 180 millions de livres [1] !

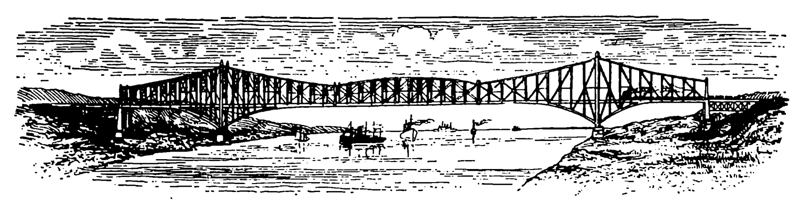
En effet, s'il convient de féliciter hautement les ingénieurs et les ouvriers qui ont réussi cette œuvre colossale, il convient surtout de faire remonter l'hommage de notre admiration vers l'Intelligence infinie, vers la Puissance suprême qui a doué l'esprit humain d'un tel génie !

1. Principales dimensions du pont: longueur, 3,239 pieds d'une rive à l'autre; travée centrale, 640 pieds; largeur, 100 pieds. Il y a deux voies pour chars à vapeur, deux pour tramways électriques et deux chemins pour voitures et piétons.

Depuis plusieurs années, l'idée d'un pont en face de Québec avait surgi dans les esprits pratiques, et faisait lentement son chemin. Enfin, en 1887, se forma une première compagnie pour réaliser cet imposant travail. Elle se contenta de discuter sans en arriver à l'exécution.

Une nouvelle association s'organisa en 1896 et se mit sérieusement à l'œuvre. Les plans furent soumis à la « Compagnie des Établissements Eiffel » à Paris, qui rédigea un mémoire très étendu sur toutes les questions ayant trait à pareille construction.

Mais il était presque impossible qu'une si gigantesque entreprise pût se réaliser sans rencontrer de sérieux obstacles. En effet, l'épreuve ne manqua pas. Deux catastrophes vinrent engloutir non seulement de forts capitaux, mais surtout, nombre de vies humaines.



Pont de Québec.

La première fut l'écroulement, en 1907, des piliers d'assise de la rive gauche. Après ce désastre, le gouvernement d'Ottawa se chargea de l'entreprise, la regardant comme œuvre nationale.

Le second terrible accident fut la chute de la travée centrale au moment même où elle allait être fixée aux cantilevers. (11 septembre 1916.)

Cependant, on ne se découragea pas : une seconde travée sur le même modèle fut prête en septembre suivant à subir un nouvel essai. Mais avant de la monter, les ouvriers, comptant sur le secours d'En-Haut demandèrent à M. le curé de Sillery de bénir les travaux qui allaient s'accomplir au risque de tant de graves périls.

Au matin du 20 septembre 1917, il y eut messe, communions et ferventes suppliques aux abords du pont. Ce fut dans le plus religieux silence que se firent les derniers préparatifs. L'anxiété

étreignait tous les cœurs, ... et sur le fleuve et sur les rives. Mais l'espoir ne fut pas déçu cette fois : après une lente ascension, l'énorme pièce resta suspendue aux bras géants qu'elle réunit à une hauteur de 150 pieds au-dessus de l'eau.

Les prières étaient exaucées: la reconnaissance s'imposait. Le témoignage en fut public et solennel. La cérémonie eut lieu le dimanche, 23 septembre, dans l'église de Sillery. Là, en présence de nombreux dignitaires, tant religieux que civils, et d'une grande foule de fidèles, Son Éminence le Cardinal Bégin prononçait une vibrante allocution en français; Monsieur le curé Maguire parlait en anglais.

Le Cardinal Archevêque officiait ensuite au Salut du Très Saint Sacrement et entonnait lui-même l'hymne d'Actions de grâce: « Te Deum laudamus ! »

SEIZIÈME LECTURE

On prononce *f* dans les mots:

nerf — au sens figuré. Ex.: *le nerf d'une entreprise — avoir du nerf* — et en liaison: *le nerf optique.*

cerf — de plus *œuf — bœuf,* au singulier.

neuf — Ex.: *un habit neuf—le neuf juin—Combien de personnes ? neuf — page neuf — trois chevaux noirs, et neuf blancs.*

Exceptions:

ner(f) — au sens propre. Ex.: *un ner(f) malade* — expressions: *ner(f) de bœuf — ner(f) foulé.*

ner(fs) — Ex.: une crise de ner (fs).

œu(fs) — bœu(fs) — et l'expression: *le bœu(f)* gras.

neu(f) — devant un mot pluriel commençant par une consonne. Ex.:*neu(f) maisons — neu(f) cents* malgré la tendance générale à prononcer *neuff maisons — neuff cents,* etc.

Consonnes doubles *d* — *f* articulées simples ou doubles.

Ex.:

d—*simple*	**d**—*double*	**f** — *simple*	**f** — *double*
addition	ad-ducteur	diffus	dif-fusion
addition-ner	red-dition	offense	ef-fusion
	quid-dité	suffisant	ef-fervescence

LA PROVIDENCE

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces hommes s'inquiétait en lui-même, disant : « Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ? »

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; « car, disait-il, Dieu qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants. »

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

À cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant : « car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi aussi. Que deviendront-ils si je leur manque ? »

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit: « Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants: pas un ne semblait avoir pâti.

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit: « Pourquoi s'inquiéter ! Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et si l'un et l'autre nous mourrons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les Cieux. »

La Mennais (1782-1854).

DIX-SEPTIÈME LECTURE

Lecture expressive:

Culture spéciale des intonations et des inflexions.

Exercices combinés de lecture, de diction, de récitation de mémoire.

Genre du morceau: narration.

Idées à interpréter dans le ton, le mouvement de la voix:

1. — ingénuité, gaieté, candeur de l'enfant;
2. — tendresse, admiration paternelle;
3. — qualités de l'enfant appréciées par le père;
4. — souvenirs: charmes d'intimité familiale;
5. — mort de l'enfant — tristesse amère de l'auteur.

Lecture:

Ton et mouvement de la voix en rapport avec les parties marquées des chiffres correspondants dans le texte.

1 — 2 — ton légèrement modulé — mouvement rapide aux quatre derniers vers.

2 — 3 — voix plus égale, baissée à *interrompu* — mouvement modéré.

3 — 4 — inflexions montantes entres les parties de l'énumération, voix baissée à *prés verts* — pauses brèves.

4 — 5 — voix peu élevée — demi-pause (voix glissée) entre *Oh* et *que* — inflexion soutenue et pause brève à *raisonner* — autres vers: inflexions peu élevées — mouvement assez lent.

5 — voix basse, émue — ton égal — mouvement assez lent — mots accentués: *jamais* — *le plus joyeux*.

ELLE AVAIT PRIS CE PLI

1—Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin.
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère,
Elle entrait, et disait : Bonjour, mon petit père,
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
2—Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon œuvre interrompue, et tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent,
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée,
Où je ne sais comment venaient mes plus beaux vers.
3—Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
Et c'était un esprit avant d'être une femme.
Son regard consultait sur tout à tous moments.
4—Oh ! que de soirs d'hiver radieux et charmants,
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près, quelques amis causant au coin du feu !
J'appelais cette vie être content de peu !

5—Et dire qu'elle est morte! Hélas! que Dieu m'assiste !
Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste;
J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux
Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.

VICTOR HUGO.

DIX-HUITIÈME LECTURE

NOS TRADITIONS DU JOUR DE L'AN

Pour l'époque du jour de l'An, nos pères nous avaient transmis deux touchantes traditions: celle de la distribution des étrennes par l'Enfant-Jésus, et celle de la bénédiction paternelle. Pourquoi faut-il que, dans les villes et même dans les campagnes, toutes deux tendent à disparaître? C'est plus qu'un symptôme alarmant, c'est un malheur.

Les traditions d'un peuple, ces gestes qu'il accomplit à jour fixe et qui ont un caractère d'universalité, ne sont pas de vaines coutumes, des attitudes artificielles, sans relation profonde avec l'âme; elles révèlent le fond même de l'âme, elles en sont le langage émouvant. En accomplissant ces rites, en nous reliant à une longue série d'ancêtres qui les ont accomplis avant nous, nous affirmons une pensée héréditaire qui tient à l'âme même d'une race et en fait voir la qualité. Parlons net : la tradition est le signe d'une culture au même titre que sa langue. Laisser corrompre sa langue ou cesser de la parler, c'est le propre d'une nationalité qui se meurt; laisser tomber la tradition, ne plus accomplir le rite, c'est laisser voir que l'âme a changé.

Quelle tristesse quand la tradition est de caractère religieux ! Sa disparition fait alors entendre un abaissement de la foi. L'âme ne peut plus accomplir des gestes qui sont devenus plus grands qu'elle-même, comme l'arbre dont la sève est tarie laisse tomber son opulent feuillage.

Quand, le matin du premier janvier, nos aïeux faisaient entrer l'Enfant-Jésus dans leurs maisons, ils continuaient une tradition de France et prolongeaient plusieurs siècles de foi. Cette coutume faisait corps avec l'éducation religieuse de la famille,

avec le sentiment de la présence divine que, de bonne heure, l'on s'efforçait d'inculquer aux tout petits. Le « Jésus », les enfants apprenaient à mettre son nom parmi les premiers mots de leur vocabulaire; ils apprenaient à le montrer sur le mur attaché au bois du crucifix ou gravé sur les vieilles images. Quand venait le temps des étrennes, dons qui passent tous les autres dans l'esprit de l'enfance, nos aïeux voulaient encore, par un motif de foi, que ce bien par excellence tombât de la main de Dieu.



La bénédiction du jour de l'An se rattachait aux mêmes pensées. Quand le père levait la main sur la tête de ses enfants pour les bénir, son geste symbolisait encore une grande pensée religieuse. Par l'exercice d'une sorte de pontificat domestique, il affirmait sa qualité de chef familial, les sources divines de son autorité, la seule, a dit Le Play, « qu'ait établie le Décalogue éternel ». En s'inclinant sous la main bénissante, les enfants recon-

naissaient la hiérarchie naturelle du foyer; ils faisaient un acte de foi à l'ordre divin de la famille, à ce haut principe d'autorité d'où nous sont venues la vigueur saine et la noblesse de nos mœurs.

LIONEL GROULX, PTRE.

LA GALETTE DES ROIS

« Ma mère était, en fait de galettes, un véritable cordon-bleu. Je la vois encore, pétrissant de ses mains la pâte, la tournant et la retournant; puis quand ce bloc était à point, elle pressait son rouleau qu'elle appuyait sur cette masse informe, qui s'étendait et s'élargissait en une vaste plaquette. Ma joie, mon orgueil, c'était de m'emparer du rouleau et de le promener à mon tour sur ce morceau de pâte qui s'égalisait comme un morceau de macadam.

Cette galette, je ne puis me la rappeler sans que l'eau m'en vienne à la bouche, et je n'en ai jamais retrouvé l'équivalent nulle part. C'était une pâte serrée, compacte et ferme, d'un goût exquis. Quand on l'ouvrait, on pouvait en détacher une lame assez mince, comme dans les galettes feuilletées d'aujourd'hui; ce n'était pourtant pas de la galette feuilletée. Elle faisait masse quand on la mangeait; elle cédait tout entière sous la dent et parfumait la bouche d'une bonne odeur de pâte chaude; une pâte de farine de froment, mêlée de beurre tout frais et parfaitement loyal. C'était un mets des dieux !

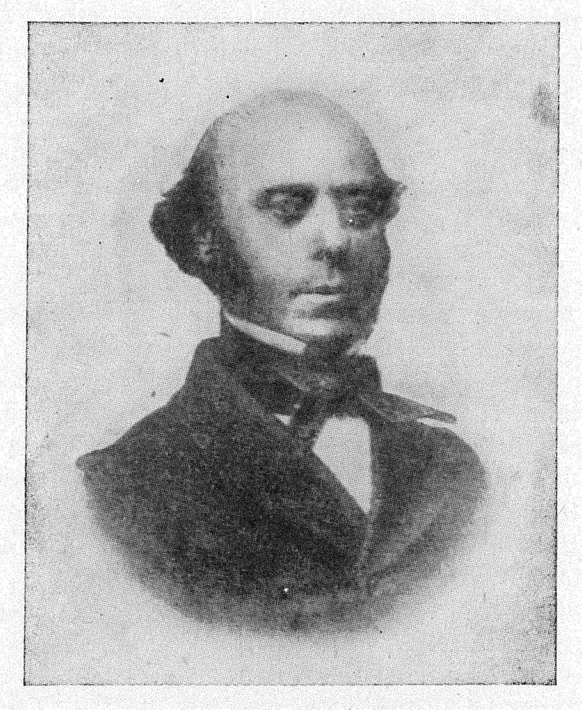
Je sais bien que vous m'allez dire : que j'avais huit à dix ans en ce temps-là, que je trouvais tout merveilleux, que si l'on me servait sur ma table la même galette, à cette heure, je ferais la grimace, et je déclarerais que c'est un régal de paysan... Eh bien ! non, je ne le crois pas. Je reste convaincu que la galette fabriquée par la maîtresse de maison, avec des ingrédients qu'elle a choisis elle-même, cuite à un feu qu'elle a surveillé, une galette où elle a mis ses soins et son amour, oui, je reste convaincu que cette galette-là est plus saine et de meilleur goût que les galettes des plus célèbres pâtissiers.

FRANCISQUE SARCEY.

VINGTIÈME LECTURE

GARNEAU HISTORIEN

Au lieu d'entrer au petit séminaire de Québec, le jeune Garneau fut admis, à titre de clerc, chez un tabellion, le notaire Campbell. C'est là qu'aurait eu lieu l'incident que voici:



« Dans l'étude du Maître Campbell, Garneau venait souvent en contact avec des Anglo-Saxons qui ne péchaient pas par excès de courtoisie. D'ordinaire, cependant, les discussions entre ces camarades restaient dans les bornes. Mais un jour le débat s'envenima, et suivant ce que raconte M. Hector Garneau « nos imberbes anglo-saxons se mirent à railler leur confrère de son origine, et à le traiter de fils de vaincus. Sûrs enfin de lui fermer

la bouche, ils lui jetaient en ricanant, cet argument suprême: « Après tout, qu'êtes-vous donc, vous, Canadiens-français, vous n'avez même pas d'histoire. » « Ces mots, continue le narrateur, firent sur le jeune Garneau — car c'était lui — l'effet d'un soufflet aux ancêtres. Ils s'incrustèrent dans son cerveau. Ils y allumèrent une flamme d'inspiration. « Quoi ! répliqua-t-il, nous n'avons pas d'histoire ! Eh ! bien, pour vous confondre, je vais moi-même la raconter ! » Ainsi à seize ou dix-sept ans, François Garneau avait trouvé sa voie... »

HENRI D'ARLES.
(Nos Historiens.)

VINGT ET UNIÈME LECTURE

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction

POÉSIE DES FEUILLES

Splendeur des bois de mon pays,
Vous toutes, les feuilles que j'aime
Et dont le Nord clôt le poème,
Lorsque sont mûrs les blonds maïs,
Combien nombreuses, les jours gris,
Dans les sentiers le vent vous sème,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Splendeur des bois de mon pays!

Vous n'êtes plus l'orgueil des chênes,
Des érables et des bouleaux,
Qui chantèrent le long des eaux
Et dans le clair lointain des plaines.
Mon âme, ô feuilles, sent vos peines
Et suit vos deuils sur les coteaux,
Pleurant la grâce des bouleaux
Et le hautain regret des chênes.

Vous étiez la gloire de juin,
Le frais manteau des forêts vertes . . .
Ô feuilles qui tombez inertes
Comme un oiseau blessé soudain,
Vos tons de rouille et de tanin
Affligent les routes désertes,
Manteau souillé des forêts vertes,
Feuilles mortes, gloire de juin!

ALBERT FERLAND.

EXPLICATION LITTÉRALE

Sens des mots: Dites le sens des mots: splendeur — Nord — rouille — tanin.

Sens des phrases: Expliquez les phrases suivantes: Vous dont le Nord clôt le poème. — Mon âme suit vos deuils sur les coteaux.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1\. — Analyse et classement des idées: À qui s'adresse l'auteur de ce petit poème ? — À quelle époque ? — Que remarque-t-il d'abord ? — Qu'étaient les feuilles à l'été ? — Et que sont-elles maintenant ? — Le poète s'associe-t-il aux regrets des feuilles ? — Que rappelle l'auteur au commencement de la dernière strophe ? — Que met-il en contraste avec ce souvenir ? — Quel mot pourrait résumer la première strophe ? — La deuxième ? — La troisième ?

Recherche de l'idée maîtresse: Quelle est l'impression dominante de ce morceau ? — Sur quoi le poète s'attendrit-il ? — Quelle est donc l'idée maîtresse ?

Plan: Rétablissez le plan suivi par l'auteur.

2\. — Plan:

Idée maîtresse: La poésie des feuilles.

Les feuilles sont la *splendeur* des bois:	Le vent du Nord clôt leur poème.	Lorsque les blés sont mûrs.
	Le vent du nord les sème dans les sentiers.	Quand les jours sont gris.
Les feuilles ne sont plus l'orgueil des arbres.	Chênes, érables, bouleaux des rives et des plaines. Le poète s'associe à leurs peines. Il pleure: la grâce des bouleaux, le hautain regret des chênes.	
Les feuilles étaient la gloire de juin.	Elles étaient le manteau des forêts vertes. Elles sont maintenant inertes comme des oiseaux blessés. Elles sont couvertes de rouille et de tanin. Elles sont devenues un manteau souillé.	

3. — Genre: Cette petite pièce appartient au genre lyrique. La poésie lyrique tire son nom de la lyre, instrument à cordes dont s'accompagnaient les poètes antiques en chantant leurs vers. La poésie lyrique est un *chant de l'âme*; c'est elle qui traduit les joies, les douleurs, les admirations ou les indignations d'un individu ou d'un peuple.

4. — Auteur: Albert Ferland (1872). Poète et dessinateur de talent, il est un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal. Sous le titre général le *Canada* chanté, il a publié *Les Horizons, Le Terroir, L'âme des bois* et *La Fête du Christ à Ville-Marie.* A. Ferland continue d'écrire, et livre de temps à autre au public de gracieux poèmes d'inspiration religieuse ou patriotique.

5. — Appréciation des idées: Les feuilles sont-elles justement appelées « splendeur de nos bois » ? — Toutes les pensées

se rattachent-elles au sentiment de mélancolie que veut nous inspirer le poète ? — Montrez-le pour la première strophe ? — Avez-vous déjà éprouvé un sentiment de mélancolie en voyant tomber les feuilles ? — en voyant les arbres dénudés ? — Est-il vrai que les feuilles rouges et jaunes qui jonchent les routes à l'automne leur donnent un aspect de tristesse ?

b) Étude de la forme:

1. — **Propriété des termes:** Les adjectifs blonds — gris — clair — hautain — frais — inertes — souillé — sont-ils bien choisis ? Donnez la raison de votre réponse pour chacun. — Que pensez-vous de l'emploi des verbes: clôt — sème — chantèrent — affligent ?

2. — **Agencement des propositions:** Rétablissez l'ordre des propositions dans la première strophe — dites la nature de chacune — comment elle se rattache aux autres — analysez-les ensuite logiquement.

3. — **Style:**

Figures: Nommez et expliquez les figures formées par les expressions: *le Nord clôt le poème;* — le vent *vous sème*; — vous n'êtes plus *l'orgueil* des chênes, qui *chantèrent* le long des eaux; — mon âme *suit vos deuils;* — *pleurant* le *hautain regret* des chênes; — le *frais manteau* des forêts; — *vos tons de rouille* et de *tanin, affligent* les routes. Trouvez une comparaison dans la pièce et dites si elle est bien choisie. — Y a-t-il aussi une belle antithèse dans la dernière strophe ? — Expliquez-la.

Qualités du style: La grande loi du lyrisme est la sincérité; cette sincérité produit la spontanéité, la concision aussi, car si l'émotion est sincère, elle dira beaucoup en peu de mots.

Spontanéité: L'émotion de l'auteur vous paraît-elle sincère ? — Pourquoi l'auteur regrette-t-il les feuilles qui tombent ? — Y a-t-il exagération dans l'expression de ce regret ?

Concision: À part la répétition voulue des deux premières lignes de chaque strophe, y a-t-il des vers, ou même des mots que vous pourriez retrancher ? — Essayez, en relisant la pièce, d'enlever quelque chose.

REMARQUE: La répétition des premiers vers de chaque strophe donne à la pièce quelque chose de touchant, de *chantant* aussi. Et c'est pourquoi les poèmes ainsi construits prennent le nom de *romances*.

EXERCICES PRATIQUES

Langage: Pourquoi l'auteur dit-il les blonds maïs ? — Avez-vous déjà vu cet adjectif *blond* uni au nom d'une autre céréale ? Quel nom donne-t-on au maïs chez nous ? — Savez-vous pourquoi ? Pourquoi parle-t-on si souvent de l'orgueil des chênes ? — Les arbres ont-ils des défauts comme les hommes ? — Les feuilles peuvent-elles avoir des peines ? — Quelles expressions vous semblent neuves et propres à enrichir votre vocabulaire ?

Rédaction: Vous avez fait un voyage à la campagne au printemps ou à l'automne. Dites quel était l'aspect des bois que vous avez traversés et quelles impressions vous avez ressenties. — Ou — Vous avez vu au printemps ou à l'automne un de nos parcs publics. Dites ce que vous avez remarqué et quelles impressions vous avez éprouvées au réveil de la nature ou à la chute des feuilles.

Conseils: L'observation attentive des choses, est la première condition d'une bonne description; observez donc avant d'écrire, ou du moins revoyez bien, dans votre imagination ce que vous avez observé autrefois. Soyez sincère dans l'expression de vos sentiments. Essayez de mettre de la vie et de la couleur dans votre devoir.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE

Consonne *g* final — *g* intérieur.

On prononce:

lè — le mot legs.
jou — le mot « joug* », excepté en liaison. Ex.: *Mon joug est doux.*

ju — la syllabe *geu* des mots: gageure — mageure (de vers) — vergeure (de papier) — chargeure (terme de blason).
g — séparé de la consonne **d** dans: amyg-dale.
g — — — — **n** — : incog-nito — diag-nostique stag-nant — reg-nicole — recog-nition — inexpug-nable — ag-nostique — g-neiss — g-nome — g-nose — ig-né — ig-nition et tous les mots en ig-né — igni excepté: lignite et de même ligneux.
g — est nul dans le mot signet (si [g] net).

Consonnes doubles *g* — *l* articulées simples ou doubles. Ex.:

g — *simple*	**g** — *double*	**l** — *simple*	**l** — *double*
aggraver	Ag-gée	aller	intel-ligent
agglomérer	sug-gestion	excellent	libel-lule
agglutiner	sug-gestif	collation (goûter)	intel-ligent
			col-lation (de titres)

LA FONTAINE

Jean de La Fontaine naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621.

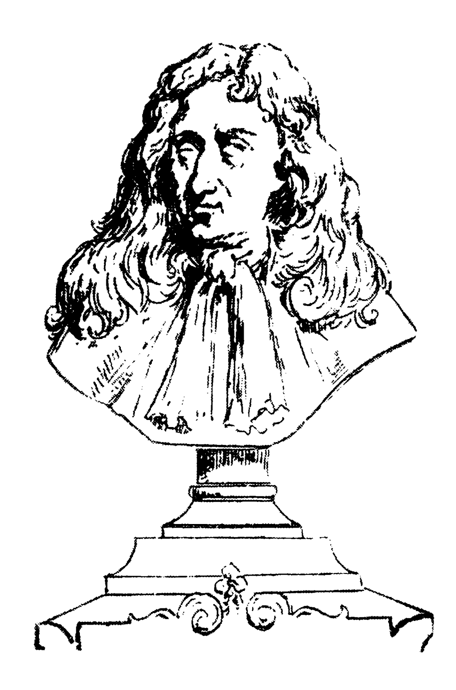
Rien de plus étrange que la vie de notre grand fabuliste. Autant ses amis et contemporains, Boileau, Molière et Racine cueillaient des applaudissements, soit à la Cour où ils étaient recherchés, soit au théâtre qui interprétait leurs œuvres, autant lui vivait oublié et obscur dans un salon de la capitale, n'ayant guère pour compagnie que les animaux de toutes sortes qu'il exerçait à être moralistes.

Tel du reste nous nous peignons tous La Fontaine. Son nom, à peine prononcé, nous rappelle celui que ce grand siècle surnomma le bonhomme, aimable, spirituel sans doute, mais timide, primitif, fuyant les hommes.

Peut-être, en dehors de la façon particulière de son esprit, faut-il attribuer cela à son éducation première. La Fontaine fut, en effet, un écolier médiocre; il étudia avec mollesse et sans succès au collège de Reims, et rentra à la maison paternelle en 1642, après

avoir vainement essayé de se faire à la vie religieuse, chez les Oratoriens.

En vain, pour orienter sa vie, lui fit-on épouser, en 1649, une jeune femme qui ne manquait pas d'esprit ni de distinction, mais son mariage ne fut pas heureux, et sans rompre complètement avec sa femme, La Fontaine ne tarda pas à se rendre à lui-même sa liberté.



On le voit, il était bien déjà ce qu'il se peignait plus tard, cet homme inconstant, « Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles... je suis chose légère et vole à tout sujet; je vais de fleur en fleur et d'objet en objet. »

Ce n'est qu'en 1668 que La Fontaine fut vraiment lui-même. À cette date il publia les six premiers livres de ses Fables; les cinq livres suivants parurent en 1687, et le douzième en 1694. L'appari-

tion de ces volumes créait un nouveau genre en littérature et révélait à la France une langue inconnue jusque-là.

La Fontaine avait eu longtemps pour protecteur le surintendant Fouquet; il eut le courage de le suivre à Limoges, dans son exil, de pleurer son infortune dans son « Elégie aux nymphes de Vaux » en 1661, et de plaider sa cause devant le Roi par son « Ode au Roi » en 1663.

Plus tard, Mme de la Sablière pourvut avec la plus généreuse sollicitude aux besoins du poète et l'eut pour commensal pendant vingt ans.

Il mourut le 13 avril 1695, dans la maison de son ami d'Hervart, dont il avait accepté l'hospitalité en perdant celle de Mme de la Sablière.

La religion était venue consoler ses derniers jours; il se repentit d'avoir eu peu de régularité dans sa conduite, et trop de liberté dans quelques-uns de ses écrits. « Ô mon cher ! écrivait-il au chanoine Maucroix, son ami, mourir n'est rien; mais songe que je vais comparaître devant Dieu . . . Tu sais comment j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

De l'Éducation Catholique,
Novembre 1889.

VINGT-TROISIÈME LECTURE

Lecture expressive:

Culture spéciale des intonations et des inflexions.

Exercices combinés de lecture, de diction, de récitation de mémoire.

Observer les qualités de voix, de mouvement en rapport avec les caractères:

1 — du sujet: narration;
2. — du fait: accident — dommage réparé — résultat heureux;
3. — des personnages: curiosité — anxiété — génie — grandeur d'âme de Rubens;
4. — du style: clarté — précision — naturel.

Les parties en italique dans le texte correspondent aux explications données en marge. Ces explications peuvent servir de points de repère quant aux qualités d'ordre, de variété, de naturel à apporter dans la lecture d'un morceau.

PREMIERS SUCCÈS DE VAN DYCK

Texte	Marge
Antoine Van Dyck naquit à Anvers,	
le 22 mars 1599. Son père, *qui était de*	détaché entre pauses très
Bois-le-Duc, peignait sur verre; il lui	brèves.
enseigna le dessin, *puis* le plaça chez	demi-pause.
Henri Van Balin, peintre flamand qui	
avait visité l'Italie et étudié l'antique.	
Plus *tard,* Van Dyck entra dans l'ate-	inflexion montante.
lier de Rubens. Une circonstance for-	
tuite lui assura la supériorité sur ses	
condisci*ples* et lui valut de devenir	voix baissée comme au
l'élève préféré du grand peintre.	point final.
Rubens travaillait à son fa*meux* ta-	accentué.
bleau, « La descente de la croix »; il	
avait achevé une *grande* partie de cet-	accentué.
te œuvre, lorsqu'il sortit de son *atelier,*	pause très brève — in
sans en fermer la porte à clef selon son	flexion soutenue.
habitude. Aussitôt ses *élèves* curieux	p. très b. — infl. sout.
d'étudier sa manière d'ébau*cher* et de	— —
conduire ses ouvrages jusqu'à la *fin,* se	pause.
précipitent dans la pièce ouverte. Les	infl. mont. — accentué.
jeux se mêlent souvent aux études de	demi-pause.
la jeunesse. Dans leur bruyant badi-	
nage les élèves se poussèrent et l'un	
d'*eux,* en tombant, effaça le bras de	pause brève — inflexion
la Madeleine, la joue et le menton de	soutenue.
la Vierge. À la vue de cet accident,	
ce fut une *consternation* dans l'école.	accentué.
Chacun se voyait *impitoyablement*	accentué.
chassé, et, Rubens n'étant pas un maî-	accentué — voix baissée.

tre que l'on pût facilement remplacer, il fallait *à tout prix,* trouver moyen de se tirer d'embarras.

Van Dyck fit cesser l'anxiété générale. *Comme* il restait encore trois heures de jour, il saisit la palette de Ru*bens* et se chargea de réparer le dommage. *Plus* il *redoutait* la colère du Maître, *plus* il fit d'efforts pour se montrer son égal. Il y réussit si *bien* que le lendemain Rubens, entrant dans son atelier, accompagné de ses *élèves* et, arrêtant son attention sur les parties réparées la veille par Van *Dyck,* ne put s'empêcher de s'*écrier* avec la confiance d'un homme *sûr* de son talent: « *Cette tête et ce bras ne sont pas ce que j'ai fait de moins bien.* » Cependant, en y regardant de près, il reconnut *sur son tableau* le travail d'une main étran*gère,* et force fut pour les jeunes gens, de lui déclarer *toute* la vérité.

Cet aveu ne fit qu'ajouter à la *haute* opinion que Rubens avait conçu pour le talent de Van Dyck; il lui conseilla, *plus tard,* de visiter l'Italie. Lorsque le jeune artiste quitta l'atelier de Rubens, il reçut de son maître un *superbe* cheval et une bourse *largement* garnie.

« Les peintures célèbres. »
D'après F. Valentin.
(Marne)

détaché et accentué.

intonation ferme.

inflexion montante.
accentués.
accentué.
inflexion montante.

inflexion soutenue.
inflexion montante.
pause brève — inflexion soutenue.
accentué.
ton presque égal et bas.
détaché entre demi-pauses.
voix baissée comme au point final.
accentué.

intonation en ton médium. — accentué.

détaché entre demi-pauses.
accentué.
accentué.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE

PORT-ROYAL

La baie de Fundy, vaste Manche canadienne aux colères redoutées des voyageurs, ondule entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. Sa nappe bleue ourlée de lames blanches se prolonge, par deux coins, jusqu'aux villes de Moncton, au nord, et de Truro, au sud. Sa largeur atteint quarante-cinq milles, entre Saint-Jean et l'étroit goulet de Digby. Pour un vaisseau de faible tonnage — goélette ou simple barque — quelle aimable transition que de passer des flots inquiets de l'ancienne baie Française aux eaux placides du bassin de Port-Royal, par ce goulet de Digby creusé entre deux falaises couronnées de sapins!



Protégé, du côté nord, par la chaîne des montagnes du Nord qui serpente jusqu'au cap Blomidon, le bassin de Port-Royal, large de quatre milles devant Digby, va se rétrécissant à mesure que nous remontons vers l'estuaire de l'ancienne rivière Dauphin, devenue rivière Annapolis. À quinze milles de Digby, à main droite, sur un fond de sombre verdure, apparaît l'ancien Port-Royal de Poutrincourt, rebaptisé Annapolis. Arrêtons-nous à cette petite ville somnolente, douce comme son atmosphère ouatée, encore imprégnée de tradition française où, depuis 1904, se dresse sur un

piédestal, à côté du vieux fort, l'énergique figure de bronze du sieur de Monts, l'explorateur de 1604.

Depuis trois siècles, combien de souvenirs, joyeux ou tristes, se sont accumulés sur ce coin de terre acadienne! Quelques noms, quelques dates serviront à évoquer les plus remarquables.

Tout d'abord, notons que Port-Royal, visité par l'expédition de Monts en 1604, colonisé en 1606 par Poutrincourt, Champlain, Louis Hébert et leurs compagnons du vaisseau *Jonas* parti de la Rochelle, est le plus ancien établissement européen du nord de l'Amérique. Jamestown, ville de la Virginie, fut fondée en 1607. Québec, en 1608. Les pèlerins du *May-Flower* abordèrent à Plymouth en 1620. New-York date de 1624, Boston de 1630.

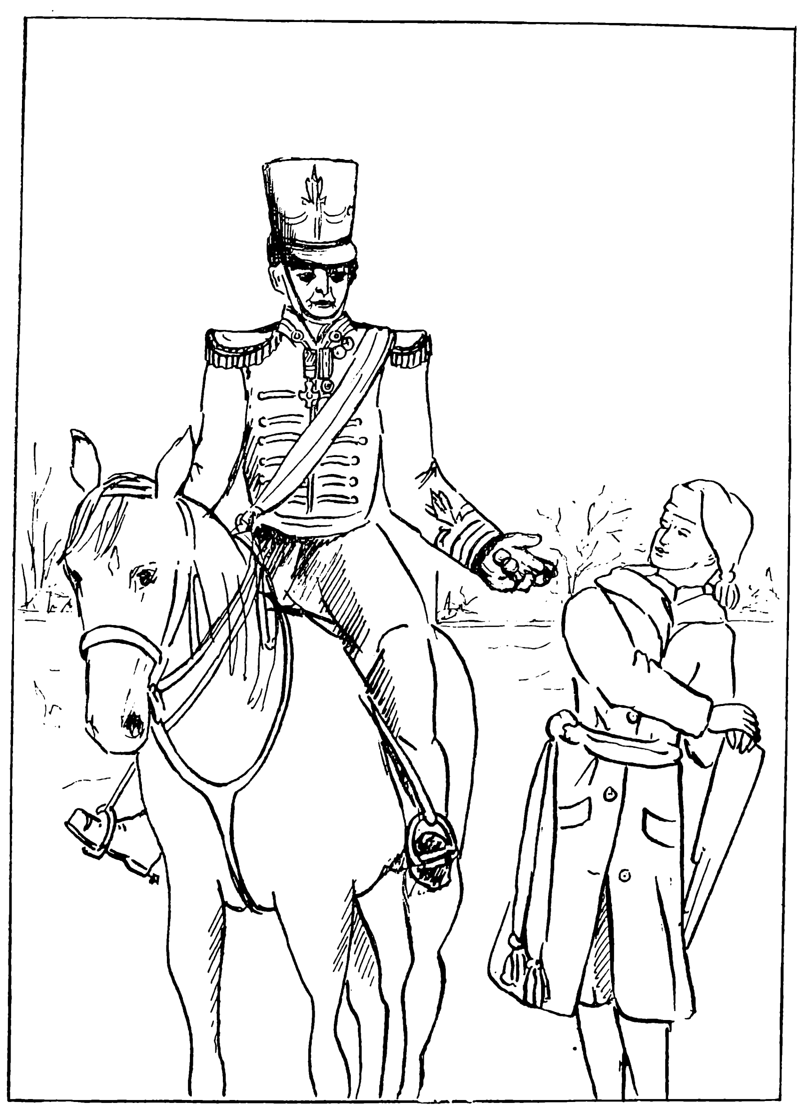
Le sieur de Poutrincourt et son fils, Charles de Biencourt, seigneurs de Port-Royal, furent les premiers animateurs de cette région fertile. Biencourt, décédé à trente-trois ans, en 1624, fut inhumé dans la *Prée-Ronde* par son compagnon de courses, Charles Latour, qui se porta héritier de ses biens. Mais la véritable vie française ne s'implanta à Port-Royal qu'avec l'arrivée, en 1635, de Charles d'Aulnay, successeur de Razilly au poste de gouverneur de l'Acadie. Aulnay éleva Port-Royal au rang de capitale acadienne, à la place de la Hâve, et il y bâtit de solides fortifications. Autour du manoir seigneurial et de la chapelle des Capucins, se groupèrent les premiers colons venus avec Razilly, en 1632, du Poitou et de la Touraine: les Martin, Dugas, Gaudet, Aucoin, Trahan, Landry, et leurs compatriotes arrivés dix ans plus tard, avec Aulnay: les Doucet, Boudreau, Hébert, Bourgeois, Dupuis, Blanchard, Savoie, Daigle, Cyr, Terriault, Richard, Poirier, LeBlanc, Thibodeau, Girouard, Comeau, Cormier, Brault, Robichaud, Belliveau. Chaque famille acadienne occupait une ferme de cent arpents chargée d'une rente perpétuelle d'un sou par arpent. Elle s'acquittait, de plus, envers son seigneur, d'une redevance variable, en œufs, poulets et autres denrées de ferme. Ce mode de colonisation exigeait peu de déboursés de la part des fermiers, et donnait à l'entreprise un cachet de solidarité, de vie familiale qui explique en partie le profond enracinement des Acadiens à leur motte de terre, à leur beau coin de pays, même

sous le coup des rudes épreuves qui ne leur furent pas ménagées: épreuves que nous évoquerons dans une prochaine étude.

VINGT-CINQUIÈME LECTURE

LE PETIT PATRIOTE

Un régiment anglais marchait sur Saint-Eustache,
Où Chénier, insurgé sans peur comme sans tache,
Retranché dans l'église avec cent paroissiens,
Soldats improvisés dignes des temps anciens,
Attendaient l'arme au poing l'approche de Colborne.
Tout à coup, au moment où les premières files
Longeaient un grand bosquet d'arbres servant d'asile
Durant les jours brûlants à d'opulents troupeaux,
Le régiment fit halte! En avant des drapeaux,
Trois chemins se croisant sur la neige sans borne,
Venaient d'arrêter le sinistre Colborne,
Qui décontenancé, sentant son cœur transir,
Pestait de ne savoir quelle route choisir.
Comme un fauve égaré qui chercherait son antre,
Il allait cependant prendre celle du centre,
Quand soudain, entr'ouvrant de lourds rameaux glacés
Qui le cachaient aux yeux des troupes fatiguées,
Un petit paysan à l'œil vif et sagace,
Qui portait en sautoir un long fusil de chasse,
Et ne soupçonnait rien de ce qui se passait,
Déboucha d'un hallier où le vent mugissait,
Et tomba près du chef de la troupe hésitante.
À l'aspect des soldats, l'enfant recule et tente,
Dans un affolement de jeune faon surpris,
De fuir, et de rentrer sous les grands ormes gris.
Mais Colborne piquant de l'éperon sa bête,
Lui barre le passage et brusquement l'arrête;
Puis, faisant aussitôt tourner son sabre nu
Sur le front du petit braconnier inconnu



Dont le regard sur lui farouchement s'attache:
— « Montre-moi le chemin qui mène à Saint-Eustache. » —
Clame-til en françaiis, et d'une voix sans nom
Où semble tresaillir la clameur du canon.

Pour toute réponse, l'enfant baissa la tête
Avec l'air renfrogné de quelqu'un qui s'entête.
— « Réponds, petit louveteau, réponds, affreux gamin,
Montre-moi le chemin! Montre-moi le chemin!
Ou, sinon, foi d'Anglais, pour punir ton audace
Je te passe mon sabre à travers la carcasse. » —
L'enfant dont pas un seul muscle ne remuait,
Le front toujours baissé restait toujours muet.
Colborne sûr qu'un rustre aussi crâne et tenace
Ne céderait jamais devant une menace,
Et sûr qu'il le ferait parler en le tentant,
(Devant l'appât il en succombe tant !)
Entr'ouvrant sa capote aux basques galonnées,
De son gousset tira vivement deux guinées,
Et lui tendant cet or qui brillait dans sa main:
— « C'est à toi, si tu veux m'indiquer le chemin. » —
L'enfant eut un sursaut de rage,
Et secouant son front insulté par l'outrage,
Tourné, les points crispés du coté des soldats,
Tragique, répondit: — « C'était bon pour Judas! »

VINGT-SIXIÈME LECTURE

LE CASTOR

Le castor est le plus gros des rongeurs américains. C'est un amphibie aux pattes postérieures palmées qui peut rester jusqu'à cinq minutes sous l'eau. À l'état libre, il est grégaire et sociable. Mâle et femelle, accouplés pour la vie, construisent leur propre loge avec leurs pattes antérieures et leurs dents. Mais toute la colonie collabore à la construction et à l'entretien des barrages et des canaux. Les premiers servent à entretenir un niveau d'eau assez élevé pour permettre aux castors de circuler sous la glace et d'atteindre les provisions de branches qu'ils font pour l'hiver; les seconds servent à transporter plus facilement leurs matériaux de construction ou leur nourriture encombrante. Les barrages peuvent atteindre jusqu'à sept cents pieds de long, les canaux, de

cinq à six cents pieds avec une largeur variant de deux à trois pieds et une profondeur de dix-huit pouces. Pour ces grands travaux, labeur de plusieurs années, ils utilisent toutes les parties transportables des arbres qu'ils abattent avec leurs dents.

Ces bûcherons à quatre pattes travaillent par couple. L'un gruge l'arbre, dont le diamètre atteint parfois dix-huit pouces, pendant que l'autre monte la garde. Contrairement à la croyance populaire, le castor ne dirige pas la chûte de l'arbre à volonté. Il est souvent écrasé par lui. Il ne se sert pas non plus de sa queue plate et écailleuse comme truelle. Cet appendice est un point d'appui à terre, un gouvernail lorsqu'il nage et un moyen de signalisation quand il en frappe l'eau à plat. Il l'utilise aussi pour arroser les étourneaux qui viennent l'ennuyer de leurs criailleries.

Le castor ne travaille pas sans répit. L'été, il voyage beaucoup et va fréquemment à terre manger des graines sauvages. Il est surtout actif à l'automne, quand il répare ses barrages, replâtre sa loge et amasse des provisions au fond de son étang. Certains castors refusent de travailler pour la collectivité et sont chassés par leurs congénères. Ils vont fonder sur les rives des cours d'eau des colonies rudimentaires, dites de Castors paresseux. En général, pourtant, les castors sont laborieux quand il le faut, propres, enjoués à l'occasion et bons parents. Les petits, au nombre de quatre en moyenne, restent plus d'un an dans la loge familiale et reçoivent une éducation complète avant d'aller s'établir plus loin.

Quoique paisible de nature, le castor défend courageusement son domaine contre les intrusions de la loutre; et il n'hésite pas à tuer le rat musqué qui brise ses barrages. Il s'habitue vite à la présence de l'homme et s'apprivoise facilement.

Les glandes du castor, appelées chez nous rognons huileux et rognons tondreux, servent à de multiples usages. Sa fourrure est l'une des plus belles qui soit, et les longs poils qui la recouvrent ont été utilisés, pendant longtemps, pour fabriquer des chapeaux de castor. Symbole de paix et d'industrie, le castor figure à la place d'honneur dans les armoiries de la Province de Québec.

CLAUDE MÉLANÇON.

VINGT-SEPTIÈME LECTURE

ORIGINES DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

Les éléments constitutifs des Lettres canadiennes s'élaboraient au milieu de nos orages et de nos combats. Nos aïeux faisaient de la littérature, mais une littérature vivante et héroïque. Ils respiraient une atmosphère épique, et chaque jour voyait naître sur leurs pas une page d'épopée. Le souffle lyrique animait, soulevait, emportait, dans un essor puissant et contenu, ces générations vaillantes dont les exploits contenaient en germe des odes plus sublimes que celles de Pindare et d'Horace. Le drame était partout au fond des forêts pleines d'embûches et de mystère, sur les flots ensanglantés des rivières et des lacs lointains, à l'ombre même des forts et des habitations, et jusque dans les batteries de nos villes naissantes.

Quant à l'histoire, elle se faisait de toute pièce; elle se rédigeait à coups de hache et d'épée; à coups de flèche et de mousquet; elle s'écrivait avec la croix, le canon et la charrue; elle s'imprimait en sillons profonds sur le sol fertilisé de la Nouvelle-France; elle se burinait sur le granit des montagnes et sur les murs des forteresses. Durant cent cinquante ans nos ancêtres semèrent à pleines mains, dans les faits, dans les traditions, dans les souvenirs, dans l'âme populaire et le génie national, la semence généreuse d'où devaient sortir les moissons littéraires de l'avenir: moissons de légendes et de récits épiques, moissons de chants et de ballades, moissons de poésie et d'histoire, dont notre siècle a vu l'heureuse et pacifique germination.

CHAPAIS.

VINGT-HUITIÈME LECTURE

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction

LE COURAGE

Le courage consiste à avoir une volonté assez ferme et assez résolue pour ne pas hésiter, quand la conscience l'ordonne, à affronter un péril ou à triompher des obstacles que rencontre l'accomplissement du devoir. — Le courage est la vertu des cœurs généreux. C'est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme. « Fais ce que dois, advienne que pourra », voilà la devise des braves. Ceux qui s'exposent au danger sans réflexion sont des téméraires; ceux qui cèdent à la peur et reculent devant le devoir sont des lâches. Le vrai courage tient le milieu entre ces deux excès.

Le courage se manifeste de mille manières. Suivant les circonstances et les professions dans lesquelles il s'affirme, on le nomme militaire, civique, scientifique, religieux, domestique, etc. . . — Il y a certainement beaucoup de courage chez le soldat qui, en temps de guerre, meurt pour défendre son pays menacé. Il y a du courage chez le sauveteur qui se jette à l'eau pour secourir une pauvre victime, chez le pompier qui se précipite dans une maison en flammes pour en arracher une personne menacée d'y périr. Il y a du courage chez le médecin qui soigne les malades atteints par l'épidémie et qui étudie les maladies au risque d'en contracter les germes; il y en a chez le malade ou le blessé qui endure la souffrance ou subit une opération. Il y a du courage chez le martyr qui, menacé de souffrances atroces, proclame la sincérité de sa foi. Dans tous les cas, la volonté triomphe de la nature.

Il y a encore du courage à supporter patiemment les diverses épreuves de la vie: les chagrins, les déceptions, les revers, la perte d'êtres aimés, à faire tout son devoir lorsqu'il est pénible et qu'il coûte. — « Du courage, toujours du courage! Il n'y a de vertu qu'à cette condition. Courage pour vaincre votre égoïsme et devenir bienfaisant; courage pour vaincre votre indolence et avancer dans

toutes les voies honorables de l'étude; courage pour protéger votre semblable en toute rencontre, courage pour résister aux mauvais exemples; courage pour atteindre une perfection que l'on ne peut réaliser sur la terre, mais à laquelle il faut néanmoins aspirer, selon la sublime parole de l'Évangile, si nous ne voulons pas perdre toute noblesse d'âme. » (Silvio Pellico)

Exerçons chaque jour notre volonté dans les petites choses, afin de la rendre capable d'en accomplir un jour de plus grandes.— Ne commettons pas la lâcheté de mentir pour échapper à une punition méritée, de laisser punir à notre place un camarade innocent; de profiter de notre force pour faire souffrir les plus faibles. Ne nous montrons pas douillets. Gardons notre sang-froid dans le danger et luttons contre la peur. Conduisons-nous de telle sorte que plus tard nous méritions le titre d'homme de cœur et non celui de lâche.

BOURCEAU ET FABRY.

EXPLICATION LITTÉRALE

Sens des mots: Quel est le sens des mots suivants: grandeur d'âme — obstacles — épidémie — égoïsme — indolence — douillet ?

Sens des phrases: Expliquez les phrases suivantes: la volonté triomphe de la nature; — il faut du courage pour avancer dans les voies honorables de l'étude.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Analyse et classement des idées: Combien de paragraphes composent votre morceau de lecture ? — Quel est le sujet du premier paragraphe ? — En quoi consiste le courage ? Que dénote le courage chez celui qui le possède ? — Quelle disposition suppose-t-il ? — Quelle est la devise des braves ? Qu'est-ce que la témérité ? la lâcheté ? que sont ces défauts par rapport au courage ? — Quel est le sujet du deuxième paragraphe ? — Quand le soldat montre-t-il son courage ? Le sauveteur et le pompier montrent-ils aussi du courage ?

Comment ? — Le médecin a-t-il des occasions de manifester du courage ? — Le blessé ou le malade ont-ils besoin de courage ? — Pourquoi ? — Quel exemple de courage religieux vous cite votre auteur ? — Qu'est-ce qu'il y a de commun à toutes ces manifestations du courage ? — Quel est le sujet du troisième paragraphe ? — Quelles sont les cinq circonstances où, d'après Silvio Pellico, on a besoin de courage ? — Quel est le sujet du quatrième paragraphe ? Quels sont les quatre conseils que l'auteur nous donne pour devenir courageux ? — Quel titre devons-nous ambitionner ?

Recherche de l'idée maîtresse: Le sujet des quatre paragraphes vous a donné l'idée principale de chacun; il est facile maintenant en rapprochant ces idées, de trouver l'idée maîtresse. Quelle est-elle ?

Le plan suivi par l'auteur vous semble-t-il bien ordonné? — Comment vous en rendez-vous compte? — Aurait-il pu mettre le 2e paragraphe avant le 1er, ou le 4e avant le 3e ? —Pourquoi ?

2. — Plan: Rétablissez le plan suivi par l'auteur.

3. — Genre: Ce morceau est une petite dissertation; il appartient au genre didactique qui a pour objet direct l'enseignement de vérités morales, littéraires, scientifiques ou religieuses. Ici, il s'agit d'une vérité morale.

4. — Auteur: M. l'abbé E. Bourceau, licencié ès lettres, ancien professeur et M. Raymond Fabry, directeur d'école libre, sont les auteurs conjoints d'une série de Manuels de Morale, d'Instruction civique, de Droit usuel et d'Économie politique, très intéressants et propres à faire un bien considérable à la jeunesse des écoles libres de France.

5. — Appréciation des idées: Croyez-vous qu'il est nécessaire d'avoir de la grandeur d'âme pour être courageux ? — Donnez des preuves. — Les exemples de courage que donne l'auteur au deuxième paragraphe vous semblent-ils justes ?

Donnez une bonne raison pour chacun ? — Est-il vrai que même les incidents de la vie ordinaire, lutte contre l'égoïsme, l'indolence, les mauvais exemples demandent du courage et même beaucoup de courage ? — Cherchez donc à donner une bonne preuve de votre réponse. — Le moyen général que nous donne l'auteur pour arriver au courage est-il bien conforme à l'expérience ?

b) Étude de la forme:

1. — Propriété des termes: Relisez les verbes du deuxième paragraphe et montrez qu'ils sont bien choisis pour exprimer la pensée de l'auteur.

2. — Agencement des propositions: Montrez l'agencement des propositions dans le premier paragraphe; analysez-en logiquement la première phrase.

3. — Étude de la forme au point de vue des applications grammaticales: Les règles de la grammaire vous semblent-elles bien suivies dans ce morceau ? — Justifiez l'emploi du subjonctif dans la dernière phrase.

4. — Style:

Figures: Expliquez les figures formées par les mots: *vaincre* votre égoïsme — les voies *honorables* de l'étude — *résister* aux mauvais exemples. Relevez les inversions, les exclamations et les énumérations du texte.

Qualités du style:

Clarté: L'auteur emploie-t-il des mots scientifiques, des expressions extraordinaires, des phrases longues ? Citez les phrases les plus longues du texte; restent-elles claires ? — pourquoi ?

Précision: Y a-t-il des détails inutiles ? — L'auteur aurait-il pu supprimer quelques exemples du deuxième paragraphe ? (Avant de répondre lisez en tête de ce paragraphe, les différentes formes du courage.) — Y a-t-il des adjectifs que vous pourriez retrancher ? — Étudiez les adjectifs des 2e et 3e paragraphes, et voyez s'ils ajoutent au nom une idée nécessaire ou du moins intéressante.

EXERCICES PRATIQUES

Langage: Connaissez-vous d'autres vertus que le courage qui supposent de la grandeur d'âme ? — Quel défaut pousse ordinairement à la témérité ? — Avez-vous été témoin de quelque acte de témérité ? — L'acte de Dollard et de ses seize compagnons allant au devant des hordes iroquoises n'est-il pas un acte de témérité ? Expliquez votre réponse. — Donnez un exemple de lâcheté pris dans la vie quotidienne ou dans l'histoire. — Citez quelques occasions où vous pouvez vous montrer courageux. — Connaissez-vous la parole de l'Évangile à laquelle il est fait allusion dans votre morceau ? — Comment vous préparerez-vous à devenir courageux ? — Donnez des exemples.

Rédaction: Vous avez certainement été témoin de quelques actes de courage; racontez-en un.

Conseils: Pour rendre votre récit intéressant, montrez bien les circonstances qui rendaient cet acte difficile; si vous le pouvez, faites ressortir le courage du héros par la conduite des autres personnages que vous mettrez en scène. Essayez de composer un récit bien vivant. N'exagérez rien cependant; ce qui n'est pas vraisemblable ne saurait plaire.

VINGT-NEUVIÈME LECTURE

Le groupe *gua* — *gui* se prononce:

goua 1. — dans les mots: jaguar — conguar — guano — lingual — iguame — alguazil — et quelques autres.

2. — dans les noms propres: Nicaragua — Guatémala — Guadeloupe.

Exceptions: Paraguay — Uruguay.

gu-i — dans les mots: aiguille — aiguiser * — consanguinité — linguiste — inextinguible * — et tous les mots en uité: ambiguité — exiguité, etc.

ghi — au lieu de gu i: aiguière * — béguin — béguine — tous les mots au préfixe sang. Ex.: *sanguinaire,* etc.

Consonnes doubles m — n articulées simples ou doubles. Ex.:

m — *simple*	**m** — *double*	**n** — *simple*	**n** — *double*
hommage	com-mentaire	anneau	an-nuité
prudemment	im-mense	tennis	empen-né
sommet	som-mité	connaître	con-nexe

FOCH FUT UN SERVITEUR DE LA PAIX



Il faut le dire et bien haut. Cet homme de guerre fut un homme de paix. Il ne cultiva pas la guerre comme un jardinier, ses pousses. Il ne l'aima pas pour elle-même. Il la détesta. Il la

maudit: « Au delà de la guerre, il y a la paix. » « La guerre, cette chose monstrueuse . . . » Chargé de la victoire, d'où dépendait le salut, il la gagna. Mais la victoire elle-même ne tenait qu'à la paix. La paix assurée, la sécurité garantie, l'ennemi acceptant les conditions, la guerre n'avait pas à durer même si elle devait rapporter de faciles triomphes et d'exceptionnels lauriers. Mais cela se fait avec des morts! Il y en avait trop, déjà! Et on vit ce généralissime vainqueur, à même de réaliser un triomphe sans pareil, se le refuser en quelque sorte, par respect pour la paix et par pitié pour les douleurs.

C'était au moment de l'armistice, les Allemands cédaient. Leur front craquait. C'était le recul, à grande allure souvent désordonnée. À notre côté une vaste offensive se préparait en Lorraine: quels résultats se laissaient prévoir! Une victoire unique, en son immensité et en son butin de matériel et d'hommes! César n'eut pas résisté. Bonaparte aurait cédé à cet appel de la gloire. Mais Foch était chrétien. Sa conscience parlait. La morale catholique lui faisait une conscience. Il ne se sentait pas le droit de se battre un jour de plus. « Lorsque le résultat est obtenu, plus une goutte de sang ne doit couler. » Et l'offensive ne se fit pas! Et on le lui reprocha. Mais devant Dieu, qu'il soit béni!

À de pareils signes se reconnaissent les hommes de paix ! Et ce nom fait à la mémoire d'un tel général une auréole magnifique.

TRENTIÈME LECTURE

Mettre dans la voix, en lisant ce morceau, un léger accent de jalousie dans les paroles du diamant brut à son voisin. Dernier point d'interrogation à *chéri*; voix montante, un peu raide. — Réponse de l'autre diamant; voix douce, plus basse après le 1er *c'est* — bon silence au point de suspension. — Arrêt bref après le mot *suis*...

LES DEUX DIAMANTS

« Du sein de la même carrière
Nous sommes sortis tous les deux »,
Disait un jour à son confrère
Un diamant tout raboteux.

« Ma grosseur surpasse telle autre
Et mon prix, ce me semble, égale bien le vôtre;
Cependant nous avons un sort tout différent,
Chacun vous admire et vous prise,
Vous attirez sur vous les regards du passant;
Et moi, si l'on ne me méprise,
On me voit tout au moins d'un œil indifférent.
D'où vient donc cette préférence ?
Et tandis qu'avec vous j'ai tant de ressemblance,
Pourquoi suis-je partout moins loué, moins chéri ?
– *C'est,* lui dit l'autre, alors, c'est... que je suis poli !... ».

TRENTE ET UNIÈME LECTURE

MADAME DE SÉGUR

Sophie Rostopchine, russe de naissance, avait épousé en 1821, le comte Eugène de Ségur. C'était un homme de joviale tournure et de noble visage. « Il n'avait qu'un défaut, disait M. Rostopchine: celui d'être trop beau ! » Mais Sophie consentit à passer par-dessus le défaut!

Madame de Ségur serait oubliée aujourd'hui, comme sont oubliées les vies de nos chères bisaïeules, si son œuvre littéraire ne nous avait mis en possession de la « Bibliothèque rose », la bonne Dame de nos étrennes.

Sophie ne pensait pas à la gloire: elle pensait au bonheur. Elle eut sans doute la moitié de celui qu'elle rêvait: car elle fut très heureuse avec ses enfants. Elle le fut moins avec son mari, et expérimenta que pour former un ménage parfait, il ne suffit pas toujours d'être un couple jeune et beau et d'avoir huit enfants.

À cinquante-huit ans, pour amuser ses petites-filles, elle écrivit trois volumes, en dix-huit mois ... et se mit bravement à composer « Les Mémoires d'un âne ».

Elle retrouva l'inspiration de nos fabliaux sans les imiter. Le héros du livre fut son vieil ami Cadichon, le compagnon ordinaire et têtu des pique-niques enfantins où elle présidait. Elle découvrit la poésie où elle est pour ceux qui savent la voir: dans la vérité.

Madame de Ségur n'avait aucune vanité d'auteur et acceptait volontiers les critiques. Dans la rédaction primitive des Mémoires d'un âne, le roman finissait au moment où celui-ci venait de précipiter dans une mare le méchant Auguste. Le représentant de la maison Hachette n'approuvait pas ce dénouement qui était une vengeance, et Madame de Ségur admit cette observation, et termina son livre par la conversion de Cadichon qui, après s'être repenti de sa colère homicide, devint, si l'on peut dire, un saint âne.

Dans « Les malheurs de Sophie », c'est sa propre histoire que l'auteur raconte. « Cette Sophie, je l'ai beaucoup connue dans mon enfance », avoue-t-elle à sa petite-fille, Élisabeth Fresneau, en lui dédiant son volume.

Les nombreux ouvrages de Mme de Ségur firent le bonheur des enfants pour qui elle écrivait. Mais leur popularité n'aurait pas été si durable, s'ils n'avaient eu aucune valeur intrinsèque et réelle. Louis Veuillot a tranché la question, lorsqu'il a dit: « Ces livres vivront par la grande qualité; *celle qui fait vivre*: *le naturel.* »

Madame de Ségur, mourut le 9 février 1874, assisté de son fils, Monseigneur Gaston de Ségur.

Son corps repose près de Sainte-Anne-d'Auray, en Bretagne.

On dit que parmi ses jeunes lecteurs, quelques-uns se mirent à pleurer en apprenant sa mort. Et l'on rapporte ce mot de l'un d'eux: « Qui donc écrira pour nous à présent? » Il y a des oraisons funèbres plus longues: il n'y en a guère de plus belles.

D'après René Gautheron,
Ex-Professeur de littérature française à l'université de Montréal.

TRENTE-DEUXIÈME LECTURE

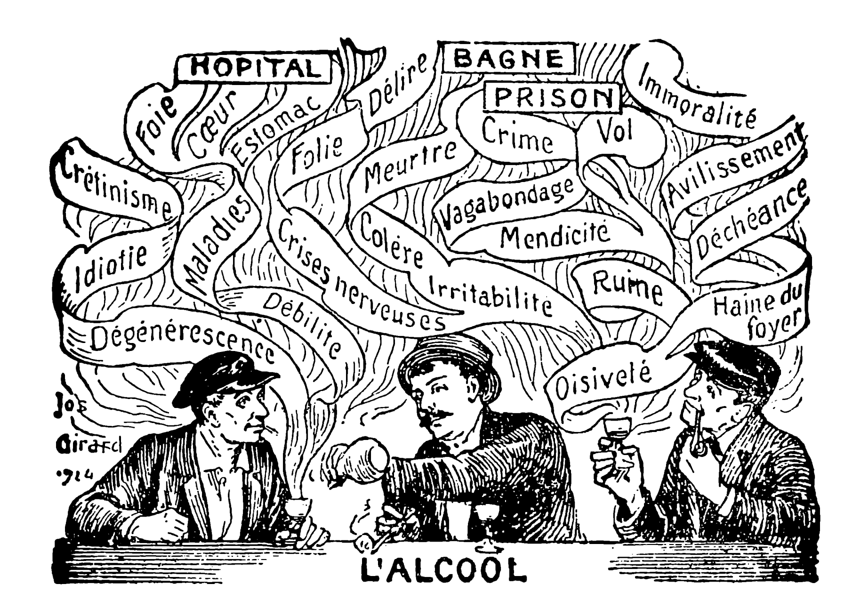
L'ALCOOLISME

L'alcoolisme est un des plus terribles fléaux de notre temps. Gladstone, un grand homme d'État anglais, disait qu'il a fait plus de victimes que la peste, la famine et la guerre.

L'alcool est un poison. Quelle que soit la forme sous laquelle on l'absorbe (eau-de-vie, cognac, rhum, absinthe, genièvre, kirsch,

vermouth) et même pris par petite quantités, si c'est habituellement, il empoisonne l'organisme et le détruit plus ou moins rapidement. L'eau-de-vie aurait mérité d'être appelée eau-de-mort.

L'alcoolique est voué aux maladies les plus terribles et les plus incurables. L'une des plus fréquentes est la tuberculose.



Sur 100 décès de tuberculeux, 80 sont dus à l'alcoolisme. Souvent l'alcoolique perd la vue et l'ouïe; son intelligence s'obscurcit, sa volonté s'affaiblit, il est incapable d'un travail soutenu; il devient idiot ou fou, et meurt prématurément. Détail curieux: le traitement de Pasteur contre la rage, efficace pour tous les autres hommes, demeure sur lui sans effet.

La présence d'un alcoolique dans une famille est un réel danger. Quand il est ivre, mille pensées mauvaises et criminelles peuvent traverser son esprit, et, comme sa volonté atrophiée est incapable de résistance, il injurie, il frappe, il blesse, et même tue ceux qui l'approchent. Quoi de plus triste qu'une maison où la femme et les enfants pleurent, ayant peur du chef de famille qui

est entré ivre! Mais chose plus triste encore, c'est que ces enfants sont presque fatalement condamnés au même sort que leur père. Ils naissent malingres, rachitiques, épileptiques, difformes ou idiot et, à leur tour, risquent plus que les autres de devenir alcooliques.

Dès l'enfance, prenons l'habitude de ne jamais user de liqueurs fortes. Résistons aux entraînements de l'exemple ou aux sollicitudes de ceux chez qui nous sommes invités. N'en buvons pas entre les repas sans un besoin réel et jamais à jeun. Ne prenons pas non plus l'habitude du tabac. L'alcool produit l'empoisonnement et le tabac l'intoxication. L'habitude de fumer prédispose, en outre, à boi··

Charles XII, roi de Suède, avait un jour, dans l'ivresse, manqué de respect à la reine son aïeule; elle se retira, pénétrée de douleur, dans son appartement. Le lendemain, comme elle ne paraissait pas, le roi en demanda la cause, car il avait tout oublié. On la lui dit. Il alla trouver la princesse: « Madame, lui dit-il, je viens d'apprendre qu'hier, je me suis oublié à votre égard; je viens vous en demander pardon; et afin de ne plus tomber dans cette faute, je vous déclare que j'ai bu du vin hier pour la dernière fois de ma vie. » Il tint parole.

BOURCEAU ET FABRY.

TRENTE-TROISIÈME LECTURE

LE CHOIX D'UN GENDRE

M. Jourdain, fils d'un simple marchand enrichi, prétend se faire passer pour noble: il ne veut donner sa fille en mariage qu'à un gentilhomme.

MME JOURDAIN, M. JOURDAIN, NICOLE.

Mme JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE.

Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne et le plus dadais que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN, À NICOLE.

Taisez-vous, impertinente: vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille; je n'ai besoin que d'honneurs et je la veux faire marquise.

MME JOURDAIN.

Marquise?

M. JOURDAIN.

Oui, marquise.

MME JOURDAIN.

Hélas! Dieu m'en garde!

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

MME JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame marquise qui fait tant la glorieuse; c'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde; et l'on ne devient guère si riches à être honnête gens. » Je ne veux point tous ces caquets; et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire: « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir toujours demeurer dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage: ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

MOLIÈRE.

Acte III — scène XII — *Bourgeois Gentilhomme.*

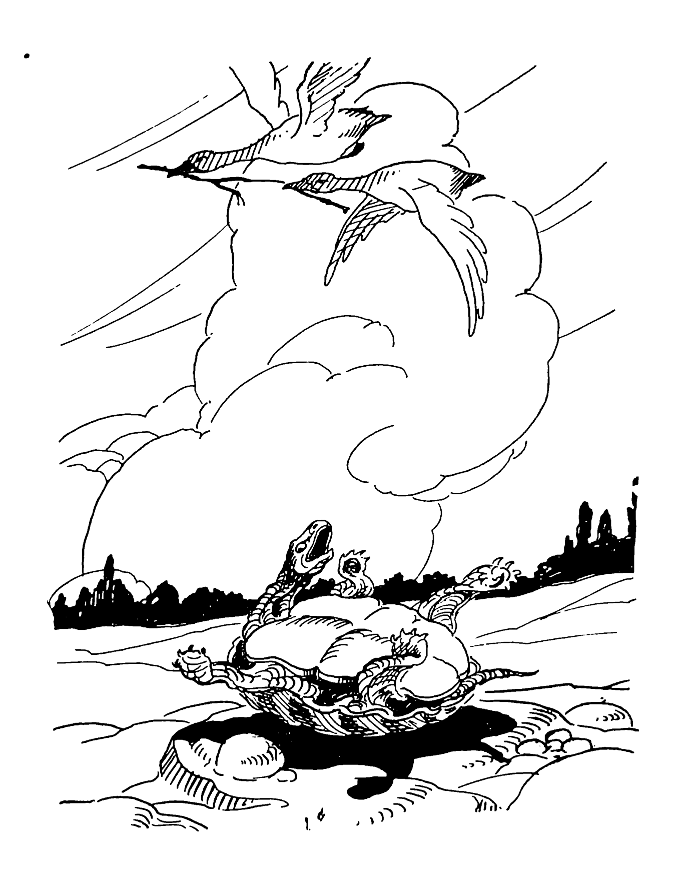
TRENTE-QUATRIÈME LECTURE

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire:
« Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique.
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. » On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise. »
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise

L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
« Miracle! criait-on: venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.



— La reine ! vraiment oui: je la suis en effet:
Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage;
Ce sont enfants tous d'un lignage.

La Fontaine.

EXPLICATION LITTÉRALE

Sens des mots: Que signifient les mots: commère — voiturer — Ulysse — forger — machine — pèlerine — guise — parentage — lignage — oison.

Sens des phrases: Expliquez les phrases suivantes: **une tortue** était, à la tête légère; — nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique; — on ne s'attendait guère de voir **Ulysse** en cette **affaire.**

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Analyse et classement des idées: Quel est le principal personnage de la fable ? — Comment La Fontaine nous la représente-t-il ? — Comment l'idée de voyager lui vint-elle ? — À qui communiqua-t-elle son dessein ? — Quels sont les avantages que les canards font entrevoir à la tortue pour l'engager à partir avec eux ? — Quel fut le résultat de leur beau discours ? — Quelle machine inventa-t-on ? — Quelle recommandation fit-on à la tortue ? — Quelle impression produisit sur les hommes la tortue voyageant ainsi dans l'air ? — Quelle exclamation poussait-on de la terre ? — Le titre de *reine* flatta-t-il la tortue ou le prit-elle pour une raillerie ? — Prouvez votre réponse par les paroles de la tortue. — Quel fut le résultat de son indiscrétion ? — Quelle morale La Fontaine tire-t-il du malheur arrivé à la tortue ? — Comment pourriez-vous donc diviser ce récit ? — Quels vers forment l'exposition ? le nœud ? le dénoûment ? — Quelle idée résume chacune de ces parties ou en est l'idée principale ? (Pour trouver ces

idées, reprenez la fable en enlevant tous les détails accessoires pour ne conserver que l'essentiel.)

Recherche de l'idée maîtresse: Qu'est-ce que La Fontaine s'est proposé de nous enseigner en écrivant cette fable ? — Quelle est donc l'idée maîtresse du récit ?

2. — **Plan**: Mettez en tableau synoptique le plan suivi par l'auteur.

3. — **Genre**: C'est une fable, c'est-à-dire un récit fictif raconté dans l'intention d'enseigner une vérité morale. La fable peut être écrite en vers ou en prose.

4. — **Auteur**: La Fontaine est le roi des fabulistes. Il se crut d'abord une vocation religieuse, mais il ne tarda pas à reconnaître son erreur et se livra tout entier à la poésie. Tout absorbé par son art, il ne songeait guère à ses besoins matériels et il eût été très malheureux s'il n'avait eu la rare chance de rencontrer des protecteurs qui lui rendaient la vie facile.

Ses fables excellent par la vivacité du récit, l'exactitude des descriptions et la vie du style.

5. — **Appréciation des idées**: Est-ce que les tortues donnent l'impression d'animaux à la tête légère ? — Quel est, en général, leur caractère ? — La Fontaine a-t-il raison de dire que souvent « on fait cas d'une terre étrangère » ? — Y a-t-il des gens qui veulent tout voir des pays lointains, et n'ont pas même la bonne curiosité de connaître les beautés et les avantages du Canada ? — Est-il vrai aussi que souvent « gens boiteux haïssent le logis » ? — Le moyen pris pour transporter la tortue est-il ingénieux ? — Croyez-vous que vraiment des canards auraient pu l'imaginer ? — Pourquoi donc La Fontaine fait-il parler et agir des animaux autrement que d'après leur nature ? — Seriez-vous surpris si vous voyiez une tortue voyager dans l'air ? — L'étonnement dont parle La Fontaine est donc très naturel. — Quels défauts dénote la réponse de la tortue à ceux qui l'appellent *reine ?* — La morale de la fable vous paraît-elle juste ? — Prouvez.

b) Étude de la forme:

1. — **Propriété des termes:** Les termes: trou — voiturer — forgent machine — pèlerine — guise — oison — vous semblent-ils des termes bien adaptés à l'usage qu'en fait La Fontaine? Expliquez votre réponse.

2. — **Agencement des propositions:** Dites la nature des propositions contenues dans les sept premiers vers et comment elles s'agencent les unes avec les autres. Analysez logiquement.

3. — **Étude de la forme au point de vue des applications grammaticales:** La construction du premier vers vous paraît-elle correcte? — Qu'auriez-vous écrit vous-même? — Écrit-on aujourd'hui: *s'attendre de* et *gardez de lâcher prise*? — Que pensez-vous de cette construction: marché fait, tortue enlevée? — Le participe présent *regardant,* s'emploie-t-il aujourd'hui comme substantif? — Connaissez-vous un participe présent qui s'emploie comme nom?

4. — **Style:**

Figures: Quelles figures forment les mots: *beau dessein — large chemin — voiturerons — l'animal lent et sa maison.* — Expliquez-les. Trouvez trois inversions.

Qualités du style: Comme la fable est une forme de la narration, elle doit avoir les mêmes qualités que la narration: brièveté, clarté, intérêt.

Brièveté: La fable que vous venez de lire présente-t-elle des longueurs inutiles, des détails qui retardent la marche du récit? — La Fontaine s'est-il arrêté à nous décrire les animaux? Pourquoi? — Le complément « *à la tête légère* », pourrait-il se retrancher? Pourquoi? — Les adjectifs: large — mainte — différentes — lent — sotte — vaine — sont-ils tous nécessaires? — Quelle idée ajoute « *chacun* » au mot qu'il qualifie?

Clarté: Le style de cette fable est-il clair? — Y a-t-il des phrases un peu longues? Lesquelles? — Sont-elles difficiles à comprendre? — Pourquoi?

Intérêt: Êtes-vous intéressé dès le début de la fable ? — Que vous demandez-vous en apprenant que la tortue a la tête légère ? — Le plan des canards vous amuse-t-il ? — Pouvez-vous prévoir le dénoûment ? — L'intérêt est donc ménagé jusqu'à la fin. Y a-t-il de la variété dans le style ? — Montrez-le en remarquant les passages où l'auteur emploie le discours direct (c'est-à-dire fait parler les personnages) et ceux où il emploie le discours indirect ? — Est-ce bien de mêler ainsi les deux manières ? — Quelle qualité ce mélange donne-t-il au style ? — Si l'auteur n'avait employé que le discours indirect, est-ce que le style aurait eu autant de vie.

EXERCICES PRATIQUES

Langage: De quel *large chemin* parle La Fontaine ? — En quel sens la tortue profitera-t-elle des mœurs remarquées ? — Blâmez-vous la tortue d'avoir voulu voir du pays ? Pourquoi ? — Quelles sont les fautes commises par la tortue ? De quels défauts viennent-elles ?

Rédaction: Paul qui n'a que dix ans, veut accompagner ses frères qui vont faire une promenade en skis sur la montagne. La mère y consent à condition que Paul ne s'éloigne pas de ses aînés qui l'aideront dans les passages difficiles. Tout va bien d'abord, et beaucoup de personnes remarquent ce skieur si jeune et déjà assez habile. Paul entend même des paroles flatteuses qui lui tournent la tête. Il s'éloigne de ses frères pour montrer à tous son adresse et sa bravoure. Il lui arrive un accident.

Conseils: Racontez la scène en donnant à chaque partie la longueur qui convient. Faites bien ressortir la vanité et la présomption du petit garçon qui l'entraînent à la désobéissance et sont causes de l'accident. Mettez de la variété et de la vie dans votre récit.

TRENTE-CINQUIÈME LECTURE

PIERRE BÉDARD

Pierre Stanislas Bédard naquit à Charlesbourg, près de Québec, en 1763, l'année même où le Canada fut cédé à l'Angleterre, comme si la Providence, en nous faisant passer sous une nouvelle domination, eût voulu nous donner, en même temps, l'homme



qui, plus que tout autre, devait nous préserver des mauvaises conséquences de la conquête et nous en assurer les bonnes.

Après de fortes études au séminaire de Québec, Pierre Bédard embrassa la carrière du barreau et ne tarda pas à prendre un rang distingué dans sa profession.

Lors de son entrée dans le monde, l'esprit public s'éveillait dans notre pays, le besoin d'institutions politiques libres commençait à se faire sentir et l'ère constitutionnelle s'annonçait. Le jeune Bédard ne fut pas étranger à ce mouvement moral; et lorsqu'en 1792 fut inaugurée la constitution, il se trouva préparé à figurer au premier rang parmi les champions des droits populaires. Il fut député au premier parlement qui s'ouvrit le 17 décembre 1792.

Dès le commencement de cette session, le parti oligarchique se démasqua et fit comprendre à ceux de notre race qu'elle aurait à combattre non seulement pour ses libertés politiques mais en outre pour ses institutions nationales.

À toute mesure de réforme et de progrès, le conseil législatif, composé presque en entier de hauts fonctionnaires, opposait son éternel veto, ou était prêt à le faire impunément: c'est que la chambre représentative n'avait pas encore obtenu le contrôle des deniers publics. La gent bureaucratique avait à sa disposition les revenus de l'acte impérial de la 14e Georges III et de deux actes provinciaux. Mais il arriva que ces revenus ne suffirent plus.

M. Bédard très versé dans la connaissance de la constitution anglaise et de son mécanisme, et sachant que le vote annuel des subsides fait la force de la chambre des communes, profita de l'occcasion pour proposer le paiement de toutes les dépenses publiques par la chambre d'assemblée.

L'oligarchie vit la portée du coup qu'on voulait frapper. La presse alors presque entièrement dévouée au parti oligarchique, se déchaîna avec une violence effrénée contre le parti populaire qui sentit la nécessité d'avoir aussi une presse à son service: l'ancien « Canadien » fut fondé. Ce doyen de la presse canadienne libérale eut M. Bédard pour principal collaborateur; et il fut ce qu'il devait être dans les circonstances, dévoué, énergique, vif et chaleureux.

Dans le mois de mars 1810, le matériel du « Canadien » fut saisi par une escouade de soldats, et son personnel, y compris M. Bédard, fut traîné en prison sous l'accusation de menées traîtresses. Le grand patriote ne mollit pas un instant, et du fond de son cachot, il brava jusqu'à la fin les ennemis de son pays.

Après plusieurs mois de prison, on lui offrit d'en sortir. Il refusa à moins qu'on ne lui fît son procès. Nous ajouterons qu'on fut presque obligé de lui faire violence pour le mettre en liberté.

Sir James Craig parti, arriva Sir Georges Prévost avec la mission de concilier le peuple canadien. Un de ses premiers actes vers ce but fut la nomination du prisonnier de Craig à la charge de juge résidant aux Trois-Rivières. Ainsi les dénonciateurs et les geôliers du traître de 1810 durent en 1812, ouvrir leurs rangs pour l'y recevoir.

Ce fut aux Trois-Rivières qu'il dressa un mémoire pour accompagner l'adresse au soutien de l'administration de Sir Georges Prévost. Ce mémoire était un état raisonné des griefs du pays.

Une notice nécrologique, publiée lors de son décès en 1829, disait: « Si la province en se chargeant de ses propres dépenses acquit aux Canadiens quelque influence dans les affaires du pays, c'est à M. Bédard qu'on le doit: le paiement de la liste civile fut son ouvrage. »

ÉTIENNE PARENT.

TRENTE-SIXIÈME LECTURE

Lecture expressive:

Culture spéciale des intonations et des inflexions.

Exercices combinés de lecture, de diction, de récitation de mémoire.

Observer les qualités de voix, de mouvement en rapport avec les caractères:

1. — du sujet: narration;
2. — du fait: gravité — solennité;
3. — des personnages: grandeur — fermeté — tendresse;
4. — du style: concision — clarté — noblesse.

Les parties en italique dans le texte correspondent aux explications données en marge. Ces explications peuvent servir de points de repère quant aux qualités d'ordre, de variété, de naturel à apporter dans la lecture d'un morceau.



DÉPART DE CHATEAUBRIAND POUR L'ARMÉE

« J'arrive, je soupe avec ma famille; monsieur mon père ne me dit pas un *mot,* ma mère soupire. Lucille paraît consternée; à dix heur*es on* se retire. J'interroge ma sœur, elle ne savait rien. Le lendemain, *à huit heures du matin,* on m'envoie chercher. Je des-

voix baissée comme **au** point final.

pas de liaison — pause **très** **brève.**

complément détaché — voix plus basse.

c*ends,* mon père m'attendait dans son cabinet.

« Monsieur le chevalier *me dit-il,* il faut renoncer à vos folies. Votre frère a obtenu pour *vous un* brevet de sous-lieut*enant au* régiment de Navarre. Vous allez partir pour Rennes, et de *là pour* Cambrai.

Voilà cent louis; ménagez-les. Je suis *vieux et* malade; et ne déshonorez *jamais* votre nom. »

Il m'embrassa. Je sentis ce visage ridé et sév*ère se* presser avec émotion contre le mien: c'était *pour moi* le dernier embrassement paternel.

Le comte de Chateaubriand, *homme redoutable à mes yeux,* ne me parut dans ce moment que le père *le plus digne* de ma tendresse. Je me jetai sur sa main *décharnée* et pl*eurai.* Il commençait d'être attaqué par une paralysie; elle le conduisit au tombeau; son bras gauche avait un mouvement convulsif qu'il était obligé de contenir avec sa main droite. Ce *fut en* retenant ainsi son *bras et* après m'avoir remis sa vieille ép*ée,* que *sans me donner le temps de me reconnaître,* il me conduisit au cabriolet qui m'attendait dans la cour. Il m'y fit monter devant lui. Le postillon partit, tandis que je saluais *des yeux* ma mère et ma sœur qui *fondaient* en larmes sur le perron.

CHATEAUBRIAND.

(Mémoires d'Outre-tombe.)

voix baissée.

détaché entre pauses brèves et voix basse.

pas de liaison — p. b.

pause brève.

pause très brève.

pas de liaison — pause brève.

accentué.

pause brève.

détaché entre pauses brèves.

détaché entre pauses brèves et voix plus basse.

accentué.

pause assez brève — accentué.

p. très b. — infl. sout., bis.

inflexion montante.

voix un peu plus basse.

détaché entre demi-p.

accentué.

TRENTE-SEPTIÈME LECTURE

Groupe intérieur *ill* généralement prononcé:

l mouillé — Ex.: *billet* — *habillement* — *périlleux* — *guillemets* —
(ye) *tillac* — *filleul* — *grillon* — tous les mots en quill (initial): quille. Les noms propres: Chantilly — Milly — Murrillo — Condillac et autres.

Exceptions:

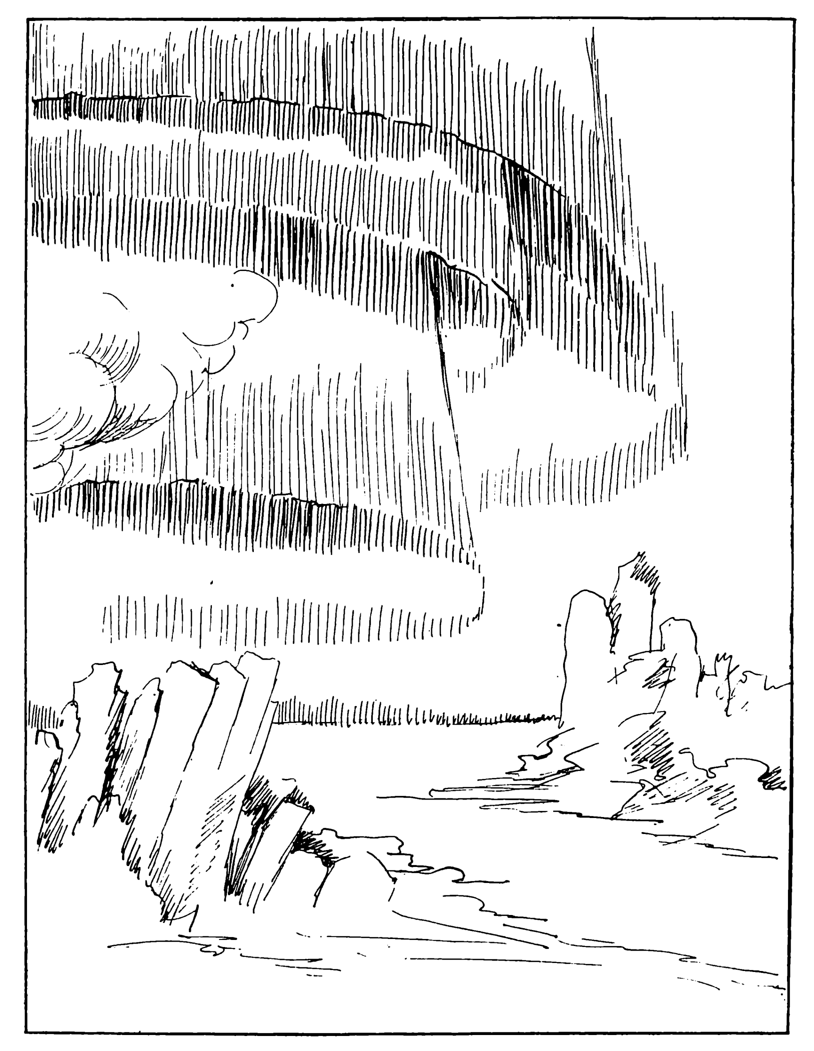
il — au lieu de *l mouillé (ye)*. Mots dérivés de ville: village, etc. — de mille: millier, etc. — de tranquille: tranquillement, etc. — de plus, les mots: oscillation — scintillation et distillerie.

Finales: *ail, aille, eil, eille, euil, euille, ouil, ouille.*

l mouillé — **prononcées:** travail — je travaille — vermeil — veille — seuil — Dieu veuille — fenouil — grenouille.

UNE AURORE BORÉALE

Deux jets immenses de lumière s'élancent de l'horizon, en sens opposés. Profondément inclinés sur l'horizon, ils s'avancent l'un vers l'autre. Ils se réunissent, se redressent au zénith. C'est un arc-en-ciel blanc magnifique, partageant le ciel en deux parties inégales. Aux extrémités, deux foyers se forment, s'élargissent, s'élèvent et se précipitent l'un vers l'autre. La lumière s'étend, se dilate. Sa bande est plus large qu'au début. On dirait une immense draperie diaphane aux festons serrés, diaprés, élastiques, suspendus, se balançant en l'air, et agités par un double vent impétueux, courant en sens inverse. Dans leurs mouvements, vifs comme l'éclair, ces festons se resserrent, s'allongent en dards flamboyants et acérés. On dirait que la terre va être foudroyée. Et tout cela, à peine quelques mètres au-dessus des maisons. Il semblait même que les pointes en touchaient le faîte. Puis soudain, cet arc se dissout, se fond; sa lumière s'épanche; elle se déchire; elle monte ou descend sur tous les points du ciel. Bientôt la voûte céleste est



jonchée de lambeaux de lumière. Une demi-heure s'écoule, tout a disparu.

S. P. DUCHAUSSOIS, O. M. I.
(Aux glaces polaires.)

TRENTE-HUITIÈME LECTURE

Finales *il* — *ill* prononcées:

il (pronom) — Ex.: *péril* — *mil* (adj. numéral) — *volatil* — *subtil* — *profil* — *puéril* — *avril* — *cil* — *Brésil* — *Nil* — *Daumestil,* etc. et les mots « mil * » (grain) — « babil * » « grémil » (d'après Martinon) — Mandrill — **bill.**

Finale *il* prononcée:

i — Ex.: *sourcil* — *baril* — *coutil* — *fournil* — *fenil* — *chenil* — *fraisil* — *persil* — *gentil.* Les mots *gril* — *grésil.* Les mots grésil — mil (grain) et babil se disent avec *l* mouillé: grésye, etc. (d'après Darmesteter).

Finale *ille* prononcée:

l mouillé (*ye*) — Ex.: *vrille* — *anguille* — *scintille* — *titille* — *fébrille* *dessille* — *quadrille* — *cédille* et bien d'autres.

Exceptions:

il (pronom) — au lieu de *l* mouillé (ye). Ex.: *mille* (mesure). — *tranquille* — *ville* — *vaudeville* — *vacille* — *oscille* *distille* — *pupille* — *papille* — *bacille* — *codicille* — *verticille* — *myrtille* — *Séville* * — *Cherville* — *Neuville.*

LETTRE D'UN PÈRE À SA FILLE

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta lettre du 4 novembre dernier. Je ne sais cependant si je m'exprime exactement; car, au lieu d'extrême plaisir, je devrais dire douloureux plaisir; j'ai été attendri jusqu'aux larmes par la fin de ta lettre, qui a touché la fibre la plus sensible de mon cœur. Parmi toutes les idées qui me déchirent, celle de ne te pas connaître, celle de ne te connaître jamais, est la plus cruelle.

Je t'ai grondée quelquefois; mais tu n'en es pas moins l'objet continuel de mes pensées. Mille fois j'ai parlé à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit. Je n'ai pas de rêve plus charmant; et quoique je ne sépare point ta sœur de toi dans les châteaux en Espagne que je bâtis sans cesse, cependant, il y a toujours quelque chose de particulier pour toi, par la raison que tu connais: parce que je ne te connais pas. Tu crois peut-être, chère enfant, que je prends mon parti sur cette abominable séparation. Jamais, jamais et jamais. Chaque jour en rentrant chez moi, je trouve ma maison désolée; dans le monde, la même idée me suit. Je ne puis surtout entendre un clavecin sans me sentir attristé; je le dis lorsqu'il y a quelqu'un pour m'entendre, ce qui n'arrive pas souvent, surtout dans les compagnies nombreuses. Je traite rarement ce triste sujet avec vous; mais ne t'y trompe pas, non plus que tes compagnes; c'est par suite d'une résolution que je me suis faite sur ce sujet. À quoi bon vous attrister sans raison? Tu peux te fier sur ma tendresse, et je puis aussi t'assurer que l'idée de partir de ce monde sans te connaître est une des plus épouvantables qui puissent se présenter à mon imagination. Je ne te connais pas, mais je t'aime comme si je te connaissais. Il y a même, je t'assure, quelque charme secret qui naît de cette pure destinée. C'est la tendresse multipliée par la compassion.

JOSEPH DE MAISTRE.

TRENTE-NEUVIÈME LECTURE

Lecture expressive:

Culture spéciale des intonations et des inflexions.

Exercices combinés de lecture, de diction, de récitation de mémoire.

Genre du morceau: narration.

Idées à interpréter dans le ton, le mouvement de la voix:
1. — état malheureux de l'enfant-royal;

2. — anxiété de Simon le cordonnier: la Vendée s'avance au secours du prince prisonnier;

3. — question menaçante du tyran — réponse magnanime de Louis XVII.

Lecture:

1e strophe — Ton en deçà du médium — 2e vers détaché en voix plus basse — mouvement assez lent.

2e — — Voix plus animée, mouvement plus rapide.

3e — — Paroles de Simon le cordonnier détachées dans un ton menaçant.

4e — — 1er vers: ton égal et assez bas — deux derniers vers: voix douce et basse — trois derniers mots: demi-voix — accent tonique sur la syllabe *par* de *pardonnerais* — mouvement assez lent.

LOUIS XVII

Couché sur son grabat, le petit roi de France,
Comme un agneau dormant sous la garde des loups,
Las de pleurer, a clos ses yeux tristes et doux.
Simon le Cordonnier le regarde en silence.

La Vendée est debout, et vers Paris s'avance,
Déjà plus d'un tyran est tombé sous ses coups.
Le misérable auprès de l'enfant sans défense
Tremble, et ce tremblement redouble son courroux.

Il a, non le remords, mais la peur de son crime.
Si tu régnais un jour, dit-il à sa victime,
Pour te venger de moi, qu'est-ce que tu ferais?

Son air et son accent respiraient la menace.
L'enfant grave et serein comme un roi qui fait grâce,
Leva les yeux et dit: « Je vous pardonnerais! »

DE SÉGUR.

QUARANTIÈME LECTURE

RESPECT DE LA PROPRIÉTÉ D'AUTRUI

Il y a pour tout homme une obligation grave de respecter la propriété d'autrui. La propriété est en effet le fruit du travail. Une fois qu'il l'a acquise, l'homme peut la garder, l'échanger, la transmettre à ses héritiers. Elle représente sa peine, son effort, la sueur de son front et à ce titre, elle est sacrée. Personne ne doit la lui ravir. Voler quelqu'un, c'est donc lui dérober les fruits de son travail, c'est en quelque sorte confisquer son travail lui-même. Le vol est justement flétri par les législateurs de tous les pays. Aussi l'une des plus grandes injures que l'on puisse adresser à un homme est de l'appeler: voleur.

Il y a bien des manières de voler. Les brigands, les pirates et les pickpockets, qui usent de violence, ne sont pas les seuls à mériter le nom de voleurs, mais tous ceux qui d'une manière ou d'une autre prennent ou retiennent le bien d'autrui: — le marchand qui trompe sur la qualité et le poids des marchandises; le banquier malhonnête qui prête à des taux exagérés ou abuse des sommes qui lui sont confiées; l'ouvrier qui livre un travail imparfait ou flâne en l'absence de son patron; le patron qui paye ses ouvriers une somme inférieure à la valeur de leur travail. On donne le nom de receleur à celui qui garde un objet trouvé ou volé par d'autres.

Le vol est une malhonnêteté. La vertu contraire s'appelle la probité. Elle est la qualité principale de l'honnête homme. Elle

consiste à rendre scrupuleusement à chacun ce qui lui est dû; à ne jamais tromper dans le commerce, les ventes, les contrats; à exécuter avec soin tous les travaux dont on est chargé; en un mot, l'homme probe obéit toujours à sa conscience. Dire de quelqu'un qu'« il est la probité même », c'est faire de lui un bel éloge.

Veillons avec soin à ce que nul ne puisse jamais mettre en doute notre probité. Pour ce motif, soyons d'une délicatesse extrême à l'égard du bien d'autrui. — À l'école ne nous laissons jamais aller à prendre à nos camarades des choses même insignifiantes, comme papier, plumes, jouets. Les plus petits vols sont des actes coupables qui acheminent vers des actes de malhonnêteté plus graves et peuvent même parfois conduire au crime. Rappelons-nous que le moyen de réparer le préjudice, c'est de restituer au plus vite ce qu'on a dérobé ou retenu injustement et, si on ne le possède plus, d'en rendre l'équivalent.

— Un jour que le Dauphin, père de Louis XVI, suivait la chasse royale dans la forêt de Compiègne, son cocher voulut traverser une pièce de terre dont la récolte n'était pas encore levée. S'en étant aperçu, le prince lui cria de rentrer dans le chemin. « Mais vous n'arriverez pas à temps au rendez-vous », dit le cocher. « Soit, répliqua le prince; j'aimerais mieux manquer dix rendez-vous que d'occasionner pour cinq sous de dommage dans le champ d'un paysan. »

BOURCEAU ET FABRY.

QUARANTE ET UNIÈME LECTURE

Le groupe *qoua, que, qui, quin, quo,* se prononce:

1\. — *kou-a* — dans les mots: équateur — équation — aquarelle — aquatique — aquarium — adéquat (non reliquat) — quartette — inquarto — quaternaire — loquace — loquacité — quadragénaire et tout mot en quadr... (initial) excepté: quadrille (ka) — les mots étrangers: quartz — square — Torquatus.

2\. — *ku é* — dans les mots: questure — questeur — déliquescence liquéfier — liquéfaction — équestre — Quercy.

3. — *ku i* — dans les mots: équilatéral — équitation — équimultiple — équidistant — quiétude — quiétisme — obliquité — obséquiosité — obséquieux — ubiquité — quiddité — Quirinal.

4. — *ku in* — dans les mots: quintuple — quintette — quinto — quinquagésime — et tout mot en quinqué (initial) — Quintillien — Quintus.

5. — *ko* — sans exception. Ex.: *quiproquo,* etc.

Consonnes doubles *p* — *r* articulées simples ou doubles. Ex.:

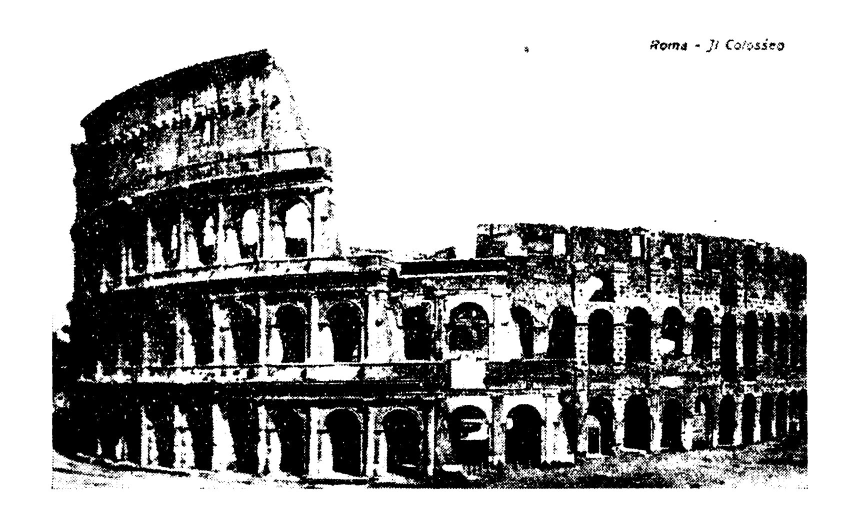
p — *simple*	**p** — *double*	**r** — *simple*	**r** — *double*
appel	ap-pendice	courroie	ir-résolu
supposer	sup-puter	serrure	cor-rosif
appétit	ap-pétence	interroger	ter-rible

REMARQUE: Les verbes courir— mourir — acquérir et leurs composés doublent l'*r* dans la prononciation comme dans l'orthographe au futur et au conditionnel. Ex.: *je cour-rai — je mour-rai j'acquer-rai,* etc.

LE COLISÉE

L'incendie de Rome qui fut allumée pendant les troubles qui accompagnèrent la mort de Néron détruisit le Capitole. Vespasien le fit reconstruire; il fit élever également le temple de la Paix où furent placées les dépouilles les plus précieuses du temple de Jérusalem. Le même empereur commença le monument le plus vaste de Rome, l'amphithéâtre Flavien, plus connu sous le nom de Colisée. Cet édifice, qui doit sans doute son nom au voisinage de la statue colossale de Néron orné des attributs d'Apollon, fut construit sur l'emplacement du lac artificiel de la maison dorée. Ce cirque immense, de forme elliptique, mesurait cent quatre-vingt-dix mètres sur cent cinquante-sept; sa hauteur était de quarante mètres. Cent quatre-vingt-sept mille spectateurs y trouvaient place aisément pour assister à des combats sanglants d'hommes entre

eux, ou d'hommes contre des animaux, dans lesquels périrent parfois un millier de victimes en un seul jour. C'est là que de nombreux chrétiens remportèrent la palme du martyre. Quatre-vingts arcades donnaient passage à la foule; les gradins inférieurs s'aménageaient en loges luxueuses à l'usage des sénateurs et de la noblesse romaine; une loge plus vaste soutenue par des colonnes était réservée à l'empereur. Dans cet édifice, remarquable surtout

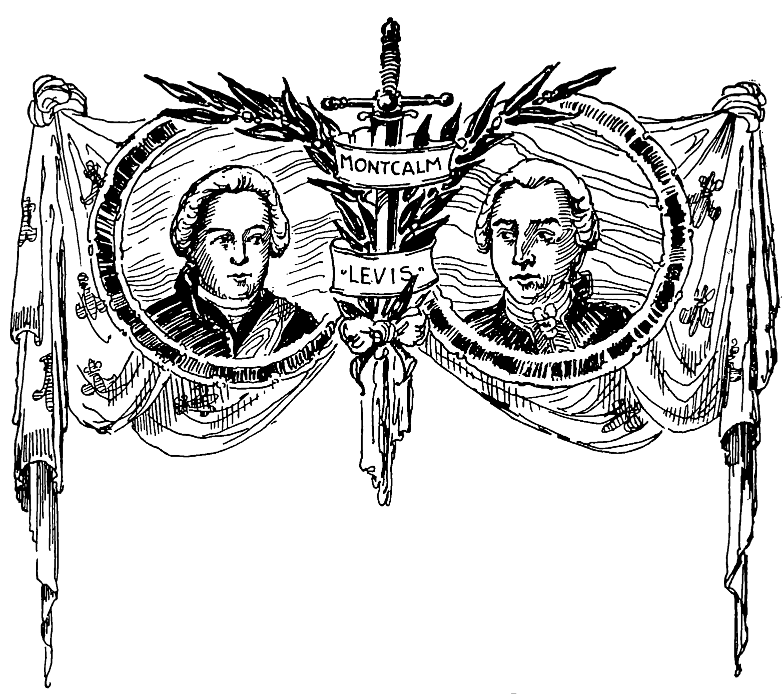


par sa masse imposante, les lois de la beauté grecque sont méconnues. L'étage inférieur est formé de colonnes doriques massives et nues; le second est ionique, le troisième est corinthien, et le quatrième est formé de lourds piliers carrés. La raison et l'harmonie demandaient au contraire que les parties les plus solides soutinssent les plus légères et que le couronnement de l'édifice, plus découpé, n'écrasât point de sa masse les ordres inférieurs.

Le fils de Vespasien, Titus, acheva le Colisée et construisit des thermes; il éleva un arc de triomphe sur la voie sacrée où, pour la première fois, apparaît l'ordre composite. Pompéi nous a laissé bien des œuvres de l'art romain que des fouilles récentes ont mises au jour; Herculanum, plus riche encore, mais recouverte par une ville nouvelle n'a pu livrer ses secrets.

QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE

Exercice spécial de lecture expliquée, de langage et de rédaction



MONTCALM ET LÉVIS

Montcalm était la plus brillante et la plus attachante figure du groupe militaire et administratif auquel étaient liées à ce moment les destinées de la Nouvelle-France. On voyait se manifester en lui non seulement les qualités du soldat, mais celles du penseur, du philosophe et du politique. Par sa culture intellectuelle, son érudition, son expérience acquise dans les campagnes d'Italie et d'Allemagne, par son esprit primesautier, son style alerte, sa chaude éloquence, en un mot, par la variété des talents qui le distinguait, il dominait et éclipsait la terne et médiocre personnalité de Vaudreuil.

Il était aussi supérieur à Lévis, quoique ce dernier eût une incontestable valeur. Montcalm avait plus de connaissances, plus d'élévation d'esprit, plus d'étude, plus d'idées générales. Son lieutenant ne l'emportait sur lui que par la circonspection du caractère et la pondération des facultés. Le chevalier de Lévis avait de l'intelligence, de l'éducation et de l'instruction, sans être un lettré. À défaut d'une grande connaissance des livres, il possédait une utile science des hommes. Il était calme, froid, avisé et perspicace. Passé maître dans l'art de bien vivre avec tout le monde, il savait adroitement se tenir en dehors des querelles d'autrui, et conduisait sa barque avec une dextérité merveilleuse au milieu des écueils. Il gagna et conserva la confiance et l'amitié d'hommes que séparait la plus violente antipathie. C'est ainsi que Vaudreuil chantait ses louanges, et que Montcalm lui ouvrait intimement son cœur. Sa qualité maîtresse était le tact. Grâce à elle, son mérite ne connut jamais l'ombre, et sa carrière fut une suite ininterrompue de succès. Après l'avoir commencée simple cadet de famille et modeste lieutenant, il devait mourir maréchal de France.

THOMAS CHAPAIS.
(*Montcalm.*)

EXPLICATION LITTÉRALE

Sens des mots: Que signifient les mots suivants: destinées — érudition — terne — lettré — perspicace — dextérité — cadet de famille — maréchal de France.

Sens des phrases: Expliquez les phrases qui suivent: Montcalm était la plus brillante et la plus attachante figure du groupe militaire et administratif auquel étaient liées les destinées de la Nouvelle-France. Passé maître dans l'art de bien vivre avec tout le monde, il savait adroitement se tenir en dehors des querelles d'autrui, et conduisait sa barque avec une dextérité merveilleuse au milieu des écueils. — Son mérite ne connut jamais l'ombre.

EXPLICATION LITTÉRAIRE

a) Étude du fond:

1. — Analyse et classement des idées: Combien y a-t-il de paragraphes dans votre lecture ? — De qui parle l'auteur dans le premier paragraphe ? — Procède-t-il par énumération de détails ou s'il commence par nous donner une idée d'ensemble du personnage ? — Quelles qualités se manifestaient en lui ? — Par quels dons dominait-il Vaudreuil ? Qui était supérieur, de Montcalm ou de Lévis ? — En quoi consistait la supériorité de Montcalm ? Lévis n'avait-il pas quelques qualités par lesquelles il l'emportait sur Montcalm ? — Quelle connaissance très pratique possédait-il ? — Quelles sont les qualités que M. Chapais attribue surtout à Lévis ? — Pourquoi se tenait-il en dehors des querelles d'autrui ? — Quels sont les deux hommes, antipathiques l'un à l'autre, qui donnèrent cependant tous deux leur amitié à Lévis ? — Quelle était sa qualité maîtresse ? — Quels avantages lui valut-elle ? Ce premier travail d'analyse étant fait, trouvez un titre pour le premier paragraphe, un titre aussi pour le second paragraphe, à partir de: Le chevalier de Lévis... — Comment appelleriez-vous alors, les cinq lignes qui divisent ces deux parties ?

   Recherche de l'idée maîtresse: Pourquoi M. Chapais a-t-il rapproché les deux portraits de Montcalm et de Lévis ? — Quelle est donc l'idée maîtresse du morceau ?

2. — Plan: Dressez le plan suivi par l'auteur.

3. — Genre: Ce morceau est un parallèle. Le parallèle est une comparaison prolongée entre deux personnages pour en faire remarquer les ressemblances et les différences.

4. — Auteur: L'honorable Thomas Chapais, né en 1858 à Saint-Denis de Kamouraska, est membre du Sénat depuis 1920. Il a excellé dans tous les genres littéraires où il a exercé son talent. Il a été élégant et vigoureux journaliste, il est

éloquent orateur et brillant conférencier. Mais c'est surtout comme historien qu'il s'est distingué. Il a publié *L'Intendant Talon, Le Marquis de Montcalm* et le *Cours d'Histoire du Canada* qu'il donne depuis 1916, à l'Université Laval, Québec.

5. — Appréciation des idées: Est-il reconnu que Montcalm dépassait le gouverneur Vaudreuil ? — Lévis était calme, froid, avisé et perspicace, dit l'auteur, pouvez-vous trouver des faits de l'histoire qui le prouvent ? — Pouvez-vous prouver par l'histoire que Montcalm manquait parfois de pondération ?

b) Étude de la forme:

1. — Propriété des termes: Donnez le sens précis de brillante — attachante — primesautier — alerte — chaude — et montrez que l'auteur n'en pouvait employer de meilleurs pour exprimer sa pensée. (Vous pourriez faire le même travail sur tous les autres adjectifs du texte.)

2. — Étude de la forme au point de vue des applications grammaticales: Pourquoi *quoique* est-il écrit en un seul mot dans la première phrase du deuxième paragraphe ? — Expliquez l'emploi de l'imparfait du subjonctif dans la même phrase.

3. — Agencement des propositions: Y a-t-il beaucoup de propositions subordonnées dans ce texte ? — Citez-en deux dans le premier paragraphe, dites-en la nature et analysez-les logiquement.

4. — Style:

Figures: Trouvez trois inversions dans le texte; quatre métaphores et expliquez-les. — Citez une belle opposition.

Qualités du Style:

Clarté: Comprenez-vous *franchement* ou seulement *à peu près*, ce que vous venez de lire ? — Si oui, le style est clair; sinon, quelles sont les phrases que vous comprenez moins et pourquoi ne les comprenez-

vous qu'à demi ? — Est-ce parce que la phrase est longue ou les figures trop recherchées ?

Concision: Y a-t-il des mots de trop ? des choses qui se répètent ? — Pouvez-vous retrancher quelques traits des deux portraits sans nuire à la valeur du parallèle ? Faites l'essai sur deux ou trois traits.

EXERCICES PRATIQUES

Langage: Quand Montcalm vint-il au Canada ? — Pouvez-vous nommer quelques personnages du groupe militaire et du groupe administratif de cette période? — Pourquoi M. Chapais compare-t-il Montcalm à Lévis plutôt qu'à un autre général ? — Quelle différence y a-t-il entre un penseur, un philosophe et un politique ? — Qu'est-ce que vous entendez par l'érudition ? — d'où vient ce mot ? M. Chapais nous fait entendre qu'il y avait de l'antipathie entre Montcalm et Vaudreuil, pourriez-vous nous expliquer pourquoi ?

Rédaction: On a surnommé Frontenac le second fondateur de la Nouvelle-France. — Essayez donc de faire un petit parallèle entre ce gouverneur et Champlain, le vrai fondateur de notre pays.

Conseils: Vous pouvez suivre à peu près le plan de M. Chapais. Peut-être trouverez-vous plus facile de comparer les deux personnages d'abord au point de vue du caractère, puis des guerres entreprises, puis encore de la colonisation. Tracez votre plan comme vous l'entendrez, mais ensuite suivez-le exactement. Essayez de rendre votre composition intéressante en y mettant de la vie et de la variété.

QUARANTE-TROISIÈME LECTURE

LES CHANTRES DE NOS FORÊTS

Chez tous les amateurs de musique champêtre, les grives sont considérées comme méritant le premier rang. Étudions quelque peu l'aspect, le caractère, les mœurs de ces oiseaux, tout en admirant leur chant.

La grive de Wilson est entièrement rouge-brun, le dessous du corps est d'un jaune sale avec quelques marques à peine nuancées sur la poitrine. Elle fréquente les marais et les bois. Elle fait sur le sol son nid: il est composé de morceaux d'écorce et de feuilles mortes. Ses œufs sont d'un bleu verdâtre.

Ces oiseaux sont timides, réservés; ils ne s'élèvent guère au-dessus du sol où ils vivent généralement. L'harmonie mystérieuse des forêts trouve un écho dans leur chant.



La grive des bois a ceci de particulier qu'elle surpasse les autres en grosseur, que ses couleurs de jaune cannelle sont plus brillantes, et que ses taches rondes et noires qui parsèment le dessous du corps sont plus nombreuses. Son chant est très clair ressemblant au son de la flûte; il a une gamme de sons presque complète et, lorsqu'il résonne au travers des bois, comme un hymne de louanges, on se sent disposé à céder à toutes les influences belles et nobles qu'on ne trouve que dans un contact direct avec la nature.

La grive solitaire a une queue d'un beau brun-rouge plus brillant que le reste du corps. Au moment de la migration elle ne chante pas, mais quand elle a construit son nid dans la solitude qu'elle aime, elle fait entendre un chant qui, par sa pureté et sa douceur, arrive au plus haut degré de beauté musicale possible dans le ramage des oiseaux.

Le rouge-gorge bleu est une autre grive qui fréquente nos vergers et nos jardins, et qui occupe volontiers les boîtes à nid placées dans les pommiers. Le haut de son corps est d'un bleu-cobalt, le bas est rouge-cannelle et son ventre est blanc. Son caractère est très doux et sociable; son chant est d'une douceur céleste.

Mentionnons encore les différentes espèces de pinsons. Parmi les musiciens de nos forêts le pinson chanteur est un des plus habiles. Il attaque une vocalise par trois ou quatre notes bien marquées puis continue en roulades. On l'appelle « rossignol ». Son chant animé se fait entendre pendant la nuit aussi bien que dans la journée. Il vocalise par tous les temps; bien qu'il soit peu sociable, c'est le plus connu de tous les passereaux.

Le pinson à ailes baies ressemble beaucoup au pinson-chanteur, il s'en distingue cependant par deux plumes blanches de chaque côté de la queue et qu'on peut apercevoir lorsqu'il vole. C'est un émigrant du printemps qui va hiverner sur les bords de l'Atlantique, et qui fait son nid au Canada. Si vous suivez un chemin rural, le passereau du soir s'enfuira rapidement devant vous, attendra comme s'il voulait se laisser prendre, puis s'enfuira de nouveau à tire d'ailes. Son chant est clair, fort et sonore.

Le pinson des prés se rencontre souvent le long des chemins et dans les champs. Il crie vigoureusement au passage de chacun, et se perche sur les poteaux des clôtures en faisant une espèce de révérence preste et rapide. Son chant est un trille musical qu'il fait entendre souvent au coucher du soleil.

Dès le début du printemps le pinson fauve dont le plumage est roux comme le poil du renard se rencontre dans les bouquets des bois bordant les routes, ou croissant dans les terrains humides. Il cherche sa nourriture parmi les feuilles mortes. Son chant n'est surpassé par celui d'aucun autre pinson.

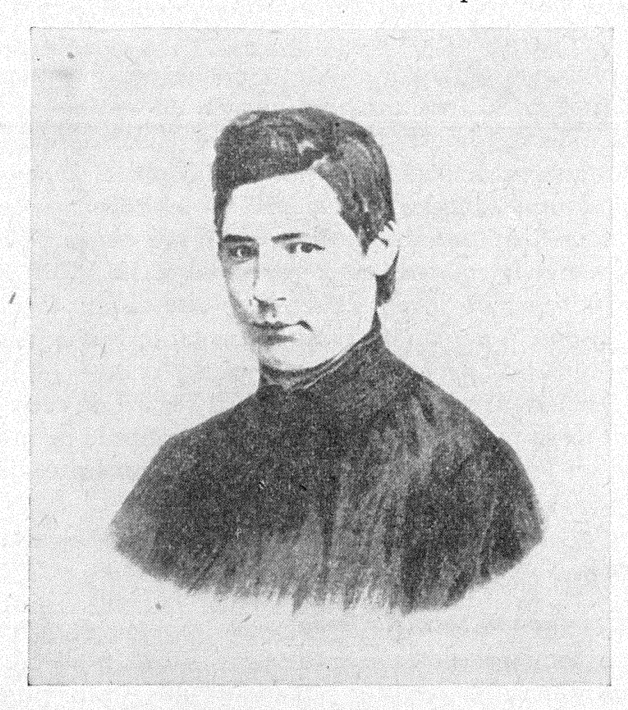
Nous ne saurions quitter le groupe intéressant de nos oiseaux chanteurs sans mentionner le pinson à gorge blanche, ainsi nommé à cause d'une tache carrée de couleur blanche qu'on remarque sur sa gorge. C'est l'oiseau qui chante l'hymne national du Canada; en effet, il dit clairement: « J'aime le cher Canada — Canada — Canada ». Son attitude modeste ne provoque pas l'attention alors

qu'il picore sur le sol, près de sa retraite, mais quand retentit soudainement son chant modulé, doux et plaintif: J'aime le cher Canada — Canada — Canada! il fait plus que captiver l'attention il remue les fibres de tout cœur canadien qui l'écoute.

QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE

THÉOPHANE VÉNARD AU COLLÈGE DE DOUE

Arrivé au collège, Théophane fut tout entier à l'accomplissement de ses devoirs. Modèle parfait pour ses jeunes condisciples, à l'étude et en classe, il l'était encore au temps des récréations. Là,



il se montrait plein d'ardeur et d'entrain, d'une franche gaieté, d'une amabilité qui s'adressait à tous et n'exceptait personne. Toujours disposé à se conformer aux désirs des autres, il savait cepen-

dant proposer les siens et les faire accepter, non pas avec l'autorité impérieuse qui s'impose, mais avec la douce aménité qui entraîne les cœurs.

Ce ne fut point toutefois sans efforts que le jeune collégien parut tel en toute circonstance. Rarement la nature forme des hommes parfaits, et Théophane ne fut point exempt de tous les petits défauts si ordinaires à l'enfance. Il possédait une grande énergie de volonté, laquelle, tournée au bien, le conduisit rapidement, avec l'aide de la grâce, à une haute perfection; mais cette fermeté de caractère eût pu facilement devenir ténacité et raideur, sans le travail opiniâtre avec lequel il combattit cette tendance. Aussi parvint-il bientôt à garder toujours son humeur aimable et enjouée et se fit-il remarquer dans la suite comme le type le plus charmant de l'égalité de caractère.

Entre plusieurs enfants menant la même vie d'écoliers, il est bien rare qu'il n'y ait pas quelques nuages, ne seraient-ce que les petites rancunes auxquelles la jalousie n'est jamais étrangère. Or, pendant les années de collège de notre Théophane à peine peut-on citer quelques exemples en ce genre, vu les bons rapports qu'il avait avec tous. Une fois, en particulier, l'envie essaya de lui faire payer l'estime et la considération que sa vertu lui avait acquises; ces petites tracasseries durent cesser bien vite devant la bonté de son cœur disposé à demander pardon des fautes qu'il n'avait pas faites; il voulut lui-même faire les premières avances de la réconciliation. Dès lors, il sut tout oublier; et à l'égard de ceux qui lui avaient fait de la peine, on put voir dans ses yeux le même regard serein, sur ses lèvres, le même sourire plein d'aménité, qui reflétaient si bien la candeur et la beauté de son âme.

QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE

On prononce sans l'*s* final:

plus — dans les expressions: rien de plus — une plus value — ni plus ni moins — pas plus — d'autant plus — sans plus — plus négatif: je n'en ai plus — comparatif: plus sérieux que — répété: plus on le connaît, plus on l'aime — opposé à moins: plus il demande, moins il a.

sens — dans bon sens — sens commun — sens dessus dessous et sens devant derrière.

gens— ces gens servent bien le pays.

tous — quand ce mot est adjectif. Ex.: *Tous les hommes sont frères.*

On prononce avec l'*s* final:

plus — dans les expressions: plus que joyeux — plus qu'à moitié plus que parfait — en plus — plus suivi de que: Vous en avez plus que lui — trois fois plus — le signe plus.

tous — quand ce mot est pronom. Ex.: *Ils savent tous que vous soulagez les malheureux.*

On prononce encore avec l'*s* final les mots mars (non gars) mœurs — ours (singulier) — en sus — sus dit (non sus nommé) — us et coutumes — lettres ès sciences — fils — lis — jadis — le mot obus se prononce obuse ou obu — non obuss.

Consonnes doubles *s* — *t* articulées simples ou doubles. Ex.:

s — *simple*	**s** — *double*	**t** — *simple*	**t** — *double*
passage	pas-siflore	flatterie	lit-téraire
empresser	pes-simiste	attention	pit-toresque
assurer	as-sumer	flotte	gut-tural

REMARQUE: Les consonnes **h j k v x z** ne sont jamais doublées en français.

LE MUGUET

Un poète s'est plu à comparer les premières fleurs de l'année aux œuvres des peintres primitifs qui nous charment par la naïveté ingénue de leur dessin et la timide sobriété de leur coloris; la nature, en effet, ne déploie que graduellement les richesses de ses formes et les ressources de sa palette; elle réserve ses parures de gala pour les longues journées de juin. Le blanc pur, ou légèrement teinté de rose, et le jaune, sont sa livrée de mai; ses débuts sont des bals blancs, dont toute couleur voyante est exclue. Pommiers, poiriers, aubépines, poudrés à frimas, ouvrent la série des

fêtes; c'est alors que, dans les bois et les prés, le muguet se met en frais de coquetterie; tout parfumé, il frissonne au moindre souffle, et agite les grelots suspendus à sa frêle tige comme des pendants d'oreilles.

Le muguet de mai, plante herbacée, a, outre ses racines, une longue souche souterraine, ou rhizome, d'où se détachent deux feuilles ovales, lancéolées, formant une sorte de cornet, du fond duquel sort la hampe chargée de ses clochettes, penchées toutes d'un seul côté. Celles-ci présentent six dents rejetées en dehors et et six étamines fixées à leur base. Le fruit est une jolie baie rouge, qui n'est nullement comestible.

Du reste, il ne faut s'en rapporter ni à ses yeux ni même à son palais, pour juger qu'une baie peut être mangée. J.-J. Rousseau, à qui les plantes n'inspiraient pas les mêmes défiances que ses semblables, soutenait qu'aucun produit naturel agréable au goût ne pouvait nuire au corps. Un jour cependant, s'étant laissé tenter par les fruits d'un arbrisseau épineux, il en avait déjà picoré près d'une vingtaine lorsqu'on le prévint qu'il était en train de s'empoisonner; il avoue n'avoir pas été sans inquiétude et s'être un peu écouté le reste de la journée.

Ce qui lui déplaisait le plus, c'était de voir sa chère botanique presque complètement confisquée par les médecins et les apothicaires; pour lui, c'était profanation de demander aux plantes des baumes, des emplâtres, des remèdes de toutes sortes; il avait raison, certainement, de vouloir que les végétaux fussent aussi étudiés pour eux-mêmes, mais s'il est juste de leur témoigner une admiration désintéressée, n'est-ce pas leur faire tort que ne pas tenir compte de leurs droits à notre reconnaissance ?

En dépit de Jean-Jacques, il nous reste donc à dire que la fleur du muguet pulvérisée produit les effets du tabac à priser, que sa racine réunit les propriétés du ricin et de l'émétique, et qu'elle a même passé pour conjurer les attaques d'épilepsie. Est-ce dépoétiser une plante que de la montrer secourable pour nos infirmités?

MARCEL CHARLOT.
(*Fleurs des Champs.*)

QUARANTE-SIXIÈME LECTURE

LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER

Sur la corde tendue, un jeune voltigeur
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
À la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : « À quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse ?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté. »
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se casse le nez, et tout le monde rit.
Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe ?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine :
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

FLORIAN.

ÉTUDE SUPPLÉMENTAIRE DE PHONÉTIQUE

On pronone le *t* final de:

fait — dans les expressions: c'est un fait — voici le fait — voie de fait — en fait — au fait — le fait de recommencer — le fait d'un homme honnête.

Exceptions: faits (pluriel) faits divers — en fait de — tout à fait.

sept — dans les cas où ce mot ne se trouve pas devant un mot pluriel commençant par une consonne. Ex.: *Nous sommes sept, page sept — le sept mai — sept hommes,* etc. — mais sept livres se dit encore: sè livres malgré la tendance géné rale à prononcer: sept livres.

On prononce aussi le **t** dans les mots: net — granit — rapt — toast — lest — zest — occiput — azimut — non dans but. Les mots *étioler — étiolement* gardent l'articulation propre du **t** tandis que dans pétiole **t** se prononce *ci* péciole.

QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE

LE TAPIS

(Conte oriental)

1

Il y a bien des siècles, le sultan de Constantinople s'en alla, dit-on, avec une suite nombreuse, faire une excursion dans le pays des Kurdes.

Son fils l'accompagnait. Ils traversèrent des fleuves et des forêts, gravirent des montagnes, et parvinrent à de vastes plateaux, couverts de prés et de culture.

Un jour, ils arrivèrent aux abords d'un grand village entouré de prairies, où ils campèrent pour se délasser de leurs fatigues. Dans le village, il y avait beaucoup de monde : c'était jour de foire. Les gens allaient et venaient, vendaient ou achetaient des chevaux, des moutons, des légumes, des fruits, des ustensiles de ménage, des vêtements, et aussi de magnifiques tapis aux mille nuances, aux curieux dessins que l'on faisait dans le pays.

Le prince vit une jeune fille qui lui parut tout à fait belle et

charmante. Après avoir longuement causé avec elle, il dit à son père qu'il désirait épouser cette jeune fille.

« Mon fils, dit le sultan, ne fais pas cela ! Qu'est-ce que cette fille ? Une simple villageoise et une Kurde. Je te réserve une autre épouse : c'est la fille d'un pacha, le plus riche qu'il y ait dans ma capitale. »

Tout en répondant à son père avec le plus grand respect, le jeune homme se montra si décidé à épouser celle dont il lui avait parlé, dût-il passer dans ce village le reste de sa vie, que le sultan, à la fin, céda à ses instances. Il envoya chercher la jeune fille.

« Je consens à te recevoir pour ma bru, lui dit-il. Le veux-tu, ou non ?

— Seigneur, répondit-elle sans se troubler, quel métier votre fils a-t-il appris ?

— Voyons, ma fille, que dis-tu ? reprit le sultan. Aurais-tu perdu la tête ? Que parles-tu de métier, lorsqu'il s'agit d'un fils de roi?

— Seigneur, moi, je ne connais pas de fils de roi. Si le jeune homme sait un métier, je l'épouse; sinon, non !

Il fut impossible de la faire changer d'idée.

Voyant qu'il en était ainsi, le prince résolut d'apprendre un métier; et tandis que le sultan s'en retournait à Constantinople avec sa suite, le jeune homme resta dans le village kurde pour y faire son apprentissage.

Il apprit à tresser des tapis. N'étant pas maladroit et s'instruisant avec ardeur, au bout d'un an il était devenu un habile ouvrier.

Alors la jeune fille consentit de grand cœur à devenir sa femme. Ils se rendirent tous les deux à Constantinople, où on les maria. À cette occasion, il y eut de grandes réjouissances dans la ville pendant sept jours. (*À suivre.*)

QUARANTE-HUITIÈME LECTURE

LE TAPIS (*Suite.*)

II

Quelque temps après, le prince fut informé qu'à tel endroit, près d'un vieux pont, il y avait une auberge où l'on faisait une cuisine plus exquise que partout ailleurs. Comme il était fort cu-

rieux, il décida d'y aller voir par lui-même. Il se déguisa en marchand et se rendit à cette auberge.

« Servez-moi, dit-il, ce que vous avez de meilleur. »

On lui apporta un plateau garni de toutes sortes de victuailles, et on le posa devant lui. Il resta seul en face de son dîner. Tandis qu'il dégustait, non sans quelque surprise, les mets fort délicats préparés dans cette auberge d'apparence commune, il s'aperçut tout à coup qu'il commençait à descendre. Le dîner, la table, le plancher, tout s'enfonçait avec lui. Enfin, il se trouva dans un profond cachot, à peine éclairé. Là, quatre ou cinq bandits se jetèrent sur lui, prêts à l'égorger avec leurs poignards.

Il ne perdit pas sa présence d'esprit.

« Si vous me tuez, dit-il, de quel profit cela vous sera-t-il? Prenez ce que j'ai d'or et gardez-moi ici. Je suis marchand de tapis; avant d'en faire le commerce, j'ai appris à en tisser moi-même, et si vous me donnez de quoi travailler dans cette cave, vous vous ferez de jolis bénéfices en vendant mon ouvrage. »

Ils y consentirent. On lui procura le nécessaire, et il resta dans ce cachot, travaillant sans relâche.

Il dut ainsi la vie à son métier.

Cependant, le prince n'étant pas rentré au palais, sa jeune femme en fut cruellement inquiète. Le sultan s'émut à son tour et il envoya des hommes à la recherche de son fils.

Nulle part on ne trouva le prince, et on n'obtint aucune nouvelle de lui. Le sultan, sa bru, toute la cour, bientôt tout le peuple furent dans une profonde désolation.

Dans sa prison, le jeune prince, la tête penchée sur son ouvrage, ne perdit pas un instant. Son labeur obstiné le sauva du désespoir où il serait tombé, s'il avait pu réfléchir à l'horreur de sa situation. À la lueur d'une mauvaise lampe fumeuse, il travaillait tout le jour, ne s'interrompant que pour faire deux chétifs repas, puis encore jusqu'au milieu de la nuit. Enfin, il s'endormait brisé de fatigue, et s'éveillait pour reprendre sa tâche, au moment où un peu de jour commençait à filtrer par le soupirail de la cave.

« Et ce n'est pas seulement pour moi que je travaille, pensait-il. Si mon espoir se réalise, une affreuse mort sera épargnée à plus d'un qui en est menacé sans le savoir. (*À suivre.*)

QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE

LE TAPIS (*Suite et fin.*)

III

Six mois après son entrée dans le cachot, le fils du sultan achevait enfin un tapis de vastes dimensions.

C'était un splendide ouvrage. Il avait eu soin d'y broder son nom et même d'y indiquer en quelques mots l'endroit où il se trouvait prisonnier. Tracés dans un coin du tapis, avec des fils un peu sombres, ces mots ne pouvaient frapper le regard des gens aussi peu lettrés que les bandits.

« Voilà un ouvrage qui vaut cher, dit le prince. Allez le vendre à un pacha, ou, de préférence, au sultan lui-même, car il est fort amateur de beaux tapis. Surtout ne le donnez pas à moins de cent livres d'or. »

Deux brigands, vêtus comme des colporteurs, prirent le pesant tapis et se mirent à parcourir les rues en criant qu'il était à vendre. . .

Comme les vendeurs passaient devant le palais, ils y entrèrent et furent admis en présence du sultan. Celui-ci fut émerveillé par la beauté de l'objet, et, sans hésitation, l'acheta au prix demandé. Les bandits s'en allèrent bien contents.

Le sultan ayant fait étaler le tapis dans une salle du palais, toute sa famille vint l'admirer. La jeune femme du prince reconnut avec une vive émotion le genre de travail où excellaient les ouvriers de son village, et la pensée de celui qui, pour lui plaire, avait appris leur métier, la saisit avec plus de force que jamais. « Ce tapis, dit-elle, vient sûrement de mon pays. »

Tandis que les uns et les autres faisaient remarquer la beauté de l'ouvrage, ses riches couleurs si agréablement mêlées et l'ingénieux caprice de ses dessins, la jeune femme, retenant ses larmes, l'examinait en silence.

Elle s'écria tout à coup:

« Il y a une inscription! »

Elle ne mit pas longtemps à en déchiffrer les lettres; tous firent de même; et, avec stupeur, ils lurent le nom du prince. Ils virent aussi que l'auberge du vieux pont était nommée dans l'inscription.

« C'est lui, dit-elle d'une voix tremblante, c'est lui qui a brodé cette inscription! Il nous appelle à son secours! »

Le sultan demanda pourquoi le prince aurait ajouté à son nom celui d'une auberge.

« Quelque malheur, dit la princesse, a dû lui arriver à cet endroit. Croyez-moi, Seigneur, il nous appelle, et pas un instant ne doit être perdu pour le secourir! . . . »

« Peu importe! dit le sultan; ma bru a raison, c'est bien le cri de mon fils en détresse que nous fait entendre l'inscription de ce tapis. Sa vie est en danger: sauvons-le ! »

Sur l'ordre du sultan, une troupe armée se dirigea en toute hâte vers l'auberge du vieux pont. Elle y parvint peu après les deux bandits qui avaient reçu les cent livres d'or.

La maison fut aussitôt cernée, et les brigands, surpris, saisis, garrottés, ne purent même pas essayer de se défendre.

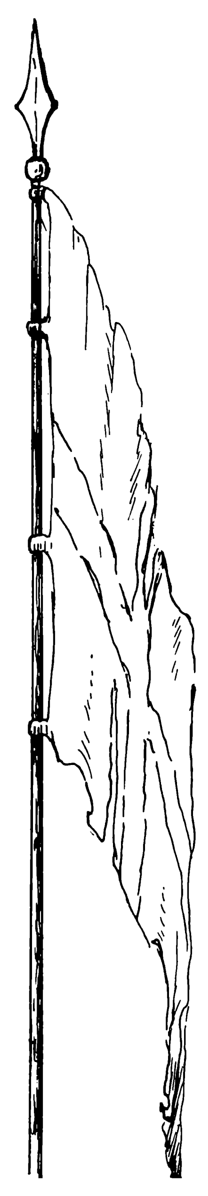
On envahit le cachot en enfonçant la porte de fer par où les bandits avaient l'habitude d'y pénétrer, et on trouva le prince assis à terre, commençant un nouveau tapis. On le fit sortir.

Le sultan ne tarda pas à arriver, avec sa bru, sa famille et sa suite. Je vous laisse à penser combien il fut ému en serrant son fils entre ses bras. Puis ce fut à la jeune femme de presser sur son cœur l'époux si merveilleusement retrouvé. Tout le monde pleurait de joie.

« Ma chère femme, dit le prince, je te dois la vie; le travail, que j'ai aimé pour l'amour de toi, fut mon salut. Il m'a préservé de la folie comme de la mort, et il m'apporte aujourd'hui ma délivrance. »

Tandis qu'on emmenait les brigands pour les juger, le sultan rentra au palais avec sa famille, et il ordonna une nouvelle fête de sept jours aux frais de sa cassette royale.

MAURICE BOUCHER.
(*Contes, d'après la tradition orientale et africaine,* Librairie Armand Colin.)



CINQUANTIÈME LECTURE

LE DRAPEAU DE CARILLON

Ô noble et vieux drapeau, dans ce grand jour
[de fête,
Où marchant avec toi, tout un peuple s'apprête
À célébrer la France; à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères,
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits
[d'armes,
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs
[larmes,
Dans un rêve entrevus, passent devant nos yeux.

Ô radieux débris d'une grande épopée !
Héroïque bannière au naufrage échappée!
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d'une race guerrière;
Et sur les jours passés répandant ta lumière,
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ah! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères,
Voir tous les Canadiens unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi!
Puisse des souvenirs la tradition sainte
En régnant dans leur cœur, garder de toute atteinte
Et leur langue et leur foi!

CRÉMAZIE.

6e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

PHONÉTIQUE

Mots où sont appliqués les sons ouverts ou fermés

CONSONNES ARTICULÉES OU NON

LECTURES

LECTURES

Pages

7e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

PHONÉTIQUE

LECTURES

LECTURES

Pages

40,000—9-41—27695-51967






20